Humphrey Cobb

Les sentiers de la gloire



Collection

b

Les sentiers de la gloire

Photo de couverture : Chemin des Dames (Aisne) le 23 octobre 1917.
Photographie Jacques Ridel © ECPAD

Titre original : Paths of Glory (1935)
© 2014 Les bons caractères
ISBN : 978-2-915727-44-9
Dépôt légal : mai 2014

Humphrey Cobb

Les sentiers de la gloire

Traduit de l'américain par André Falk

Roman

Les bons caractères

6, rue Florian - 93500 Pantin

UN

Ils n'ont pas très fière allure, dit le plus jeune.

– Crois-tu que tu aurais meilleure allure, toi, si tu avais vécu ce qu'ils ont vécu, répondit le plus âgé.

À demi cachés par un bouquet d'arbres, les deux soldats, debout au bord de la route, écoutaient le grondement d'une canonnade lointaine que leur apportait un vent léger du nord-est : l'aîné des deux hommes y reconnut les échos mourants des bombardements de l'aube. Ils regardaient approcher des troupes qui suivaient la route sans trop s'efforcer de marcher au pas. Lorsque le régiment d'infanterie parvint à leur hauteur, la rumeur confuse de la piétaille traînant la semelle sur le pavé s'amplifia jusqu'à couvrir la voix de l'artillerie tonnant au loin. Le jeune soldat reprit :

– Ce qu'ils ont vécu ? Qu'en savez-vous ?

– Oh ! il y a bien des façons de le dire, répliqua l'autre. Tout prêt à s'expliquer, il fit une pause – comme si la nécessité de démontrer l'évidence l'ennuyait. Ce n'est pas qu'ils soient sales, ni qu'ils aient besoin d'un bon coup de rasoir. Pour avoir cette touche-là, il n'en faut pas tant qu'une guerre. Non. Mais regarde leur tête. Cette peau grisâtre. Ça ne leur vient pas de s'être assis dans un café un dimanche après-midi... Et puis les mâchoires, regarde-les : celui-là, et celui-là, vois comme ils laissent pendre la mâchoire inférieure... C'est une réaction. Ça montre qu'ils ont serré les dents. Les yeux, maintenant... Ouverts, oui, mais avec l'air de ne plus voir grand-chose. Ils ont souffert, c'est sûr. Ils ont le regard vitreux. Et, bien sûr, presque tous sont constipés, mais ce n'est pas tellement ça...

– Maintenant je sais que vous vous payez ma tête. Constipés ! Tout le monde sait que le front vous fait tout juste l'effet contraire.

– Ah ! vraiment ?

– Mais oui, c'est comme ça. Tenez, l'autre jour j'ai demandé une pilule au toubib. Il m'a dit : « Vous allez rejoindre votre régiment, n'est-ce pas ? » J'ai dit : « Oui, mon lieutenant. » Et alors lui : « Bon, voilà votre pilule, mais vous n'en aurez pas besoin d'autre jusqu'à la fin de la guerre. Les artilleurs allemands se chargeront désormais du bon fonctionnement de vos entrailles. »

– Ce major est fou. De plus il est clair qu'il ne s'est jamais approché des lignes. Ou alors il ne parlerait pas ainsi.

– Mais tout le monde...

– Oui, je sais. Mais c'est du vent. Les bobards, ne l'oublie pas, ça court l'armée.

– Qu'est-ce que vous racontez ?

– Je veux dire ceci. Toutes nos latrines de tranchées sont repérées par les Allemands. Et nous aussi, on a repéré les leurs. Or le soldat n'aime pas se fourrer dans un endroit qui est visé. De plus ça ne lui plaît pas tellement de baisser culotte : sans son pantalon il ne peut ni sauter ni courir. Alors, qu'est-ce qu'il fait ? Il se retient. Cela fait près de deux ans que je suis dans le secteur et je n'ai pas encore vu un cas de diarrhée. La raison ? Quand les hommes ont la frousse, ils se crispent et tout en eux se durcit. Les fonctions s'arrêtent. Les sécrétions se dessèchent. Quand on entend siffler un obus droit vers soi, on retient tout, même son souffle. On ne peut l'empêcher. C'est pour cela que ces gars-là ont cette peau grise : elle est sèche. Comme leurs yeux. Il y a aussi le manque de sommeil. C'est cela ce regard vitreux. Pour une raison ou pour une autre, on dirait que les mâchoires se relâchent les premières. Chaque fois qu'un homme revient du front, quelque chose se passe en lui, comme la détente d'un ressort de montre... Par-dessus le marché, je sais que ces types-là ont reçu une terrible raclée là-haut, dans la vallée de Souchez.

– Vous en connaissez un bout, pas vrai ?

– Mais non, pas tellement. Je garde bien ouverts mes yeux et mes oreilles, c'est tout. Si je sais de bonne source qu'ils ont passé un mauvais moment, c'est qu'il s'agit de mon régiment. Là plus bas, au terminus du chemin de fer, j'ai rencontré un sergent qui a été blessé dans la bagarre et qui m'en a parlé.

– Quel régiment est-ce ?

– Je crois que je ne devrais pas te le dire. Tu poses tant de questions que tu es probablement un espion... C'est le 181e régiment d'infanterie – ou ce qu'il en reste.

– Dites donc, c'est le régiment que j'ai ordre de rejoindre... Suivons-le. Ça nous épargnera une balade de quinze kilomètres jusqu'à Villers, et retour. Allons, prenez vos affaires...

– Hé, minute ! Rien ne presse. Laisse-moi faire et tout ira bien.

– C'est drôle. J'ai vu votre numéro mais, je ne sais comment, je n'ai pas pigé. Je suppose que c'est l'excitation : monter au front, et tout ça... Dites, mon nom est Duval. Et le vôtre ? D'où arrivez-vous comme ça ? Hôpital ?

– Langlois. Hier encore au paradis... Autrement dit en permission.

Les deux hommes se serrèrent la main. Pour la première fois, ils se dévisagèrent puis, se quittant des yeux, ils sourirent. Déjà se perdait au loin, se confondant avec la ligne de peupliers bordant la route, le régiment en bleu horizon – ce bleu indécis d'un horizon où s'amassent des nuées... On n'entendait plus le bruit de son piétinement harassé.

– Alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Duval.

– Quelqu'un a dit qu'un bon soldat sait quand désobéir. Il avait raison, et je suis bon soldat. Nos ordres nous commandent de rejoindre notre régiment à Villers. Mais apparemment, nos hommes viennent tout juste de quitter le patelin, ce qui fait qu'en y allant on s'appuierait trente kilomètres pour rien. Mais nous n'allons pas non plus galoper derrière eux. Tu as de l'argent ? Parfait. Nous allons donc retourner vers ce bistrot que nous avons dépassé au carrefour, prendre un verre ou deux, rester là un bout de temps. On nous dira là quelle direction le régiment a prise. Nous partirons à temps pour le rattraper ce soir à l'heure du rata. Allons-y.

Ils empoignèrent leur paquetage, accrochèrent leur fusil à l'épaule, grimpèrent sur la route. Tournant à gauche, ils s'éloignèrent sur les traces du régiment, prenant leur temps, bavardant pour compléter les présentations. Langlois apprit que son compagnon travaillait dans une banque de Belfort et vivait avec ses parents. L'appel de sa classe venait de commencer et, Dieu sait comment, on l'avait oublié dans le détachement envoyé en renfort au 181e. C'est pourquoi il se trouvait là, seul, à la suite de méprises – ordres et contrordres – toute une histoire fort embrouillée à laquelle Langlois ne prêta guère attention. Lorgnant sans le vouloir les décorations de Langlois, Duval confia qu'il espérait gagner une médaille. Et une promotion... Quelles chances aurait-il d'en décrocher une quand il serait moins bleu ? Disons dans un an, ou un peu

plus... Ses chances ? Excellentes, lui dit Langlois : à chaque jour qui passe, à chaque officier qui tombe, le galon se rapproche. Quant à lui, non merci, pas de grade... Il avait assez de soucis pour sa peau sans avoir à s'occuper de celle des autres. Il était ingénieur, dit-il à Duval. « Et sans aucun doute, ajouta-t-il par dérision, c'est pourquoi on m'a versé dans l'infanterie. » Duval objecta que Joffre aussi était ingénieur : Langlois se contenta de rire.

Une petite pluie fine se mit à tomber et bientôt la conversation languit. Langlois se demanda pourquoi la pluie, pendant les marches, amène toujours le silence... Un silence heureux qui lui permit de mieux goûter la joie de s'éloigner quelque peu du front. Duval, lui, en éprouvait plutôt du désappointement, presque du ressentiment. Seul le réconfortait le fracas lointain de la canonnade. « Enfin, se disait-il, j'ai donc entendu la voix de la guerre – la Symphonie du Front d'Occident. » En pensée, il revoyait ces mots, avec leurs majuscules, tels qu'il les avait lus dans un titre de journal. Bientôt il verrait la guerre... Tout à son inexpérience, il ne concevait même pas l'idée que, cette guerre, il pourrait aussi l'éprouver dans sa chair.

Ils marchaient toujours. Déjà tous deux se sentaient copains. Langlois se demanda quand cette amitié abruptement nouée trouverait une fin tout aussi prompte, comme il arrive souvent. Cette question lui venait à l'esprit sans raison précise, il l'abandonna aussitôt. Écrire à sa femme... Lui écrire au plus tôt pour la rassurer, lui dire que le régiment allait se reposer à l'arrière et que pendant huit ou dix jours il serait hors de danger.

L'ondée était finie. Par cette matinée d'un printemps précoce, la pluie avait rafraîchi la campagne. On eût dit qu'à l'instant même tout le paysage allait éclater de verdure en nuances délicates. Les deux hommes s'arrêtèrent pour allumer une cigarette, puis reprirent leur route, sans hâte, trouvant un plaisir inattendu à flâner ainsi. Ils avaient tout le temps, non ?

Le régiment parvint au croisement, contourna le café qui s'y dressait et, prenant à droite, quitta la grand-route. Cessant un instant de fixer les mollets du soldat qui les précédait, quelques

hommes regardèrent le café du Carrefour avec un intérêt mêlé de surprise : c'était la première maison intacte qui leur apparaissait depuis trois semaines et, surtout, c'était un débit de boissons.

– Nous y sommes presque, dit Didier.

– Où ? demanda Lejeune.

– Là où nous allons, bien sûr.

– Comment sais-tu où nous allons ?

– Je n'en sais rien. Si je dis que nous y sommes presque c'est parce que, lorsqu'un régiment suit la grand-route pendant quatre heures d'affilée, puis soudain la quitte, il faut bien que ça le mène quelque part...

D'autres voix s'élevaient dans les rangs :

– Ah ! le repos... Ça m'irait bien, un bon petit repos...

– À moi aussi, mon gars. Tu n'es pas le seul...

– Dormir, voilà ce qu'il me faut... Dormir longtemps, tranquillement...

– Et enlever mes nippes. Raides de crasse, qu'elles sont. J'ai bon estomac, je te le dis – et il en faut un fameux, dans cette guerre – mais je n'arrive plus à supporter ma puanteur...

– Tu as mes sympathies, l'ami, fit l'homme derrière lui. Je ne trouve pas non plus que tu sentes la rose.

– Tu permets ? rétorqua l'autre. Je préfère encore mon odeur à la tienne !

Le lieutenant qui, en tête du peloton, marchait à côté du sergent, lui dit :

– Ça va mieux. Maintenant ils commencent à s'en sortir. Ce qui m'inquiète, c'est quand les hommes renoncent à blaguer.

– Oui, mon lieutenant, fit le sergent sans bien saisir la pensée de l'officier.

La pluie se mit à tomber et le brouhaha de conversation qui s'était levé après le tournant de la route parut décroître. Les hommes baissaient la tête pour que l'eau ne leur coule pas sur le visage, rentraient le dos pour qu'elle ne leur ruisselle pas dans le cou. Aux oreilles du lieutenant ne parvenaient plus que les soupirs des troupiers qui grognaient vaguement : « Repos... mes pieds... repos... Quelle marche !... dormir... repos... »

« Ils sont presque à bout de résistance, songea tout haut le lieutenant. Leur moral est très bas. Mais qui pourrait les en blâmer ? Jusqu'où devrons-nous aller ainsi ? Si au moins on vous le disait avant le départ ! Le sachant, on s'y ferait mieux. Et je l'aurais parié, qu'il commencerait à pleuvoir juste au moment où nous prenions la route boueuse ! »

Soudain les menues mais éternelles difficultés de l'existence lui devenaient insupportables. Renonçant à y réfléchir, le lieutenant se mit à réciter mentalement une litanie de blasphèmes et d'obscénités qui se bousculaient en grands éclats de colère, puis épuisaient leur vertu. Il repartait pourtant en de nouvelles vagues de jurons. Ses lèvres suivaient la véhémence de son langage intérieur mais aucun son n'en sortait. Enfin apaisé par cette explosion silencieuse il se tourna de nouveau vers le sergent :

– Ils devront bien nous en donner dix... Dix au moins, je trouve.

– Au moins dix, mon lieutenant, opina le sergent.

Ils parlaient par ellipses, comme font les gens qu'absorbe entièrement un sujet obsédant et vital, incapables d'imaginer même qu'on puisse avoir en tête autre chose que leur commune hantise. Aucun des deux, pourtant, n'arrivait vraiment à convaincre l'autre, ni à se persuader lui-même, qu'on leur donnerait vraiment dix jours de repos.

Le régiment traversa un hameau, franchit un cours d'eau, puis gravit une colline boisée où la boue du chemin était creusée d'ornières. Les hommes trébuchaient, glissaient, se heurtaient l'un l'autre ; les rangs perdirent le peu d'ordre qu'ils avaient gardé. Le bois se terminait brusquement à la crête de la colline ; les hommes débouchèrent sur un plateau peu élevé et, marchant entre des champs, le traversèrent en maudissant le chemin. Cette route en forme d'S ! Pourquoi n'était-elle pas droite ? Et pas un obstacle naturel – ils furent prompts à le remarquer – n'imposait cette déviation... Ils n'en juraient que de plus belle : une route en S, comme ça, sans raison !

« De telles choses sont pires que le diable, pensa le lieutenant. Quand on est fatigué on ressent doublement l'hostilité des objets inanimés. La colère vous épuise et la fatigue favorise la colère. » Il était prêt à se laisser aller à jurer encore lorsque le régiment obliqua

et se mit à descendre un chemin dans une vallée peu profonde. Des voix fusèrent derrière l'officier :

– Nous y voilà.

– Enfin on y est.

– Intéressantes ruines, pas à dire...

– Des ruines ? Pas du tout. Regarde ! Les maisons ont un toit.

– Alors elles ne sont pas pour nous...

Mais cette fois le sceptique avait tort. Le village au fond de la vallée, c'était leur village ; les maisons qui avaient un toit étaient pour eux. Le pas s'accéléra comme les hommes descendaient le chemin vers une destination enfin en vue. La conversation se fit générale, et plus haute qu'elle ne l'avait été depuis bien des jours. Qu'importe la pente, la route gluante ! Les hommes couraient presque, dans leur hâte d'arriver. Puis soudain la masse en bleu se resserra, se reforma comme un accordéon, se figea sur place. En tête de la troupe le colonel parlait à l'officier de logement qui se tenait au bord de la route, le personnel d'installation rangé derrière lui comme une garde d'honneur.

Bientôt la colonne se remit en marche, lentement et par saccades. Chaque fois qu'une compagnie s'avançait, un homme quittait l'équipe de logement, saluait le commandant et disait : « Par ici, mon capitaine. Je montrerai leurs quartiers aux sections, puis ils pourront tout de suite reformer les rangs pour toucher un repas chaud aux roulantes. Les ordres du colonel, mon capitaine, sont que les hommes soient libres de tout service jusqu'à demain midi. »

Au café du Carrefour, Langlois écrivait à sa femme. Non sans mal, il tâchait de l'informer d'une façon assez vague pour que la lettre passe sans encombre entre les mains du censeur.

« Juste quelques lignes, ma chérie, pour te dire que je ne monterai pas au front avant au moins huit ou dix jours. Ainsi, tu ne devras pas te tracasser pour moi pendant un bout de temps. En fait, il ne faut absolument pas que tu te fasses du souci pour moi car, je te l'ai dit souvent, j'ai la conviction absolue que je suis destiné à traverser vivant cette guerre. Certains d'entre nous, tu le sais, doivent survivre,

et je suis certain que je suis l'un d'eux. Il n'y a pas une balle allemande, pas un obus ennemi qui porte mon numéro... »

Quelle présomption, quelle futilité marquaient de telles affirmations, il le savait parfaitement. Mais que devait faire un homme après avoir surpris, dans les yeux de sa femme, ce regard... Et senti sa main étreindre nerveusement la sienne... Quand il l'avait vue, de plus en plus souvent, abandonner son ouvrage, venir à lui, le prendre dans ses bras et le serrer, le serrer avec une terrible tendresse ?

« *... Je suis heureux de la décision que nous avons prise jeudi dernier.* (Il compta sur ses doigts.) *Peut-être auras-tu une indication pour moi vers le moment où nous reviendrons de notre prochain voyage dans les tranchées ?* (Il songea longtemps, regardant sa lettre sans la voir, puis se décida à risquer la phrase, si grosse d'implications.) *J'espère que ce sera une fille. Maintenant je m'arrête. Bientôt je t'écrirai à nouveau. Tout mon amour, ma chérie...* »

Il ferma l'enveloppe et, glissée dans un carnet, il la mit dans sa poche, se promettant de l'expédier le soir au bureau de la poste militaire. *J'espère que ce sera une fille...* Il se demanda si le censeur verrait en cette phrase le signe évident de tendances défaitistes. Et qu'allait lire sa femme entre ces lignes, quelles conclusions pourrait-elle en tirer ? Peut-être, après tout, n'aurait-il pas dû écrire cela ? C'est de façon inattendue, deux jours avant la fin de sa permission, que sa femme avait dit son espérance : un enfant. Jusqu'alors, ils étaient d'accord pour n'en pas désirer : elle avait totalement changé d'avis. Mais vraiment il comprenait son revirement – et d'autant mieux qu'elle s'était gardée d'en livrer les raisons.

La porte du café s'ouvrit, un caporal entra. Il était couvert de boue mais c'étaient les éclaboussures de la route, non la croûte de glaise des tranchées. D'un coup d'œil il repéra Duval et Langlois, cherchant d'abord leurs insignes, puis regardant leurs traits. Il semblait fort pressé.

– Où est votre régiment ? lança-t-il, s'adressant instinctivement au vétéran Langlois plutôt qu'à Duval. Je l'ai cherché partout, d'un bout à l'autre du front.

– Je ne sais pas, fit Langlois. Moi aussi, je leur ai couru derrière. La vieille femme ici dit qu'un régiment de ligne a pris ce matin le tournant de cette route. Ça m'a l'air d'être le nôtre, bon... Et alors, qu'est-ce qui se passe ?

– Prenez un verre, dit Duval, qui en avait pris assez lui-même pour se montrer amical envers un étranger.

Il est douteux que le caporal l'entendît car déjà il était à mi-chemin de la porte (que d'ailleurs il laissa ouverte). Et même s'il avait entendu Duval, il est douteux qu'il eût accepté son offre, si l'on en jugeait par la façon dont il fit rugir sa motocyclette avant de foncer dans le virage.

– Crebleu ! Quelle tornade ! s'exclama Duval. Y a le feu, ou quoi ?

– C'est un agent de liaison, dit Langlois. Ils font toujours les importants. Parfois ils le sont.

– Qu'est-ce qui brûle ? Pensez-vous que les Boches ont fait une percée, ou bien quoi ?

– Dieu, non ! C'est probablement une invitation à dîner au mess de la division... Pour le Vieux... Ou peut-être un tas de médailles pour la loterie...

– C'est comme ça que vous avez eu les vôtres, hein, à la loterie ? gouailla Duval, attendant un prompt démenti, légèrement choqué qu'il ne vînt pas.

– Pratiquement, oui. Écoute, ne te monte pas la tête avec ces histoires de décorations. Cela te ferait faire des folies et, de toute façon, avec un peu de patience, tu auras probablement ta breloque sans faire l'idiot pour ça. Ne prends pas cet air indigné. Que serait-ce d'autre qu'une loterie ? Du moment qu'on donne des médailles, tous ces hommes en méritent une pour ce qu'ils ont supporté à Souchez. Mais quelques-uns seulement l'obtiendront. Alors, c'est bien une loterie, non ?

– Eh bien ! alors, vous avez eu joliment de la chance de décrocher la croix de guerre avec deux palmes, sans parler de votre médaille militaire. Il n'y a pas de quoi vous plaindre.

– Je ne m'en plains pas. Je dis simplement que c'est une loterie. Avec cette différence que, contrairement aux tombolas habituelles, les chances de remporter un autre prix augmentent chaque fois que l'on en gagne un. Du moins, c'est ainsi que les choses semblent se

passer. Peut-être cela ressemble-t-il plutôt à la conquête de la fortune : après le premier million, le reste vous vient plus facilement... Dis donc, il se fait tard. Filons...

Duval paya les consommations. Dehors, ils allèrent par la campagne où le soleil déclinant étirait des ombres longues et jetait des reflets dorés. L'air était doux et la lumière s'atténuait imperceptiblement. La qualité éphémère de cette soirée était celle d'une caresse et Duval s'y offrit, s'y livra.

« Quel pays !... Se battre, oui, pour ce pays ! » songea-t-il, sa sensibilité s'exaltant grâce à une juste dose de vin. Un verre de plus, il s'en rendit compte, et il aurait pu tout gâcher, se rendre ridicule, crier : Vive la France ! Mais quoi ? C'est bien ainsi qu'il se sentait – il l'admit pour lui seul.

Délibérément, Langlois fit quelques pas de côté pour satisfaire un caprice : poser son godillot sur la marque laissée dans la boue par les roues du bourdonnant motocycliste. « Que diable, se demanda-t-il, ce gaillard portait-il comme dépêche ? Un caporal qui refuse un verre, surtout quand il est libre de le boire, jamais vu ça... Bah ! Bientôt nous serons au courant... Ou, mieux encore, nous ne le saurons jamais... »

Tournant le coin, les deux hommes s'enfoncèrent dans la crotte du chemin de terre. Ils traversèrent un hameau, franchirent un cours d'eau, puis gravirent une colline boisée, se frayant un chemin dans la boue. Franchie la lisière du bois qui prenait fin au sommet de la hauteur, ils débouchèrent dans les champs, sur un plateau de faible élévation. Maintenant à nouveau, ils marchaient côte à côte, le long d'un chemin en S qui traversait le plateau : « Voilà pour une route, songea Langlois, façon plaisamment insolite de se présenter... » La faible hauteur où il se trouvait lui rendait la lumière du crépuscule qui s'était dérobée lorsqu'il se trouvait sous bois. Les courbes qu'il suivait lui semblaient prolonger ses heures de permission supplémentaires : aimable route, en vérité...

À l'extrémité du plateau le chemin épousa une pente qui menait à une vallée peu encaissée. À ce point, Langlois s'arrêta et, se retournant, jeta un dernier regard vers le coucher du soleil avant de s'enfoncer dans l'ombre qui bientôt allait se faire nuit. Moins lon-

guement qu'il ne l'eût voulu, il contempla la campagne charmante où le soleil jetait ses derniers reflets. Quel silence... Et quelle paix...

« C'est cela, songea-t-il avec une précision aiguë... La paix, la tranquillité... Ce que je regarde en est l'essence même. Et moi qui suis là, moi seul suis la preuve que ce tableau n'est qu'illusion. » Se détournant, et oubliant en cet instant la présence de Duval, il regarda son uniforme pièce par pièce, comme pour en bien vérifier l'aspect disgracieux. Il vit pointer la crosse du fusil tirant sur la bretelle, il vit le drap bleuâtre qui couvrait ses genoux, et aussi les brodequins noirs de l'armée. Toujours fixant sa chaussure, il remarqua qu'avec un pas de plus il piétinerait à nouveau la trace laissée par les roues d'une motocyclette.

– Que diable ce caporal...

Mais, avant qu'il eût achevé la question, de la vallée lui parvint la réponse. C'était un appel de clairon.

Il sonnait le rassemblement.

Si les notes du clairon avaient porté assez loin, si elles s'étaient fait entendre à une dizaine de kilomètres vers le sud, les échos cuivrés auraient atteint le quartier général de division installé là dans une mairie... Et au plus âgé des deux hommes qui s'y trouvaient seuls dans une salle du rez-de-chaussée, le son du clairon aurait appris que ses ordres étaient obéis.

Le personnage en question en était à cette période de la vie où l'homme, parvenu à la complète maturité et nul signe ne trahissant encore la décrépitude proche, peut prétendre à une grande distinction d'allure. La coupe recherchée de son uniforme, la façon dont il le portait montraient qu'il ne l'ignorait pas, ainsi d'ailleurs que l'extrême correction de son visage rasé de près où la tache blanche de la moustache tranchait seule sur le rose du teint. Le regard était assuré mais bienveillant et rien n'y révélait les ardeurs d'un tempérament dont il voilait l'expression. Le dessin de la bouche et du menton était ferme. À gauche, sur la poitrine, s'étalaient deux rangées de décorations ; à droite, l'officier portait quatre petites agrafes où, lors des cérémonies, s'accrochait son étoile de grand officier de la Légion d'honneur. C'était le commandant de la 15e armée.

À première vue son interlocuteur, le général de division Assolant, ne semblait guère mériter le sobriquet qu'on lui donnait dans les états-majors : général Insolent. Son attitude n'était que trop déférente ; elle surprit le chef d'armée qui imaginait tout autrement son redoutable subordonné dont les rapports lui étaient familiers bien qu'il ne l'eût jamais rencontré.

Le commandant de la 15e armée regardait Assolant sans prendre grand-peine pour déguiser la curiosité qu'il lui inspirait. L'homme montrait un corps trapu, solidement planté sur des jambes musclées, des jambes de cavalier aux talons joints, aux genoux écartés. Rien de conventionnel dans l'uniforme purement utilitaire. Les brodequins et les bandes molletières étaient celles de la troupe ; visiblement le pantalon provenait des dépôts d'un sergent fourrier. Loin d'être neuve, mais de bonne coupe, la tunique faisait envie tant elle paraissait ample et confortable. Jetant un coup d'œil sur un pareil uniforme, personne n'eût cru qu'il revêtait un officier. Seules trois étoiles, disposées en triangle au-dessus des parements de la manche, le révélaient. Le visage était celui d'un homme d'action, d'un homme que seul pouvait satisfaire un poste de commandement. Durs, voire même brutaux, les traits appartenaient nettement au type « homme fort ». Taillée très courte, une moustache noire suggérait que cette fente, là au-dessous, était une bouche. Aux coins des lèvres, la fente s'incurvait vers le bas, entraînant la moustache et, semblait-il, toute la chair des joues : ainsi le menton paraissait-il plus carré encore qu'il ne l'était. Busqué, proéminent, le nez présentait des narines impertinentes, hérissées de poils. Les yeux étaient sombres, énergiques, ambitieux. Comme la bouche, les sourcils pointaient vers le bas, accentuant l'expression dédaigneuse. L'épaisse et noire chevelure, coiffée en une brosse raide, était plantée un peu trop bas, un rien trop près de la ligne des sourcils. Le commandant d'armée ne laissa pas de le remarquer : la brosse était là pour donner quelque ampleur à un front qui eût pu être plus haut.

« Non, se disait le chef d'armée... L'attention respectueuse, ce n'est pas son genre... Ça va passer. Pourtant il est très bien. Il fera l'affaire. » Tout haut, il dit :

– Je pense que vous avez servi sous mes ordres en Algérie... N'est-ce pas, Assolant ?

– Oui, mon général. Quand vous étiez chef d'état-major du 19e corps d'armée. J'étais commandant à l'époque, stationné à Aïn-Sefra.

– Ah oui, maintenant je me souviens, dit le général, puis il changea promptement de sujet avant qu'il devînt évident qu'il ne se rappelait rien du tout. Voici pourquoi j'ai voulu vous voir. Je ne pouvais pas vous en parler par téléphone. Au fait, toutes vos troupes font-elles mouvement ?

– Toutes celles qui sont disponibles, excepté le 181e. Et celui-ci, à l'heure qu'il est, devrait se rassembler. Mon messager a eu grand-peine à le découvrir. S'il m'est permis de dire...

– Oui, oui, je sais... Attendez donc que j'aie esquissé pour vous la situation, puis je vous écouterai. Avez-vous lu le communiqué de ce matin ?

– Je ne lis pas les communiqués, mon général, je les fais, dit Assolant avec un sourire qui, il l'espérait, tempérerait son impudence.

– Hum, dit le commandant d'armée, ignorant l'insolence et aussi le sourire. Eh bien, une regrettable erreur s'est produite, que je vais vous expliquer. Vous savez que, plus d'une fois, le général en chef s'est plaint qu'on n'ait pu enlever la Fourmilière. Récemment, il est revenu à la charge pour une raison que je vous dirai tout à l'heure. Plusieurs tentatives ont été faites pour conquérir la position ; hier matin encore, les tirailleurs ont essayé. Chaque fois, ce fut l'échec.

– Rien d'étonnant, c'est un Gibraltar en miniature...

– Si je vous ai posé cette question au sujet du communiqué, c'est que... Par suite de je ne sais quelle méprise, il annonce la prise de la Fourmilière dans la journée d'hier... Je ne voudrais pas que vous me compreniez mal. Je veux dire : cela n'a rien à voir avec...

– Je ne comprends que trop bien, mon général. Vous allez me demander de prendre avec mes baïonnettes ce qu'un pisseur d'encre du GQG a déjà conquis par inadvertance, à la pointe de la plume !

– C'est exactement la conclusion que je ne voulais pas vous dire...

– Alors, c'est là qu'on en arrive, n'est-ce pas ?

Assolant, dont la phobie des communiqués était bien connue, commençait à s'emporter. Le commandant d'armée, qui avait entendu évoquer ces colères chaque fois qu'on mentionnait le nom d'Assolant, décida de s'offrir pour lui seul le spectacle d'un de ces éclats...

« C'est donc là qu'on en arrive ? reprit Assolant. Lancer des attaques pour la galerie, pour remplir le communiqué, cela ne suffit plus désormais au GQG... Il veut maintenant aller jusqu'au bout et faire, de sa littérature à usage interne, un objectif en soi ! Je dois lire le communiqué, n'est-ce pas, puisque c'est là que je trouverai mes ordres d'opération ? Ma réputation d'officier combattant est assez solidement établie dans cette armée pour justifier mon refus...

– Cela suffit, général, coupa le chef d'armée, très sec. Nul besoin de faire du drame ici... Ayez donc la bonté de m'écouter...

– Veuillez m'excuser, mon général. Je me laissais emporter...

– N'en parlons plus, fit le commandant d'armée sur un ton apaisant.

La fougue de son subordonné était loin de lui déplaire. Au contraire, il admirait en l'homme une flamme dont Assolant aurait besoin par-dessus tout pour remplir la tâche qui allait lui être assignée.

« Maintenant ceci est strictement secret. Je veux dire cette partie de mon exposé. Il importe absolument de n'en rien dire à quiconque, si ce n'est à votre chef d'état-major. Et même à lui, n'en confiez rien si vous n'êtes parfaitement assuré de sa discrétion. Un groupe d'armées se masse sur ce front pour une attaque. Elle sera lancée dans trois semaines environ et le général en chef est résolu à y aller à fond, à percer les lignes. Mais aucun assaut n'aboutira tant que les Boches tiendront la Fourmilière. Comme vous le savez, c'est une position-clé d'où notre avance peut être contenue et paralysée dès le départ. Il faut donc la prendre – et la tenir. J'ai vu Joffre il y a quelques jours et il m'a donné l'ordre formel d'enlever la Fourmilière au plus tard le 8, c'est-à-dire après-demain.

– Mais, au nom du ciel, mon général...

– Déjà j'ai fait confiance pour cette opération à deux généraux et, comme vous le savez, aucun n'a répondu à mon attente. S'il est

dans cette armée un seul homme qui puisse le faire, vous le pouvez, Assolant. Je vous aurais désigné le premier si vous n'étiez fourré jusqu'au cou dans l'affaire de Souchez.

– Eh bien, mon général, je dois dire que vous n'auriez pu m'appeler à un plus mauvais moment. Ma division est taillée en pièces et ce qu'il en reste est absolument épuisé. Non, c'est absurde. Je ne suis pas en état de tenir la Fourmilière, moins encore de la conquérir. C'est hors de question. Ne pouvez-vous obtenir du général en chef qu'il prélève des troupes dans la réserve du GQG pour faire le travail ? Celles-là seraient fraîches et...

– Oui, mais ce ne seraient pas des troupes d'assaut, et c'est de troupes d'assaut que dépendra le succès de cet engagement.

– Et bien, les miennes ne sont plus des troupes d'assaut, et elles ne le redeviendront qu'après s'être reposées à fond, après avoir retrouvé leur mordant.

– Je puis vous donner toute l'artillerie que vous demanderez, dans des limites raisonnables.

– L'artillerie ne servira pas à grand-chose contre la Fourmilière, mon général. Je connais l'endroit. C'est une termitière, non une fourmilière. Elle est truffée de nids de mitrailleuses souterrains et reliée à l'arrière par un tunnel à plusieurs issues. Non. Les obus rebondissent là-dessus, nous l'avons déjà vu. C'est une forteresse.

– Comment proposez-vous de l'enlever ?

– Je ne propose rien. Sinon que le général en chef l'enlève avec quelques-unes des troupes qu'il engagera dans la grande attaque. Pourquoi ne pas y lancer les Marocains ? À la baïonnette, ils sont parfaits. Et c'est à la baïonnette, en corps à corps, qu'il faudra enlever la place. Et puis, quoi, ce sont des moricauds... Or les pertes seront lourdes.

Un instant le commandant d'armée faillit protester vigoureusement contre ce cynisme. Puis il réalisa qu'Assolant ne comprendrait pas ses raisons.

– Il ne voudra pas en entendre parler. Je vous ai dit qu'il s'attend à une percée complète. Savez-vous où se situent les objectifs de la première journée ? À vingt kilomètres en avant. Dans une de ces « opérations secondaires » – comme il dit – il n'engagera pas un seul des hommes qu'il se réserve pour son offensive. Ils doivent être

en parfaite condition de façon à exploiter la trouée – indéfiniment, s'il le faut. Réellement il croit que cette attaque sera la dernière de la guerre.

– Eh bien, l'attaque de la Fourmilière sera la dernière pour ma division.

– Allons, allons, Assolant, vous avez une division d'élite. Il se peut qu'elle soit un peu fatiguée, soit, mais elle devrait être stimulée, régénérée par la jeune classe qui vient de rejoindre ses rangs.

– Voyons, mon général, vous n'allez pas me dire que des recrues sont le matériel humain qui convient à pareille opération...

– Pourquoi pas ? Les bleus sont jeunes, forts, bien portants... Ah ! l'ardeur de la jeunesse ! Leur rêve, c'est de charger à la baïonnette. Ils ne se rendront même pas compte que l'attaque est un peu... hum... un peu inhabituelle.

Le commandant d'armée fut si satisfait de ce dernier mot que le léger dégoût que lui inspirait son propre cynisme se dissipa. Mais, sans grand tact, Assolant répliqua à brûle-pourpoint :

– Ce n'est que trop vrai. Et il ne leur restera pas une chance de le découvrir.

– Laquelle de vos unités se trouve-t-elle en meilleure condition ?

Le commandant d'armée, une fois encore, esquivait prestement un débat dans lequel il ne voulait pas se laisser entraîner.

– Je suppose que c'est le 181e. Grâce à la stupidité du messager, il devrait avoir eu cinq ou six heures de sommeil, dit Assolant, inconscient de son ironie.

– Ah oui, le 181e. Je l'ai vu citer plus d'une fois à l'ordre de l'armée. Lancez-le donc dans la première vague, tandis que vos autres régiments le soutiendront, puis consolideront la position.

– Cela pourrait se faire, fit Assolant, presque pour lui seul.

– Naturellement cela peut se faire. D'ailleurs, il faut que cela se fasse. Pensez donc !... Un régiment de premier ordre... Au mieux de sa forme, en ce moment précis... Une moitié de recrues, l'autre de vétérans éprouvés... Les recrues auront l'élan, les vétérans sauront les brider. Il ne pourrait se trouver meilleure combinaison. Et, comme je vous l'ai dit, en fait de canons vous pouvez obtenir ce que vous désirez.

Le commandant d'armée se savait spécieux mais il nota avec satisfaction que son enthousiasme commençait à gagner Assolant, toujours favorable aux offensives.

– Pour l'instant, le repos serait plus précieux que l'artillerie, mon général. Toutefois, s'entendre offrir des munitions en quantités illimitées, c'est une expérience nouvelle... Combien de salves à gaz pourrais-je obtenir ? Si le vent est favorable, j'aimerais asphyxier cette Fourmilière, l'étouffer dans les gaz...

– Appelez de Guerville, et votre chef d'état-major aussi, comment s'appelle-t-il ? Couderc... Nous allons vérifier cela à fond. Attention : en présence de Couderc, pas de faiblesse, pas de réserves... Ce genre de choses se sait vite...

– Soyez tranquille, mon général, ma décision est prise. Je vous prendrai la Fourmilière si vous me donnez carte blanche... Et aussi des grenades, une quantité de grenades en plus de l'artillerie.

– Mieux que ça, Assolant... Quand tout sera fini, je vous donnerai un corps d'armée. Croyez-vous possible pour vous d'enlever la Fourmilière dès demain ?

– Impossible, mon général. Mais le lendemain, vous l'aurez pour le déjeuner. En fait, dès maintenant, vous pouvez le dire dans le communiqué. Oh, non ! J'oubliais... Ça figure déjà au communiqué... Eh bien, je rendrai vraie la nouvelle. Peut-être vous a-t-on dit, mon général, que jamais je n'ai manqué d'atteindre un objectif après avoir dit que je l'atteindrais.

– Et peut-être vous a-t-on dit que je n'ai jamais fait une promesse sans la tenir.

– Oui, mon général. Et cela m'incite à me demander si...

Le commandant de l'armée attendit la fin de la phrase puis, réalisant qu'elle ne viendrait pas, il chercha les yeux d'Assolant. Il n'en put rencontrer le regard car, délibérément, de la façon la plus significative, ils fixaient sur sa propre tunique les quatre petites agrafes... Les quatre petites agrafes auxquelles peut s'accrocher, dans les grandes occasions, l'étoile de grand officier de la Légion d'honneur.

– Peut-être... dit le chef d'armée, cachant son mépris. Maintenant, au travail ! Faites entrer les états-majors, je vous prie.

Alors, pour lui seul, il ajouta : « Quelle vulgarité ! Quel rustre ! Mais il prendra la Fourmilière ! »

L'obscurité était maintenant tombée. Le bruit des godillots cloutés frappant le pavé puis s'étouffant un peu plus loin révélait à chacune des compagnies du 181e que la colonne traversait une grand-route.

Didier, de la 2e compagnie, était peut-être le seul, parmi ces trois mille troupiers, à savoir où ils étaient, et à s'en soucier. Et sans doute lui-même ne s'en souciait-il pas tellement, car il sentait comme les autres sa fatigue et la tension de ses muscles endoloris. Reconnaître les lieux, c'était pourtant un réflexe, un automatisme pour l'ancien garde-frontière, le rôdeur nocturne qu'il était, réflexe qui ne cessait d'agir en dépit de sa lassitude. L'obscurité ne pouvait davantage contrarier le jeu de son instinct, bien au contraire. Sans l'empêcher d'enregistrer les impressions, le grand jour émoussait l'acuité de ses sens tandis que la nuit la stimulait. Intensifiant tant de perceptions, l'obscurité n'enlève au guetteur qu'une seule de ses fonctions, la clairvoyance. Encore cette perte de vision n'était-elle que partielle dans le cas de Didier.

Il avait un sens pénétrant de l'orientation ; si aiguisé, à vrai dire, qu'il se montrait intolérant envers quiconque s'avérait moins doué, et dédaigneusement attribuait cette déficience à la paresse. Didier savait exactement où il se trouvait ; pour lui, le savoir était une question d'amour-propre. Il savait que, peu après la tombée de la nuit, le régiment avait quitté le village par le même chemin qui l'y avait amené. Il savait qu'il avait gravi une colline. Sur le plateau, il avait reconnu l'étendue des champs, les courbes de la route qui les traversait. Il n'avait pu discerner le contour du bois où subitement il s'était enfoncé. Mais c'était bien un bois : autour de lui il sentait l'espace manquer et, au son, l'oreille reconnaissait l'obstacle. Son instinct de la nature – un sixième sens – lui disait que ces lieux étaient ceux-là mêmes qu'il avait vus le matin. L'ordre de rompre le pas, relayé vers l'arrière comme la colonne approchait du pont sur le cours d'eau, ne fit que confirmer sa certitude d'avoir vu juste. Peu après, le léger changement de tonalité dans l'écho du régiment

en marche lui fit comprendre qu'il marchait maintenant, non plus entre des rangées d'arbres, mais entre des murs de briques – les murs du hameau.

Ainsi, quand il entendit, dans la compagnie qui le précédait, les brodequins sonner sur les pavés, puis le bruit cesser après quelques instants, il nota automatiquement que le régiment coupait la grand-route, passé le café du Carrefour, et faisait marche vers un autre secteur de ce front qu'il n'avait, à son avis, quitté que trop récemment.

« Donc, c'est ça, se dit-il. Ordre de combat, et cette direction... Quelque chose en train, pas d'erreur... La lune devrait bientôt se lever et je pourrai alors me faire une idée de l'état du terrain. »

Le régiment marchait en silence. Même les recrues nouvellement arrivées avaient perdu une partie de leur moral durant ces marches et ces contremarches. Hébétés par leur sommeil interrompu, les autres étaient trop épuisés même pour jurer. Poussées jusqu'à un certain degré d'abrutissement, la fatigue et l'exaspération ne s'expriment plus que par un morne silence. Quatre heures de sommeil, c'était juste assez pour engourdir les muscles de tous ces hommes, beaucoup trop peu pour les réveiller si peu que ce fût. Équipement, chaussures, vêtements, tout cela aussi s'était raidi... Le pire, pour eux tous, c'était que leurs souliers leur semblaient d'une pointure trop petite, tant avaient enflé leurs pieds qu'à l'étape ils s'étaient hâtés de libérer...

L'arrière-garde du régiment disparut au-delà de la grand-route, élargissant à chaque pas la distance qui la séparait du café du Carrefour.

« Aux tranchées, une fois encore... », dit la vieille femme comme se faisaient silencieuses les dernières semelles cloutées, retrouvant le chemin de boue après le pavement – après *ses* pavés, aimait-elle à penser... Dans l'estaminet soigneusement clos, elle était assise près du poêle, buvant à petites gorgées un bol de café noir. « Aux tranchées, une fois encore... » Elle n'ajouta pas : « Pauvres diables ! » car une telle pensée de commisération ne lui vint pas à l'esprit. Simplement, à haute voix, elle prenait note d'un fait. Depuis près de deux ans, ainsi elle s'était assise, là à cette place, faisant écho pour

elle seule aux mouvements mystérieux et apparemment sans but des armées qui passaient et repassaient au carrefour. D'abord elle s'était assise à la porte pour les suivre des yeux. Puis l'hiver l'avait reléguée à l'intérieur et elle y était restée, seule, sans curiosité.

D'ailleurs à quoi bon sortir ? Bientôt elle s'en était aperçue : vite expertes à déceler le sens des rumeurs, ses oreilles lui en disaient presque aussi long, sur ce qui se passait alentour, que n'avaient pu le faire ses yeux. Ainsi, par exemple, pouvait-elle évaluer correctement les effectifs d'un corps de troupe rien qu'en appréciant la durée et les intervalles de leur piétinement. Elle discernait la différence entre le grondement d'un train d'artillerie et le vacarme de camions en convoi ; ces camions, elle pouvait dire s'ils étaient vides ou chargés. Une voiture d'état-major et une ambulance ne faisaient pas pour elle le même bruit ; chose plus remarquable, son oreille ne s'y trompait pas lorsque passait un détachement de cavalerie, ou bien une patrouille montée de la police militaire. S'étonnait-on de pareil flair, elle lançait cette profession de foi : « Un tenancier de bistrot doit pouvoir *sentir* la police, ou bien fermer boutique. » Les soldats s'arrêtaient au café du Carrefour rien que pour questionner la vieille et entendre sa réponse. S'il n'appartenait pas à la police, aucun n'était désappointé...

Ainsi donc elle s'asseyait là, sur la ligne de crête qu'atteignait la guerre en ce secteur, prise parfois dans le champ de l'artillerie lourde, sirotant ses bols de café noir et dénombrant ces régiments divers qui, au-delà de son café, battaient le rappel puis tombaient, fauchés... Non par patriotisme, non qu'elle s'intéressât le moins du monde aux questions militaires... Ce qu'elle énumérait machinalement, c'étaient tous ces bons clients perdus...

Sur la route il se fit un tapage qui se rapprocha tandis qu'elle finissait son bol de café. Elle tisonna son feu, alluma une chandelle et souffla la lampe. Elle alla vers une porte et, sa bougie à la main, s'arrêta un instant, à l'écoute :

« Cuisines roulantes », marmonna-t-elle. Puis elle descendit à la cave et se mit au lit.

Le colonel Dax marchait à la tête de son régiment avec le commandant Vignon, du 1er bataillon.

– On dirait toujours que c'est un lointain orage, n'est-ce pas, dit le commandant, regardant les lignes du front où flamboyait en nappes de lumière l'éclair des canons dont la voix grondait en échos fracassants.

– Lointain ? Pas tant que ça... répondit le colonel sur un ton qui n'encourageait guère la conversation. Le commandant se le tint pour dit et se tut. Mais pourquoi, se demandait-il, son chef l'avait-il invité à faire route de concert ? Était-ce donc simplement pour aller du même pas ?

« C'est trop bête, ruminait le colonel... On ne peut pas demander à un homme de marcher à vos côtés sans qu'il se croie obligé de vous casser les pieds... Pourquoi ne puis-je dire à quelqu'un : "Écoutez, j'ai bougrement la frousse, comme il m'arrive toujours à pareil moment, et vraiment j'ai besoin de votre compagnie... Mais d'une compagnie muette... Il me faut seulement sentir, à portée de la main, la présence, la masse rassurante d'un corps. Cela m'aide à tenir le coup, à dominer la peur..." Mais un Vignon ne comprendrait pas du tout. Il me croirait fou. Il est simplement incapable de deviner dans quel état je me sens. S'il soupçonnait quelle crise me menace, il jugerait probablement de son devoir de tirer son pistolet et de me coller une balle dans la tête. Et en fait, c'est exactement pour ça que j'ai tant besoin de sa présence en de tels moments. Il n'a pas de nerfs, cet homme-là. »

Il avait raison. Pas plus que nul autre, Vignon ne soupçonna une seconde qu'un Dax, colonel du 181e régiment d'infanterie, de ce corps d'élite qu'était la division Assolant, qu'un Dax, le premier sur la liste des futurs généraux et des promotions attendues dans la Légion d'honneur, quatre fois cité pour bravoure à l'ordre du jour de l'armée – qu'un Dax, tant il parvenait à s'en cacher, vivait dans un état de peur maintenant très proche de la panique.

Pour autant qu'il pût en juger, cette appréhension qu'il ressentait trouvait obscurément sa source dans son tempérament, plutôt que dans un péril clairement perçu. À chaque pas qu'il faisait, il la sentait grandir ; chaque fois que son devoir lui commandait de ramener ses hommes aux tranchées, sa peur se faisait plus

lancinante. Il ne pouvait penser à rien d'autre qu'à cette masse compacte de chair vivante, humaine, vulnérable qui, sur quelque deux kilomètres, s'étirait derrière lui... À rien d'autre qu'à ces deux kilomètres de chair compacte, vivante, humaine, vulnérable qui, d'ici une demi-heure, seraient largement dans le champ de tir des canons allemands. L'idée l'épouvanta, au point de lui dessécher la salive dans la bouche.

« Chair, corps, nerfs, jambes, testicules, cerveaux, bras, intestins, yeux... » Il croyait sentir tout le poids de cette masse qui pesait vers l'avant, qui s'amoncelait sur ses épaules sans défense, qui l'engloutissait dans l'hallucination d'une monstrueuse boucherie. Il sentit dans son estomac quelque chose qui se nouait puis, lentement, s'étendait, montait... Quelque part près du diaphragme, la chose s'incrustait, s'immobilisait... La chasser, il ne l'aurait pu, ni vers le haut, ni vers le bas. Mais il savait ce que c'était, il ne reconnaissait que trop la nausée familière, celle qui naît d'une peur intense.

« Trois mille hommes. Mes hommes, sur des routes exposées et repérées... Courir un tel risque avec trois mille hommes... En paquet, bien entassés, bons pour le massacre... Pour un seul homme, c'est trop lourd à porter. Et je ne puis donner l'ordre de s'espacer maintenant, ou bien ils sauront que je crève de frousse. Ils le pigent vite, quand un officier perd les pédales... À n'importe quel moment... Cette tension, je n'en puis plus. Quel terrible potin ils font ! Où diable ces guides vont-ils nous rejoindre ? J'aurais l'air d'un toqué si j'arrivais avec le régiment à la file indienne, tous bien espacés. Mais non, où ai-je l'esprit ? De quoi aurais-je l'air si j'ordonnais déjà de prendre les distances comme en zone de feu ? Pourtant, quel soulagement ce serait ! Sauver les apparences, et qu'importe combien de vies cela coûte ! Subir cette torture, et voilà ce fou de Vignon qui se balade là comme sur les grands boulevards. Brave vieux Vignon ! Que ne puis-je avoir un peu de son... Trois mille hommes, deux kilomètres de chair agglutinée, quelle cible !... Qu'est-ce que c'est que cette lumière, là-bas ? »

Soudain son imagination dériva, pour se fixer à nouveau, fascinée par un autre mirage. À travers les lignes, au loin, il vit les canonniers allemands, des formes grotesques sous le casque, qui allaient et venaient autour de leurs pièces avec une calme efficacité. Il les vit

qui chargeaient les canons, fermaient les culasses, lisaient les tables de visée, manœuvraient des roues. Il vit les énormes obusiers, la gueule crachant encore la fumée de la salve précédente, qui se dressaient, lents et rigides, jusqu'à ce que les tubes fussent pointés vers le ciel à l'angle voulu. Il vit les servants quitter les pièces, s'éloigner et se boucher les oreilles, tous sauf un homme par pièce qui saisissait le tire-feu. Il vit l'officier porter un sifflet à ses lèvres. Il les vit tous qui baissaient un peu la tête, et se détournaient à moitié. Il vit les tire-feu soudain roides, comme s'ils avaient violemment projetés les canons en arrière, tant la déflagration et le recul paraissaient instantanés.

« De la chair, des corps, des nerfs, des jambes... » Tout se mêlait dans son esprit. Il n'était plus que chair... Une odeur douceâtre l'écœurait, l'odeur de la chair déchiquetée, dégoulinante de sang. Et c'était sa chair, leur chair, qui gisait, encore vivante mais déjà mourante, qui mourait si lentement, qui mourait si vite...

« Marche, marche, marche ! Lentement, comme dans un rêve. Marche lente, marche funèbre...

« La route nue. La route pavée. Le fossé trop peu profond pour abriter ne fût-ce qu'un lapin lorsque siffle l'éclair du métal...

« La masse si nettement, si fatalement compacte, sur la route fatalement nette, si nettement marquée sur la carte...

« Le capitaine allemand si net, tapi dans son abri massif. Ses chiffres fatalement nets, les coordonnées fatalement nettes de la route nue...

« Les tire-feu soudain raidis, comme s'ils avaient rejeté en arrière les énormes canons...

« L'éclat du vacarme terrifiant...

« Deux kilomètres de chair compacte, vivante, humaine, vulnérable derrière lui. Trois mille hommes paralysés dans leurs ornières...

« L'éclair aveuglant des détonations...

« Le métal sifflant, centrifuge...

« L'abattoir...

« Et puis la fumée, de la fumée âcre qui monte et lentement se dépose... »

Sa pensée vacilla, les mots se disloquèrent et volèrent en éclats.

« Quoi ? Mais c'est la lune qui se lève ! J'ai cru d'abord que c'était un projecteur. Voilà que j'avais oublié la lune... »

– Attention à ce trou d'obus !

– Ah ! Merci, mon vieux Vignon, merci.

Même pour Vignon, généralement peu porté à remarquer de tels détails, la vive gratitude et le soulagement que révélait l'intonation de son chef semblèrent hors de proportion avec le service rendu, ce banal avertissement devant le trou où il allait trébucher... Vignon ne put s'empêcher de jeter à son compagnon un coup d'œil. Sentant le regard plus qu'il ne le vit, Dax décida qu'il ferait bien de se reprendre et de créer une diversion, n'importe laquelle.

– Faites passer l'ordre d'éteindre les pipes et les cigarettes, voulez-vous, commandant ? Qu'on prépare aussi les masques à gaz en cas d'alerte.

De nouveau sa voix sonnait normalement, il eut plaisir à s'en rendre compte ; il se plut aussi à noter que Vignon paraissait rassuré en lui retrouvant son accent habituel de détermination.

« C'est idiot, pensa Dax, mais on inspire confiance rien qu'en donnant un ordre. Peu importe que cet ordre ne soit pas nécessaire, qu'il soit même erroné. » Puis, un peu plus tard, lui vint cette arrière-pensée : « Même à l'homme qui le donne, cela rend confiance. »

Le régiment marchait, marchait un peu moins lourdement, grâce au clair de lune. D'abord on voyait mieux les irrégularités du chemin ; puis, la lune donnait vie aux ombres qui accrochaient le regard des hommes. L'exercice commençait à détendre les muscles, les chaussures, les lanières. L'équipement n'était plus tout à fait un poids mort, un fardeau récalcitrant. Maintenant qu'il reprenait un peu de souplesse, il épousait le mouvement des corps, des bras et des jambes. Le rythme de la marche retrouvait sa cadence uniforme.

L'ordre de ne plus fumer et d'ajuster les masques à gaz était un message dont les hommes ne comprenaient que trop bien le sens. Ils le comprirent si bien qu'ils changèrent, presque imperceptiblement, l'allure de leur marche. Ce n'est pas qu'ils hâtaient le pas, non. Plutôt une raideur soudaine, quelque chose de plus tendu dans la démarche... Et cette tension des muscles, peut-être répondait-elle à une crispation intérieure, une contraction viscérale qui gagnait de proche en proche à mesure que, au long de la colonne, l'ordre

passait de bouche en bouche. Sur ces visages livides et baignés de lune, on eût dit que passaient des vagues d'expectative, des ondes d'alarme nerveuse. D'instinct, les hommes se mirent à marcher sur les talons de celui qui les précédait.

Le lointain « orage » du commandant Vignon s'était sensiblement rapproché. On eût même pu croire qu'il avait fait un bond dans les nuées, sitôt donné l'ordre de ne plus fumer. Le tonnerre de l'artillerie n'était plus un grondement confus : en ce roulement on pouvait maintenant distinguer chaque salve des batteries.

Le colonel Dax maudit le clair de lune : réaction puérile, lui-même s'en rendait compte, mais il ne pouvait s'empêcher de croire que cette demi-clarté désignait son régiment aux coups des artilleurs ennemis. Et puis il lui fallait s'en prendre à quelque chose, fût-ce à la lune... Tandis qu'au contraire Vignon et la plupart des hommes de troupe se sentaient de tout autre humeur : elle leur était bienvenue, cette pâle lueur, et leur épargnait ces petits accidents qui vous exaspèrent lorsqu'il faut assurer une relève dans des ténèbres opaques.

– Hé là ! Le 181e ? La question résonna comme un Qui vive ? Le cri sortait de l'ombre, au bord du chemin, là où brillait une cigarette allumée.

Le colonel Dax, tout en marchant, se tourna vers l'arrière et cria : « Halte ! » Puis il ajouta, d'une voix plus haute encore : « Ne serrez pas les rangs. Gardez vos distances. Les commandants de compagnie en tête, au pas gymnastique. Faites passer ! » Il se tourna vers l'ombre au bord de la route.

– Le 181e, oui... Éteignez cette cigarette.

Le mégot rougeoyant tomba sur le sol et s'écrasa sous un talon.

– Les éclaireurs des tirailleurs, pour vous prendre en charge, mon colonel... Lieutenant Trocard.

– Très bien, lieutenant, vous resterez avec moi et le détachement du PC... Détachement du PC, sur la droite ! Fixez les baïonnettes... Pour les baïonnettes, faites passer l'ordre !

Le soudain cliquetis du métal retentit de proche en proche de long de la route. Çà et là on entendait ouvrir et refermer la culasse

d'un fusil : il est toujours un homme qui, mal à l'aise devant une arme à feu, ne se résout à la charger qu'à la dernière minute. Derrière une bosse du terrain une mitrailleuse tirait, par rafales courtes, et parfois un obus éclatait avec un bruit sourd. Dans l'air monta comme un sifflement furtif, un son étrange, insolite auquel personne pourtant ne prêta l'oreille. Là-haut, très haut, une fusée s'embrasa puis elle descendit lentement, gracieusement, soulignant les contours de la petite colline. Soudain, ce fracas... On eût dit que quatre portes claquaient violemment, pas tout à fait à l'unisson, mais si près que chacun tressaillit.

– Où diable sont-ils ? sursauta le colonel.

– Plus bas, mon colonel, là, juste à quelques pas de la route. Ce sont deux batteries de soixante-quinze.

– Ils sont fous ! Ne savent-ils donc pas qu'il y a relève ce soir ? Ils vont attirer le feu... Herbillon ! Herbillon ! Où est l'adjudant ?

– Ici, mon colonel.

– Courez là en bas et faites en sorte que cet idiot arrête son tir jusqu'à la fin de la relève. Et dites-lui de ne pas faire plus de gâchis qu'il n'y en a...

À nouveau, les quatre portes claquèrent.

– Dépêchez-vous, voulez-vous ?... Quel signal est-ce là ? Du doigt le colonel désignait trois lumières de couleur qui, de derrière la colline, s'élevaient dans le ciel. Rouge, verte, rouge... Ce ne sont pas les nôtres, hein, lieutenant ?

– Non, mon colonel. C'est le signal boche pour demander un barrage.

– ... Bien ce que je pensais... Je savais que ce toqué allait déclencher quelque chose...

Pour être exact, l'incident correspondait moins aux réflexions lucides du colonel qu'à son état d'esprit intime. Il était assez vieux soldat pour savoir que, le plus souvent, ces signaux d'alarme étaient provoqués par la pure nervosité d'un avant-poste, d'une sentinelle même : un rat trottine-t-il dans la nuit, le guetteur anxieux s'attend à voir surgir l'ennemi... La fusée de SOS c'était ce fétu de paille qu'un homme ne peut s'empêcher d'éteindre dans un moment de panique. Assez obliquement, le lieutenant crut devoir le rappeler au colonel :

– C'est un secteur assez nerveux, mon colonel, surtout depuis ces attaques que nous avons lancées contre la Fourmilière.

– Les officiers sont là. Alors, allons-y. Paolacci, vous êtes là ? Capitaine Charpentier ? Bon. Lieutenant, y a-t-il des instructions particulières ?

– Ceci seulement, mon colonel. Plus haut sur la route, à environ un kilomètre, là où un petit chemin la traverse, il y a une carrière de craie. De temps en temps les Boches l'arrosent avec du cinquante-neuf. Jusqu'à ce soir, ils se sont tenus tranquilles, mais ce signal d'alarme va probablement déclencher l'affaire. Habituellement les obus tombent toutes les trente-deux secondes. Rien d'autre à faire qu'essayer de foncer entre chaque tir, une demi-section à la fois. Impossible de contourner la fosse : partout alentour, ce n'est qu'entonnoirs et fouillis de barbelés. Êtes-vous prêt, mon colonel ?

– Oui, oui. Vous avez entendu, messieurs. Agissez en conséquence... Ne serrez les rangs sous aucun prétexte. Dès que vous aurez assuré la relève, venez au rapport dans mon abri dans la tranchée des Zouaves. Le mot de passe pour ce soir est... Quel est le mot, lieutenant ?

– Calais, mon colonel.

– Calais. Retournez à vos postes, messieurs. Charpentier, vous resterez avec moi. J'ai du travail pour vous. Première compagnie, par sections, en avant !

La colonne se remit en marche, en file indienne cette fois. Un à un les guides sortirent de l'ombre, au bord de la route, et prirent place à côté des commandants à mesure que chaque compagnie parvenait à la hauteur du détachement du PC. Le colonel Dax, personnellement, veillait à retenir chaque détachement jusqu'à ce que le précédent se fût suffisamment éloigné. Alors seulement il donnait le signal :

– Ça va. En avant ! Et rappelez-vous : ne vous collez pas en paquets. Gardez vos distances !

Derrière la hauteur, le tac-tac de la mitrailleuse s'était fait plus régulier. Les obus, eux aussi, se mirent à tomber plus dru, alors que seule la moitié du régiment avait pris du champ. C'était une lueur presque constante, maintenant, que les fusées jetaient sur la crête de la colline et il pesait dans l'air comme une lourde inquiétude...

Un profond malaise gagnait les hommes. En eux tout se crispait, se hachait : leurs gestes, leurs paroles, jusqu'à leurs pensées.

Montant droit vers le ciel, comme si elles se chargeaient d'une volonté consciente, trois flammes rouges explosèrent dans la nuit, atteignirent leur zénith, s'y fixèrent une seconde puis, perdant leur alignement, retombèrent doucement vers le sol.

– Rouge, s rouge, s rouge, dit le lieutenant des tirailleurs. Ça, c'est notre SOS... Nous allons passer une mauvaise nuit.

Puis pour lui seul il grogna : « Et je devrai traverser deux fois cette carrière... »

« Enfin ils se sont espacés convenablement, et en file indienne, songeait le colonel. Le pire est passé, au moins pour moi. Bientôt ils seront à l'abri entre les parois des boyaux... » Il se sentit profondément soulagé.

Huit portes claquèrent, presque à l'unisson. Huit autres, plus loin, répliquèrent. Et de nouveau les huit premières... et encore... et encore...

Hurlant aussi fort qu'il le pouvait, le colonel tentait de se faire entendre :

– Intervalles... carrière de craie... paquets... intervalles...

La carrière de craie était une excavation circulaire située dans l'angle droit sud-est que formait l'intersection de la route et du chemin de campagne. Y eût-on placé un ballon, on eût dit un œuf dans son nid – un œuf de belle taille... Quand on remontait la route vers le secteur de la Fourmilière, la fosse à craie était à droite... Et bien assez proche de la route pour qu'on pût y cracher, si bon vous semblait. Parmi les hommes qui marchaient là, bon nombre en avaient envie, car vraiment c'était un crachoir tentant. Et puis l'endroit avait fâcheuse réputation : cracher dedans était une façon d'en faire fi. Rares, cependant, furent ceux qui cédèrent à leur impulsion : si trivial qu'il soit, un crachat suffit pour vous faire détourner la tête, pour distraire un instant votre attention au moment où seule importe la nécessité de quitter ces lieux à toute allure... Sans compter qu'en tournant la tête, on perd le sens de l'orientation acous-

tique pendant une fraction de seconde, fraction qui cependant peut s'avérer fatale.

Le régiment s'était rangé par ordre numérique : la première section de la première compagnie parvint donc la première à la carrière. Le tirailleur marchait devant ; la section s'étirait derrière lui en une seule file. Presque à l'extrémité de la ligne se trouvait Duval qui, séparé de Langlois, avait été désigné pour cette section. Comme le détachement se rapprochait de la fosse, le tirailleur pressa le pas. Baissant un peu la tête, il allait comme s'il marchait pieds nus sur des cailloux. Il sentait tout son corps tendu, et ses tempes et son cœur qui battaient. Trop inquiet pour respirer à fond, il avait le souffle court et, à l'air que rejetaient ses poumons, il trouvait une saveur aigre. Il fixait les yeux devant lui, mais tournait légèrement la tête vers la gauche pour que son oreille droite pût mieux saisir un son qui lui parviendrait de cette direction. Son sens auditif était maintenant bien réglé, et c'était le moment de le garder en alerte.

Au moment où le guide atteignait la carrière de craie, il allait au petit trot. C'est à la course qu'il franchit le chemin vicinal, suivi par toute la section qui lui emboîta le pas non sans maudire le dingo, le trouillard... Rien ne lui parvint de ces insultes dont il n'eût d'ailleurs rien entendu, ses oreilles guettant de bien autres sons et cette seule pensée l'absorbant :

« Vingt mètres encore et je serai en sûreté, passé ce sale trou... Quinze... douze... dix... huit... »

Déjà sa course s'était faite petit trot, déjà son petit trot redevenait marche car, là en avant, commençaient à s'élever les talus, les remblais protecteurs de ce qui, plus loin, devenait un chemin creux. La tension de tout son corps se relâcha un peu, sauf dans les oreilles, toujours guettant le moindre son, le premier avertissement...

Haut dans les airs au-dessus d'eux, il y eut un léger miaulement. À peine était-il perceptible qu'il se muait soudain en un sifflement déchirant, et à peine ce sifflement torturait-il les tympans qu'il s'enflait en un bruit terrible, épouvantable, un bruit qui, avec une vitesse hallucinante, se précipitait droit sur la section. Tout le monde se jeta par terre et s'y aplatit, y compris Duval qui eut l'impression que quelque chose d'énorme allait le frapper. Chacun, le nez sur le sol, crut sentir dans son épine dorsale, vertèbre par vertèbre, le pas-

sage de la chose terrifiante, puis, avec un rugissement, elle éclata plus loin derrière. À Duval, l'explosion parut étrangement distante, alors qu'il l'avait attendue juste au-dessus de lui. Il leva la tête, se préparant à se lever puisque tout était fini. Il n'eut que le temps de noter que le reste de la section demeurait à plat ventre lorsque l'air autour de lui se mit à vivre, criblé d'éclats de métal volants et vibrants. À nouveau il s'aplatit. Les fragments d'acier s'incrustèrent dans la terre et ce fut de nouveau le silence.

« Baptême du feu », murmura-t-il. Il se donna moralement l'accolade, moins par claire conscience qu'en un sursaut d'orgueil passager.

À la minute où s'abattait le métal volant, les hommes s'étaient dressés et filaient le long de la route sans jeter un coup d'œil en arrière... Tous, sauf Duval qui se retourna vers l'endroit où il s'était couché, comme pour le fixer à jamais dans sa mémoire. Puis il courut derrière sa section. Il se sentait désormais un autre homme : impression vague encore, et qu'il ne put définir sur-le-champ. Plus tard, l'idée se précisa : ce point sur la route, c'est là qu'il avait cessé d'être un jeune garçon.

À son tour le lieutenant Paolacci, qui remplaçait à la tête de la 2e compagnie le capitaine Charpentier, retenu auprès du colonel, approchait de la carrière. Parmi les hommes il avait la réputation d'être strict mais vaillant ; les officiers savaient qu'il poussait l'esprit de devoir jusqu'à la témérité. Il se flattait de ne jamais broncher sous le feu, de ne se jeter à terre que s'il ne pouvait l'éviter. Sa fierté aussi, c'était le soin qu'il prenait de ses hommes. Ainsi, tandis que la plupart des autres officiers se contentaient de donner les ordres nécessaires puis laissaient leurs sections se débrouiller pour franchir au mieux l'obstacle de la fosse à craie, Paolacci jugea-t-il de son devoir de rester au point le plus exposé de façon à diriger en personne l'élan de ses hommes. Posté au bord de l'excavation, il fit si bien qu'il put lancer trois sections, indemnes, à travers le feu auquel lui-même ne cessait de s'exposer comme pour relever un défi.

C'est par demi-sections à la fois qu'il jetait ses hommes en avant. Le dernier obus avait éclaté un peu plus loin que la route. Le tir, nota-t-il, semblait un peu court : aussi fit-il reculer ses hommes

avant de donner le signal. Sa dernière section était maintenant étendue sur le sol, en file indienne. Il attendait l'obus suivant.

– Vous êtes prêts ? Après le suivant, quand je donnerai le signal, galopez !

Le suivant vint, éclatant en plein sur la route.

– Allez-y ! cria-t-il.

Les soldats se levèrent et, courbés, se mirent à courir. En même temps l'autre moitié de la section se redressa pour se rapprocher du chemin.

Haut dans le ciel nocturne, l'air se mit à siffler. Le hurlement s'abattit avec une vitesse terrifiante, devint un rugissement furieux. Pressentant un coup direct, les hommes hésitèrent, puis se groupèrent, chacun cherchant instinctivement une protection dans la chair des autres. Bouleversé, incapable d'émettre un son, Paolacci les regardait faire. Il en vit qui, la tête la première, se jetaient au hasard, d'autres accroupis, le dos tourné, d'autres encore qui couraient dans n'importe quelle direction. Il vit qu'en quelques secondes à peine – le temps que l'obus tombe... Oui, il n'en put croire ses yeux : les demi-sections ne formaient plus qu'une grappe d'hommes, un amas confus.

Il y eut deux explosions, si proches l'une de l'autre qu'elles semblaient se confondre. Dans l'éclair des déflagrations, l'esprit du lieutenant photographia un tableau fantastique où s'entrechoquaient des images de chaos. À toute vitesse, un épais fragment de métal tournoyant et déchiqueté se ruait dans la direction précise de Paolacci. L'éclat lui déchira le bassin, lui arracha toute la hanche droite et le précipita dans la fosse de craie. Il dégringola, plus bas, plus bas...

Quand la fumée se dissipa, plus personne n'était là pour voir qu'à la place de la section, il n'y avait plus rien... Rien que deux entonnoirs tangents, noyés dans la poussière... Et tout autour, comme des ballots éparpillés, des tas de vêtements sans vie...

À minuit, la relève était terminée et c'était maintenant le reflux dans les tranchées qu'avait submergées un double courant humain. Trente-deux hommes du 181e avaient été tués en venant, et dix-sept

tirailleurs sur le chemin du retour. Pas une de ces pertes, on n'eût pu l'imputer à l'encombrement causé par l'autre régiment ; n'empêche que chacun, depuis les deux commandants jusqu'au dernier de leurs hommes, voulut chercher un réconfort fugitif en niant l'évidence, et en attribuant la mort des leurs aux lourdauds de l'autre régiment. Qu'un homme, à tel moment donné, ait autant de chances de se faire tuer, seul ou dans un groupe, cela la raison le leur disait. Mais la raison ne compte guère quand parle l'émotion. Et l'émotion était trop forte pour qu'apparût ce paradoxe qu'elle engendrait, le paradoxe d'hommes qui se précipitent les uns vers les autres pour chercher ensemble une protection sous le feu, tout en étant convaincus qu'en se groupant, même invisibles pour l'ennemi, ils attireront les projectiles et laisseront davantage de victimes.

Le 181e avait perdu trente-deux hommes, les tirailleurs dix-sept. Ce n'était pas une mauvaise moyenne pour une relève effectuée sous un bombardement lourd, et cela ne faisait pas la plus légère différence dans la conduite de la guerre. Chaque jour et chaque nuit, des hommes étaient tués, au rythme de quatre environ par minute. Les lignes n'en demeuraient pas moins où elles étaient. Tout restait ce qu'il était – les uniformes, l'équipement, les visages, les attitudes, les hommes. Les hommes veillaient aux mêmes postes, écoutaient les mêmes sons, respiraient les mêmes odeurs, formulaient les mêmes pensées, disaient les mêmes mots... Quarante-neuf hommes avaient été tués et toute une série de numéros régimentaires en avait remplacé une autre. Pour les rats non plus, cela ne faisait pas de différence, car ils ne s'intéressent pas aux chiffres.

Au contraire, les officiers de renseignement, eux, s'intéressaient beaucoup aux numéros des unités. S'efforçant de dissimuler ceux de leur régiment, ils essayaient de connaître ceux des troupes d'en face.

Vers une heure du matin, comme le duel d'artillerie s'était quelque peu apaisé, le capitaine Charpentier fit mander Paolacci. Un quart d'heure plus tard le lieutenant Roget entra dans l'abri du capitaine pour lui dire que Paolacci demeurait introuvable.

– Oui, dit Charpentier. J'ai entendu dire qu'une de ses sections s'était fait sonner à la carrière de craie. Quand j'y suis passé, j'ai vu là quelques corps. Probablement il est retourné en arrière pour voir

les tués. De toute façon, il nous manque des officiers et je ne puis attendre. C'est donc vous qui devrez faire l'affaire. À propos, avez-vous jamais été en patrouille ?

– Une seule fois, mon capitaine, quand j'étais dans la troupe.

– Eh bien, dans ce cas, vous feriez bien de prendre Didier. C'est un vieux routier. Le colonel veut que sorte une patrouille de reconnaissance. Passez-moi cette carte, là, sur la couchette. Regardez : ça, c'est la Fourmilière. Ceci est le front que nous tenons, voyez, d'ici à là. Ici les barbelés boches, à cinq cents mètres environ de nos lignes. Vous devrez sortir par la gauche et vous faufiler jusqu'à nos limites de droite où vous pourrez rentrer par notre poste... Voyez ici : le poste n° 8. La division est très soucieuse de connaître la profondeur et l'état des barbelés allemands. Cette carte n'est pas mise à jour et les tirailleurs disent que les Boches ont renforcé leur réseau de fils. Inspecter les barbelés, voilà votre mission principale. Mais vous devez aussi repérer tous les avant-postes boches. C'est réellement aussi important que les barbelés car nous devons savoir où sont ces postes, de façon à les mettre hors d'état de nuire avant l'attaque. Il y a clair de lune, ce qui fait que si vous observez un poste, vous ne devriez avoir aucune difficulté à le situer exactement. Prenez une boussole lumineuse et servez-vous du sommet de la Fourmilière comme point de repère. Et n'oubliez pas de nous ramener l'identité des cadavres allemands que vous trouverez.

– Bien, mon capitaine. Mais comment saurai-je par où regagner nos lignes ?

– Voyons. Vous devriez en avoir pour environ deux heures... Très bien : deux heures après votre départ, je ferai lancer des fusées par le poste 8. Une fusée rouge, puis une autre après cinq minutes, et cela jusqu'à ce que vous soyez rentré.

– Et combien d'hommes dois-je prendre ?

– Prenez-en deux avec vous. Rappelez-vous que ceci est une simple patrouille de reconnaissance, rien de plus. À tout prix, vous devez éviter un combat et il ne faut pas que vous laissiez le Boche deviner votre approche, si vous pouvez l'éviter. Sortie, reconnaissance, rapport : voilà tout. Mais faites-le à fond. Vous pouvez vous fier à Didier. C'est un as dans ce sport...

– Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, mon capitaine, j'aimerais mieux prendre quelqu'un d'autre.

– Qu'est-ce qui se passe avec Didier ?

– Eh bien... heu, heu... Eh bien ! Si cela vous est égal, j'aime mieux en prendre un autre...

– Non, cela ne m'est pas égal, pas du tout. En fait, Roget, si ce n'était que le rapport doit être fait par un officier, je ne serais que trop content de confier la patrouille à Didier. Que diable avez-vous contre lui ?

– Moi ? Rien. Mais lui, qu'a-t-il contre moi, voilà ce que je voudrais savoir...

– Eh bien, pourquoi vous en veut-il ?

Souvent, Charpentier aurait voulu pouvoir mettre le doigt sur les motifs précis de cette hostilité que les officiers – y compris lui-même – et les hommes semblaient nourrir envers le lieutenant.

– Comment le saurais-je ? On m'a donné un grade, à lui pas : je suppose que c'est cela. Nous dormions côte à côte, vous savez, et c'est tout à fait contraire aux usages qu'on m'ait assigné la compagnie d'où je venais. Je ne sais pas comment ça c'est produit. Probablement Didier m'en veut-il d'être maintenant officier. C'est un type morose, envieux. Alors, je pensais que si vous...

– Bien possible. Mais c'est un éclaireur de premier ordre et il faudra que vous le preniez avec vous. Il se peut que vous en soyez rudement content avant la fin de la nuit. Maintenant, étudiez soigneusement cette carte. Apprenez-la par cœur.

La lune brillait plus haut dans le ciel, rejetant vers le bas la zone d'ombre sur les parois de la carrière où était tombé le lieutenant Paolacci. Le fond de la cuvette pestilentielle demeurait dans les ténèbres. Si, d'où il gisait, au-dessus et en travers d'un orifice de galerie, Paolacci avait tourné la tête, il aurait pu voir la lune se refléter sur une nappe d'eau qui stagnait au fond du puits. Sans doute eût-il aimé voir la lune, fût-ce même son reflet, mais il ne tourna pas la tête, et cela pour plusieurs raisons dont aucune ne se formula consciemment en son esprit. D'abord, c'était trop d'efforts pour lui. Et puis, chaque fois qu'il avait tenté de bouger la tête, ce

simple mouvement l'avait fait vomir. D'ailleurs, il ne savait même pas qu'il y avait, plus bas, une flaque où se jouait la lune : tel qu'il était là, il croyait avoir roulé jusqu'au fond de la fosse. Enfin, toute son attention se portait vers sa joue gauche, sa joue appuyée sur quelque chose qui sentait le crottin de cheval.

« Dites-moi... » Sa voix était haute, son langage décousu. « Dites-moi, s'il vous plaît, comment il se fait qu'il y a du crottin de cheval au fond de ce puits ? Comment un cheval a-t-il pu arriver ici ? Oh, bien assez facilement : comme moi. Mais comment suis-je arrivé ici ? Et comment le cheval a-t-il pu ressortir ? Il ne l'a pas pu, la pente est trop raide. Alors, pas à dire, il doit y avoir un cheval dans ce trou. C'est évident. »

La simplicité de sa logique, la clarté de son esprit l'émerveillèrent.

« C'est vraiment un plaisir, pensait-il, de sentir son cerveau qui travaille aussi splendidement. Il faut que j'en tire le maximum, que je réponde une fois pour toutes aux questions que je me posais... »

Mais quelles questions ? Il avait beau les chercher, les poursuivre, elles se dérobaient... Il savait qu'elles étaient là, oui, mais toujours hors de sa portée, et cela l'exaspérait.

« Bon, recommençons, repartons de zéro. Où en étais-je ? Ah oui, j'y suis. Le crottin de cheval, le crottin de cheval... Mais comment diable suis-je arrivé ici ? Enrageant ! Ça ne marche plus du tout maintenant. Tout s'embrouille. Une minute... Tout va s'éclaircir... »

Il remua la tête, essayant d'en chasser la confusion, et aussitôt il étouffa. La bile lui jaillit dans la bouche, coulant au coin des lèvres. Il voulut cracher, ne le put et dut avaler le reste. Les ténèbres se refermèrent sur lui, et de nouveau il sombra dans l'inconscience.

La lune brillait plus haut encore dans le ciel, l'ombre reculait plus bas sur la paroi de la carrière. Imperceptiblement, la clarté envahit le visage du lieutenant puis, brusquement, elle fit apparaître l'entrée de la galerie qui, l'instant d'avant, se noyait dans l'ombre. Une pierre dégringola le long de l'escarpement et, avec un *plop*, tomba dans la mare au fond de la carrière, jetant l'émoi parmi les rats dont on entendit la course furtive.

Paolacci revint à lui et l'odeur de crottin de cheval lui envahit les narines.

« Ah, oui ! Y a un cheval ici... Quelque part en bas... Peut pas sortir si je ne l'aide pas. Je verrai ça plus tard, pas maintenant. Ha-ha-ha-ha-ha !... »

Un cheval dans ce trou ! Tout à coup, inexplicablement, cette idée était devenue terriblement drôle. Paolacci éclata de rire, d'un rire qui ne lui venait que de la gorge. Puis, sans rupture plus brusque que n'en montrait le mouvement de l'ombre, le rire de Paolacci se fit larmes, et ses larmes se changèrent en d'affreux sanglots qui lui venaient du fond des entrailles. Une flamme de douleur irradia dans son épaule gauche. Il y porta la main. Lorsqu'il sentit ses doigts souillés et gluants, la panique le prit.

– Au secours ! Au secours ! Je suis blessé. Au secours ! Au secours ! Brancardiers ! Sortez-moi d'ici ! Ici en bas ! Pour l'amour de Dieu ! À l'aide ! À l'aide ! Je vais mourir ! Je suis tout seul. Ici en bas ! Ici, dans la carrière de craie ! Jésus ! Brancardiers ! Au secours ! Au secours ! Au secours !... Au secours !...

Ses hurlements se prolongeaient en échos qui se répercutaient sur les parois de la fosse. Chaque fois qu'il arrêtait ses cris assez longtemps pour en discerner l'écho, il croyait entendre la voix des sauveteurs et redoublait de clameurs.

La lune disparut et, quelque temps, il demeura sans bouger. Escaladant sans bruit le mur de soutènement de la galerie, longtemps un rat guetta Paolacci, puis il se détourna et s'en alla vers le fond du puits. Sur la pente d'en face, deux obus éclatèrent, et une grêle de gravier s'abattit sur le lieutenant inconscient.

De nouveau Paolacci sentit la douleur dans son épaule. Il lui sembla aussi qu'une masse lui pesait entre les omoplates. Il réalisa qu'il lui fallait sortir de là, grimper hors du puits, mais il attendit que cette impulsion se fît plus impérieuse. Il attendit, et sa main droite bougea, tâta, trouva cette chose qui gênait sa joue. Il poussa, l'objet céda et, du même coup, l'odeur de crottin s'éloigna. Avec précaution, le blessé dressa la tête pour mieux voir : pas d'erreur, c'était son propre soulier. Mais que faisait-il là, près de sa figure ? Il voulut étendre la jambe, mais ses muscles ne répondirent pas à l'appel. Sa main, en tâtonnant, descendit le long de son corps. Et elle sentit son corps mais, à partir du troisième ou quatrième bouton de sa veste, c'est son corps qui, semblait-il, ne sentait pas la main. Le

blessé voulut se pincer, et ses doigts se refermèrent sans rencontrer la chair. Il chercha sa hanche, et ne trouva rien... Rien qu'une cavité énorme, poisseuse qui lui parut hérissée de pointes acérées.

Graduellement, avec une patience exténuante, avec une obstination que paralysaient constamment des vagues de silencieux délire, Paolacci parvint à voir plus clair en ce chaos de vie et de mort. Il avait été touché par cet obus. Une fois à l'épaule gauche. Et une autre blessure, bien plus grave, à la hanche droite. Lors de sa chute dans la carrière, sa jambe s'était pliée sous lui en diagonale et il gisait maintenant sur elle, sa joue gauche appuyée contre son propre talon.

« J'ai dû me fourrer dans du crottin », dit-il. Sa voix, qu'il ne reconnut pas, l'étonna, tant elle était forte. Mais cette surprise ne dura qu'un instant, se diluant dans l'inconscience de la mort proche. La fièvre montait en lui, et le soulagement en son corps déchiré, et une paix ineffable en son esprit. La terreur d'être seul et sans secours s'était dissipée. Il ferma les yeux pour mieux savourer les délices de ses hallucinations.

Plus tard, ses yeux s'ouvrirent, et sa mâchoire se relâcha.

Plus tard encore, tandis que l'ombre portée par la lune envahissait à nouveau le haut de la carrière, un rat grimpa sans bruit le long de la paroi de la galerie et, quelque temps, observa Paolacci. Puis, à pas légers, il trottina vers le lieutenant, lui sauta sur la poitrine et s'y tapit. Deux ou trois fois, rapidement, il regarda à droite et à gauche, puis baissa le museau et se mit à grignoter la lèvre de Paolacci.

Le lieutenant Roget descendit le long de la tranchée, cherchant Didier. Il le trouva debout sur l'épaulement de tir, son fusil posé dans un créneau du parapet ; il tenait à portée de la main un paquet de grenades et, de l'autre côté, un pistolet lance-fusées. Effondrée plutôt qu'assise sur l'épaulement, une autre silhouette était là qui, au lieu de se dresser devant le lieutenant lorsqu'il tourna le coin de la traverse, se contenta de lui tousser au nez.

– Qu'est-ce qui se passe. Vous dormez tous les deux ? s'écria Roget.

– Oui, fit Didier, reconnaissant sa voix.

– Oui, mon lieutenant, intima Roget.

– Oui, mon lieutenant, répéta Didier avec une visible répugnance.

En guise de réponse, l'autre homme n'eut qu'un nouvel accès de toux.

– Eh bien, j'ai quelque chose qui va vous réveiller ! Vous deux, vous allez partir en patrouille avec moi.

– Pas lui, fit Didier.

– Pourquoi pas ?

– Parce qu'il tousse.

– C'est triste... Et je suppose que vous, vous avez mal au derrière ?

– Bien sûr. Mais ça, c'est tout différent.

– En quoi différent ?

– Parce que mon mal au cul ne fait pas de bruit, tandis que dans sa tête, quand il tousse, ça fait un fameux potin.

– Eh bien, je m'en fous de savoir par quel bout vous êtes incommodés. Tous les deux, vous irez en patrouille. S'agit de vous secouer, compris ? Nous n'avons pas de temps à perdre.

– Écoute, Pierre, tu sais aussi bien que moi que...

– Appelez-moi Pierre une seule fois de plus et je vous colle aux arrêts. J'en ai mon compte. Compris ?

– Très bien, mon lieutenant. J'essayais seulement de vous dire... Vous savez comment Marchand a été tué, n'est-ce pas ?

– Oui, en patrouille... Bien fait pour lui ! Il était presque aussi insolent que vous.

– Oui, en patrouille. Mais pourquoi ? Parce qu'il toussait. En pleine figure d'un Boche, qu'il a toussé cette nuit-là, vu ? Et c'est la dernière fois de sa vie qu'il a toussé : le Boche a guéri sa toux sur place, tout sec... Et cette toux nous a encore coûté trois autres hommes, un tué et deux blessés, quand on s'est mis à nous arroser...

– C'est bien, faites à votre guise. Mais grouillez-vous et cessez d'ergoter. Trouvez-moi quelqu'un d'autre, celui que vous voulez.

– Je prendrai Lejeune. Il est déjà venu avec moi. C'est un type bien.

Didier rentra son fusil et descendit dans la tranchée. L'homme qui toussait prit sa place et posa soigneusement son arme dans le créneau.

– Ici sont les fusées d'alarme, lui dit Didier. On ne peut en tirer que sur l'ordre d'un officier. Compris ? Nous enverrons un homme pour prendre ma place.

L'emploi de ce « nous » piqua Roget. Décidément, ce gaillard avait besoin qu'on lui rabattît le caquet. Mais comment faire ? La vanité de Roget l'empêchait d'en convenir explicitement, et pourtant il savait que jamais il n'avait pu exercer sur Didier le moindre ascendant.

Tandis que l'homme à la toux guettait le no man's land, les deux autres longèrent la tranchée en direction de leurs abris. Le lieutenant marchait devant, parlant à Didier par-dessus son épaule.

– Patrouille de reconnaissance. Seulement à trois. Les barbelés allemands, les nids de mitrailleuses. Identification des corps, si possible. Sortie par la gauche. Retour par le poste 8, à notre droite. Il lancera des fusées rouges. Prenez Lejeune, préparez-vous, puis montez au poste 8 pour voir s'ils ont bien compris là-bas. Faites-moi le rapport dans mon abri. Et en revenant, prévenez sur votre chemin toutes les sentinelles qu'une patrouille va sortir. Nous avertirons les autres lorsque nous prendrons à gauche. Maintenant, en vitesse ! Et, soit dit en passant, voyez donc à vous conduire de façon un peu plus respectueuse envers moi, surtout devant les autres. Ces histoires de Pierre, plus question, compris ?

– Oui, Pierre... Je veux dire, mon lieutenant.

– Je ne blague pas. Je le pense. Pas envie de m'empoisonner l'existence. Et ça tournera mal pour vous, si vous n'y prenez garde. Voici mon abri. Revenez au rapport.

Roget se courba, s'enfonça sur le côté dans la paroi de la tranchée et disparut.

« On aurait dit qu'il s'inclinait devant moi, grommela Didier pour lui seul. Quel pouilleux, celui-là, avec son petit galon doré ! Pourquoi diable n'envoie-t-on pas le Corse avec nous ? Voilà le genre de gars qu'il faut dans une patrouille. »

Dans la tranchée, Didier alla jusqu'aux deux caisses de cartouches planquées dans une niche de la muraille. Il les dépassa, se baissa soudain et, à son tour, disparut. Marchant à tâtons, il descendit trois ou quatre marches jusqu'à ce que sa main sentît une couverture qui pendait lourdement, une couverture humide

et vaguement huileuse. Il l'écarta, puis la rajusta soigneusement derrière lui. Au-dessous, loin encore, il y avait une faible lueur, une odeur d'hommes et de charbon de bois, un son de voix. Descendant trente ou quarante marches, il parvint dans la galerie principale de l'abri. Il y faisait chaud et confortable : on s'y serait cru très loin de la guerre. Une double rangée de paillasses s'alignait le long d'un mur : seuls des sous-officiers les occupaient. Les hommes étaient couchés par terre. Tous dormaient, à l'exception de trois d'entre eux, assis autour d'une chandelle fichée dans une bouteille vide. L'abri n'était pas bondé, et la plupart des hommes qui s'y trouvaient étaient des vieux de la vieille. Didier, auquel rien n'échappait, en conclut d'un coup d'œil que les recrues étaient affectées aux terrassements, au ravitaillement, aux autres besognes auxiliaires du front. Très bien : c'était dans l'ordre.

– Quoi de neuf ? demanda un des hommes près de la bougie.

– Patrouille. Où est Lejeune ?

– Au bout, là, qui ronfle comme une toupie. Se retournant, il reprit : Nom de Dieu, non, ils ne sont tout de même pas sonnés à ce point... Quoi, on n'a pas eu de repos ! On m'a dit que nous venions ici seulement pour un jour ou deux pendant que...

– Ah oui ? Et pourquoi alors n'avons-nous repris que la moitié d'un secteur régimentaire ? Les mêmes lignes qu'occupaient les tirailleurs pour attaquer ? On grouille comme des mouches ici dans le coin. Et maintenant cette patrouille...

Didier avait trouvé Lejeune et le secouait, essayant de le réveiller.

– Allons, tire-toi du plumard ! Nous devons partir en patrouille.

– Quoi ?

– Tu as entendu. En patrouille.

– Je ne peux pas. Je suis crevé. Trouves-en un autre et fiche-moi la paix.

– Allons, debout, tu veux ? Je ne peux pas en prendre un autre. Ordre du capitaine. Toi, moi et le lieutenant.

Lejeune cherchait à faire traîner les choses :

– Qui ? Paolacci ?

– Non. Roget.

– Ce salaud !

– Oui. Arrive. Nous sommes en retard.

– Quelle heure est-il ?

– Presque deux heures et demie.

Didier, sachant que l'autre voulait gagner du temps, disait la nuit plus avancée qu'elle ne l'était.

– Deux heures et demie, oh !...

– Oui, deux heures et demie. Et si tu ne te grouilles pas, nous serons surpris par l'aube et il faudra passer toute la journée dehors.

Didier donna à Lejeune un léger coup de pied ; son impatience aidant, le coup fut moins léger qu'il ne l'avait voulu.

– Si c'est comme ça, tu sais où tu peux te la foutre, ta patrouille ? protesta Lejeune.

– Et si c'est comme ça, tu sais où je vais foutre ma baïonnette ! Allons, Paul, debout ! J'ai demandé spécialement au lieutenant que tu viennes.

– Ah ! tu... Vraiment ? C'est chic, ça, de ta part.

Là où les bourrades, les injonctions, les coups de pied avaient échoué, la flatterie réussit. Lejeune répondit à cette marque de confiance en se mettant finalement debout, sans se priver toutefois de quelques protestations supplémentaires.

Près de la chandelle, Didier fit ses préparatifs avec soin.

Il se débarrassa de tout son équipement, y compris le masque à gaz et le casque de tranchée, empilant le tout près de son fusil dans un coin. Dans son havresac, il prit un bonnet de tricot et un miroir d'acier poli qu'il mit de côté sur une planchette. S'arrêtant un instant pour allumer sa pipe, il vida toutes ses poches dont il fourra le contenu dans le sac. Il déroula jusqu'au bout ses bandes molletières, puis se gratta les mollets pendant une bonne minute. Il défit ses lacets pour en refaire soigneusement le nœud. Après quoi, il remit ses bandes molletières, auxquelles il fit également un nœud. Autour de lui, du regard, il fouilla le sol de l'abri jusqu'à ce qu'il trouvât ce qu'il lui fallait : un bouchon. Brûlant le liège à la flamme de la bougie, il entreprit méthodiquement de se noircir le visage et les mains, s'arrêtant de temps en temps pour apprécier le résultat dans son miroir. Quand il eut fini, il piqua le bouchon à la pointe de sa baïonnette, chercha le regard de Lejeune et lui signifia d'un geste que le bouchon était à sa disposition. Une fois encore, il regarda alentour jusqu'à ce qu'il eût trouvé ce qu'il cherchait :

un étui à revolver. Il en sortit l'arme, détacha la lanière fixée à la crosse, puis la régla de façon à ce que, une fois tendue, le revolver pût pendre librement. Le nœud de la lanière, il l'ouvrit largement, se le passa sur l'épaule gauche et sous l'aisselle droite, puis le tira et le tint serré en y passant le revolver comme il eût fait d'une aiguille à coudre. D'un coup sec, il ouvrit l'arme, l'inspecta soigneusement, enleva les cartouches, vérifia le barillet. Puis il referma le revolver, pressa plusieurs fois sur la gâchette, visa la flamme de la bougie, appuya une ou deux fois encore sur la détente. Satisfait du fonctionnement, il rechargea l'arme après avoir examiné les cartouches ; il en prit quelques-unes de plus dans un sac près de l'étui et les mit dans la poche gauche de sa veste. L'arme alla dans la poche de son pantalon. Il se coiffa du bonnet de tricot, se regarda une fois encore dans le miroir, secoua sa pipe qu'il fourra avec le miroir dans le havresac avant de le fermer.

– Si le sergent a besoin de son arme, dit-il au groupe près de la chandelle, dites-lui que je l'ai empruntée. Pendant ce temps-là, il n'a qu'à prendre mon fusil. Mon barda est là. Mes affaires personnelles sont dans le sac. N'y a pas d'argent. Donc, pas la peine de vous mettre à vous battre pour mes sous dès que j'aurai le dos tourné. D'ailleurs, je reviendrai... Prêt, Paul ? Alors, arrive. Nous prendrons quelques grenades dans la cagna du lieutenant quand nous y repasserons.

– Dis donc, je croyais que c'était une patrouille de reconnaissance ?

– C'en est une. N'empêche que nous allons prendre quelques grenades.

– Et pourquoi pas une mitrailleuse en plus ?

– Allons, secoue tes puces. Salut, vous autres, fleurs de cagna...

– Bonne chance !

– Rapporte-moi un casque à pointe !

– Va le chercher toi-même.

– Lève pas les fesses, Paul, ou tu vas nous faire arroser par les grosses pièces.

– Et ne m'écrase pas les pattes quand tu rentres.

– Bonne chance !... Bon, je vous disais donc... Alors le toubib lui dit : « Crénom ! C'est fameux ! Où as-tu attrapé ça ? » C'était

vraiment mastar, je l'ai vu de mes yeux. Long comme ça. « C'est le canon, qu'il dit, qui m'a fait attraper ça... Le 155... » « Tu dois être un petit gars très passionné, fait le toubib. Mais je ne m'occupe pas de tes exploits. Il n'y a qu'une façon d'attraper ça, tu sais. » « Oui, mon lieutenant, qu'il répond l'autre. Il y avait un homme dans mon escouade qui l'avait et j'ai dû attraper l'infection à cause du canon. » Quel corniaud ! Et qu'est-ce qu'il pouffait, le toubib ! Croyez-moi, les gars, se frotter au calomel c'est parfait contre la vérole, mais vous ne serez jamais assez prudents quand vous en arrivez à...

Le lieutenant Roget vit vaciller la flamme de sa chandelle et, avant même d'entendre les pas, il sut qu'on avait écarté, puis remis en place, la couverture protectrice contre les gaz. La bouteille à laquelle il buvait, il la glissa sous son manteau, sur la couchette.

– Eh bien ! vous y avez mis le temps, dit-il.

– Il n'est que deux heures dix, hasarda Didier au petit bonheur.

– Rien à signaler ?

– Si, mon lieutenant. De là-bas jusqu'ici, les sentinelles sont toutes averties. On canonne là-bas plus loin, sur la droite. Il y a du gaz aussi. Le n° 8 commencera à lancer des fusées à quatre heures trente. Mais ce sera de dix en dix minutes, pas toutes les cinq minutes. Et pas du poste lui-même, mais à cinquante mètres plus à gauche...

– Je vois. Sans doute qu'ils aimeraient mieux aller au cinéma...

– Le sergent dit que toutes les cinq minutes, c'est trop. Qu'à coup sûr ça ferait se déchaîner l'artillerie. Toutes les dix minutes, c'est déjà beaucoup trop. Ça fera repérer le poste et après trois ou quatre fusées, son poste serait en l'air. Alors il enverra un homme plus loin dans le boyau pour lancer les feux à distance. Il nous suffira de prendre à gauche des signaux quand nous reviendrons.

– Fameux stratège, ce sergent. Quel est son nom ?

– Je ne sais pas.

– Vous mentez, mais ça ne lui servira à rien. Je l'aurai plus tard, celui-là. Avait-il d'autres observations à faire ?

– Non, affirma Didier, savourant dans son for intérieur la malice de sa petite omission. Car il avait négligé de dire à Roget que le ser-

gent s'était mis à couvert en demandant, pour ces changements, l'accord de son commandant de compagnie.

– Très bien. Vous deux, debout, et prenez quelques grenades. Je vous rejoins à l'instant.

– Nous avons les grenades.

– Où sont vos masques à gaz ?

– Nous ne prenons pas de masques en patrouille, dit Didier. Ils se fourrent dans le chemin, se prennent dans les barbelés...

– Bon. Allez-y. Je monte dans une minute.

Didier et Lejeune gravirent les marches de l'abri, passèrent derrière les couvertures et restèrent de l'autre côté, en attendant.

– Il prend son fortifiant, murmura Didier. Tu as vu la bouteille sous son manteau ?

– Non, mais l'endroit sentait le bistrot.

– Ça se voit tout de suite quand il s'en est tapé quelques-uns. Il devient sarcastique.

– Il aurait bien pu nous en passer un coup, le cochon.

– Même dans tout un tonneau, il n'y en a pas assez pour lui donner des c... Écoute, Paul, s'il devient bizarre, on se met à faire du tintamarre...

– Compris.

Le lieutenant Roget se sentait bien... « Au poil, pensait-il. Une forme presque parfaite. Presque... Donc, une rasade de cognac en plus, et ce serait vraiment parfait. » Maintenant que ces deux lascars étaient hors du chemin, il pouvait boire un coup. Il prit la bouteille sous le vêtement, y but une grande gorgée, puis la posa sur la table. Il alluma une cigarette et regarda encore la carte.

« Très simple, pensait-il. Sortir par ici, où la lisière du bois marque nos limites, ramper vers les barbelés allemands, puis le long des fils, quelques centaines de mètres, jusqu'à ce que nous atteignions cet ancien boyau de communication, et ça nous mènera vers le poste 8. En fait, le 8 se trouve derrière cette tranchée, à cinquante mètres environ de nos lignes. »

C'était simple, oui, sur la carte. Cette belle bande blanche bien lisse, bien unie, représentait le no man's land. Les barbelés allemands, proprement signalés par des « x » en deux rangées. Les limites du village qui enjambait le réseau allemand et alors, plus

loin, la ligne bleue, mince et tortueuse, joignant les deux fronts et représentant les boyaux dont aucun des deux camps n'était plus maître. Il n'y avait pas de trous d'obus marqués sur la carte, pas de cadavres, pas de fils de fer déchiquetés, aucun obstacle quel qu'il fût. Aucun symbole ne figurait les hommes qui se postaient derrière ces barbelés, aucun signe n'indiquait qu'ils étaient armés de fusils, de grenades, de mitrailleuses et de fusées éclairantes.

« Ce sera facile », fit Roget tout haut, et il rota. Il prit la bouteille pour la mettre de côté, sentit qu'il y restait du liquide et l'éleva devant la flamme pour en jauger le contenu.

« Pour quand je reviendrai », dit-il, mais au moment de l'abandonner il changea d'avis.

« C'est aussi bien comme ça », dit-il, sur ce ton d'excuse mais aussi de jovialité qu'il eût pris si quelque autre personne s'était trouvée là. Il lança la bouteille vide sur une paillasse, écrasa du pied sa cigarette, souffla la bougie, puis gravit les marches de la cagna en maudissant les caisses et les braseros. Il trouva Didier et Lejeune assis sur l'épaulement de tir.

Les trois hommes s'en allèrent au long de la tranchée, Roget devant, Didier à l'arrière. Le lieutenant allongeait le pas et il eut vite laissé les deux autres loin derrière lui, car à chaque traverse il leur fallait s'arrêter pour signaler aux sentinelles que la patrouille sortait. Parfois l'homme de guet était plutôt lourdaud, et Didier devait perdre du temps à expliquer de quoi il retournait. Pour lui, non, ce n'était pas du tout perdre son temps mais Lejeune, lui, voulait se hâter et il s'efforçait d'aller du même train que le lieutenant. Pourtant Didier insistait pour vérifier si toutes les sentinelles avaient bien compris.

– Va en avant, si tu veux, dit-il. Mais moi, je veux être sûr que ces empotés nous savent dehors. Une des choses les plus dangereuses dans une patrouille, tu sais, c'est quand tu essaies de rentrer dans tes propres lignes. Et nous pourrions être refoulés n'importe où.

Non loin des limites gauches du secteur, ils tournèrent le coin d'une traverse et trouvèrent là Roget, figé comme s'il avait pris racine, brandissant les bras au-dessus de la tête en insultant furieusement une sentinelle. La baïonnette du garde effleurait la poitrine du lieutenant.

– Calais ! Calais ! lança Didier qui, d'un coup d'œil, avait compris la situation.

– Très bien, fit la sentinelle. Passez. D'où sortez-vous, les Sénégalais ? Et voilà un type habillé en officier et qui ne connaît pas le mot de passe... Il ne sait pas non plus parler le français, d'ailleurs. Dites donc, faites monter le sergent jusqu'ici, voulez-vous ? Vous le trouverez là plus bas dans la tranchée. Je connais mes ordres. Et je ne suis pas fou, comprenez ?

– Tu l'es maintenant en tout cas, répliqua Didier. Malgré nos visages noirs, nous ne sommes pas des Sénégalais. Rentre donc ta baïonnette : c'est notre lieutenant. Nous allons en patrouille et nous serons dehors pendant deux heures. Alors, fais gaffe à ce que tu fais, tu veux ? Bien compris ? J'ai dit : est-ce que tu comprends ?

– Oui, j'ai compris. Mais comment pouvais-je savoir ? Les ordres sont les ordres, vous savez, et ce sont les officiers qui les donnent. Un diable à face noire surgit là, passe le coin, et quand je lui demande qui vive...

– Très bien, n'en parlons plus. Au fond, tu as bien fait. Rappelle-toi que nous allons filer dehors. Et n'oublie pas de le signaler à la relève.

De nouveau, Roget avait pris de l'avance. Quelques minutes plus tard, ils le trouvèrent en conversation avec un autre officier, que Didier eut plaisir à entendre dire :

– ... De toute façon ce n'était pas une sentinelle à moi, et ce n'est pas de sa faute si vous oubliez le mot de passe.

– Les voici, dit Roget. Didier, cherchez par ici un endroit où passer à travers les barbelés.

– Peut-être le capitaine en connaît-il un... commença Didier.

– Oui. Venez par là et je vais vous montrer.

Revenant sur leurs pas, ils traversèrent deux boyaux. Dans le troisième, ils trouvèrent une demi-douzaine d'hommes, dont trois se tenaient près d'une mitrailleuse installée sur le parapet.

– Il y a ici un couloir ouvert dans les fils, dit le capitaine. L'arme est pointée droit sur cette brèche depuis l'entrée du passage.

– Merci, Sancy, dit Roget. Touchez pas à ce moulin à café jusqu'à ce que nous soyons hors du champ. Ça va, vous deux. Allons-y.

Tous trois empoignèrent leur revolver, déboutonnèrent les pattes des poches contenant les grenades puis, un par un, Roget le premier, ils escaladèrent le parapet et, à plat ventre, gagnèrent rapidement l'entrée du passage dans les fils. En rampant, ils suivirent le couloir qui, sur quelques mètres, les écarta du front en oblique. À mi-chemin à travers le réseau, le passage formait un angle droit et, toujours en oblique, menait dans l'autre direction. Juste au moment où ils pensaient qu'ils allaient sortir de ces fils, ils se trouvèrent pris dedans. Roget se mit à jurer.

– Du calme, chuchota Didier. C'est seulement un cheval de frise. Suivez-moi. Ici nous pouvons nous faufiler.

Il rampa sur une légère pente, se tortillant sous les fils de fer, détachant laborieusement les pointes chaque fois que son uniforme s'y trouvait pris. Sitôt dégagé, il se mit sur les genoux et regarda autour de lui, puis gagna un trou d'obus à peu de distance. Debout dans l'excavation, il scruta soigneusement les environs, notant la position du bois derrière lui, par rapport aux lignes françaises et allemandes. Il regardait attentivement la lune quand Roget et Lejeune le rejoignirent.

– Qui sont ces deux-là ? demanda Roget, montrant du doigt deux formes, apparemment endormies, qui occupaient déjà le trou d'obus.

– Vous n'avez pas de nez ? Ils sont morts.

Lejeune alla vers eux.

– Tirailleurs, rapporta-t-il.

– Venez donc ! lança Roget, se relevant et se préparant à partir bon train vers ce qu'il croyait être le front allemand.

Il se sentait très bien, vraiment, très brave et très malin. Le cognac lui donnait l'impression d'être désincarné, invulnérable. Il souhaita tenir un fusil au poing, car il eût voulu mener une charge à la baïonnette... Une charge à la baïonnette au clair de lune. L'idée l'enivra...

– Hé ! Pas par là, s'exclama Didier. D'ici une minute vous allez vous retrouver dans nos barbelés. C'est par ici. Gardez la lune à votre gauche. Et en rampant. Nous ne sommes pas aux Champs-Élysées...

– Eh bien, ces deux-là y sont, dit Roget en riant de sa propre plaisanterie.

– Et nous les rejoindrons bientôt si nous continuons à faire tout ce tapage, ajouta Lejeune, jetant un coup d'œil au lieutenant.

Roget s'orienta et passa par-dessus le bord du trou, Didier et Lejeune s'aplatissant derrière lui de façon à figurer les branches d'un V renversé dont il était la pointe. Même en rampant, Roget accélérait l'allure, au point qu'à deux reprises Didier se traîna jusqu'à lui et lui saisit la cheville. La seconde fois, s'avançant jusqu'à hauteur du lieutenant, il lui souffla à l'oreille :

– Pas si vite. Nous sommes tout près de leurs barbelés. Je pense que c'est ça, là-bas. Oui, maintenant vous pouvez les voir. Allez-y doucement, quelques mètres à la fois, puis arrêtez-vous pour écouter. Peut-être qu'ils ont eux aussi une patrouille en route. Et si jamais ils sont en train de poser des fils de fer, alors il y a sûrement, quelque part par ici, une section postée pour les couvrir.

Roget rota.

– Et pour ça aussi, fermez-la... Vous faites un satané boucan. Regardez où vous allez, et tâchez de ne pas fiche votre pied dans des boîtes à conserve ou des trucs comme ça...

– Ma parole, à qui donc croyez-vous parler ?

– À vous. Si vous n'êtes pas fichu de mener convenablement une patrouille, moi je le ferai. Je connais mon affaire, et je n'ai pas l'intention de me faire casser la tête simplement parce que vous n'y connaissez rien.

– Nous en reparlerons. Je vous retrouverai...

Didier ne répliqua pas et Roget reprit le départ, poussant quelque peu sur la droite. Didier attendit que Lejeune vînt à sa hauteur. Çà et là montait une pestilence de corps épars.

– Qu'est-ce qu'il se passe ? murmura Lejeune.

– Des tas de choses. Roget est saoul et il se fout du bazar. Nous aurons de la chance si nous nous en sortons sans pétard...

– Et si nous le...

– Non. Peut-être qu'il retrouvera sa tête.

Maintenant Roget se faufilait le long des barbelés allemands, avec Lejeune derrière lui et Didier en retrait, à quelques mètres sur le côté. À leur gauche se dressait la Fourmilière, cette masse qui semblait énorme et se détachait nettement sur le ciel à la lueur de la lune. Ils avaient l'impression de ramper à la base même de

l'ouvrage fortifié ; en fait ils s'en trouvaient à trois ou quatre cents mètres.

Roget rota.

Instantanément partit une fusée éclairante, si près d'eux qu'on eût dit qu'ils l'avaient eux-mêmes lancée. La crécelle d'une mitrailleuse déchira le silence et ils firent le mort, tâchant de se confondre avec le sol, cette terre inflexible et dure. La fusée s'illumina juste au-dessus d'eux, la mitrailleuse elle aussi crachait ses balles vers eux, et ils se sentaient énormes, ils se sentaient nus sur une surface nue. Ils retinrent leur souffle, se vidèrent l'esprit de toute pensée.

La fusée s'éteignit et, après encore deux ou trois rafales, la mitrailleuse s'arrêta de tirer. Didier put entendre quelques obus qui, avec une sorte de douceur, fendaient l'air très haut dans le ciel.

Les barbelés allemands commencèrent à frémir et les repoussèrent dans la direction de leurs propres lignes. Ils traversèrent une série de trous d'obus reliés par des boyaux peu profonds. Didier constata que la terre était fraîche, et il se demanda si Roget l'avait remarqué. Un peu plus loin, ils arrivèrent en un point où s'amoncelaient des cadavres de Français. La puanteur était intolérable. Une fois encore Roget se mit à roter, accélérant l'allure, allant de l'avant sans souci du bruit qu'il faisait, indifférent au danger vers lequel il fonçait peut-être tête baissée.

Quittant sa position de flanc, Didier entreprit de rejoindre l'officier et parvint à l'attraper par la jambe.

– Nom de Dieu ! Ne faites pas ça ! C'était presque un cri.

– Faites encore un bruit, et je vous descends, souffla Didier.

– Eh bien, ne venez pas comme ça vous glisser furtivement près de moi. Il y a de quoi vous faire sauter en l'air. Dépêchez-vous et filons loin de ces macchabées. J'en deviens malade.

– Vous gênez pas pour vomir, espèce de cochon, mais faites ça doucement. Ici nous sommes juste en face d'un point d'appui, et c'en est un costaud...

Il y eut un faible bruit, un gargouillement, tandis que Roget rendait son cognac et s'en éclaboussait jusque sous le nez.

– Venez par ici, fit Didier.

Ils se détournèrent des barbelés allemands qui continuaient à tressauter, et se dirigèrent vers le centre du no man's land. Un ins-

tant ils se réunirent dans un trou d'obus pour s'orienter et donner à Roget une chance de récupérer. Puis ils repartirent, formant à nouveau un V, Didier se tenant cette fois à la gauche du lieutenant, Lejeune à la droite. La confiance qui habitait Roget s'en était allée avec l'alcool. Maintenant le désir impérieux d'en avoir fini avec cette patrouille et de se retrouver en sécurité dans son abri le harcelait. Son euphorie s'était dissipée, le laissant effrayé et sans défense dans un univers hostile. Engourdis par la boisson, ses nerfs se réveillaient, se crispaient au point qu'il pouvait à peine se contrôler.

En face d'eux apparut vaguement une sorte de monticule, quelque chose comme un monceau de bois à brûler. Roget se tourna et jeta vers ses compagnons des mottes de terre, le signal convenu pour les appeler plus près. Les trois hommes se serrèrent l'un contre l'autre, à plat ventre, en rapprochant la tête. L'haleine de Roget sentait l'aigre.

– À votre avis, qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il à Didier.

– Les ruines de quelques maisons.

– Bon. Alors vous, Lejeune, prenez par la droite de ce tas de pierres. Didier viendra avec moi par la gauche. Nous nous rejoindrons de l'autre côté.

– Jamais de la vie ! protesta Didier. Scinder une patrouille ? Vous êtes fou !

– Taisez-vous. Faites ce que je vous dis, Lejeune.

– Ne le fais pas, Paul ; c'est de la folie.

Roget tordit légèrement son poignet et Didier vit pointé vers lui le canon du revolver du lieutenant. Lejeune vit aussi le mouvement et réprima l'impulsion qui allait le faire parler. Il chercha les yeux de Didier, l'expression de son visage traduisait clairement sa question muette. Mais Didier fixait le barillet du revolver tandis que son arme à lui, inutile, restait accrochée sous son aisselle gauche. Lejeune en fut stupéfait. Il décida qu'obéir serait la façon la plus sûre d'échapper au dilemme. Il se mit à ramper vers la droite du monticule.

Lorsque Roget ne put plus entendre Lejeune, il cessa de viser Didier et eut un sourire – un sourire déplaisant – puis se mit à progresser vers la gauche. Didier le suivit, tous les sens en alerte. Une rage silencieuse le tenait, à voir commettre une double faute

par l'officier qui, non content de diviser la patrouille, la menait dans la zone des ruines et des barbelés ennemis. Roget, lui aussi, comprit bientôt qu'il avait fait erreur en s'empêtrant dans ce corridor, si réduit fût-il. Il s'arrêta pour emprunter à Didier quelques grenades qu'il fourra dans ses poches de devant, dont il laissa les pattes ouvertes. Puis il reprit sa progression, se donnant un mal infini pour ne pas heurter les débris épars des maisons en ruines. L'endroit se trouvait dans l'ombre et, quelque précaution qu'on prît, il était impossible de ne pas faire résonner çà et là les décombres qui jonchaient le sol. Didier se demanda ce qu'ils allaient trouver de l'autre côté de l'obstacle. Tous les signes concordaient pour lui faire croire qu'il devait trouver, là tout près, l'un ou l'autre avant-poste. En fait, sa surprise se changeait en une anxiété croissante, à voir qu'ils n'étaient encore tombés que sur des bricaillons et des débris de charpentes. N'était-ce pas tout droit dans une embuscade qu'il se laissait mener ? Et Lejeune ? Il allait, comme ça, sans provoquer la moindre histoire ? Mais peut-être qu'il était mal tombé et qu'il gisait plus loin, une baïonnette à travers la gorge ?

Ils quittèrent l'ombre des ruines après ce qui leur parut un interminable voyage dans l'espace et le temps. En réalité, ils avaient mis environ un quart d'heure à franchir le terrain où s'étaient écroulées trois ou quatre maisons. Ils parcoururent quelques mètres encore, laissant derrière eux l'amas de décombres. Roget s'arrêta pour examiner les alentours.

Aplati juste derrière lui, Didier rageait. Rude affaire, de devoir ramener maintenant Lejeune dans la patrouille ! Celle-ci, qui était conçue comme une unité défensive, constituait maintenant deux éléments offensifs, doublement dangereux. Les réunir, cela allait devoir se faire dans les pires conditions. La tension nerveuse serait terrible pendant quelques secondes, au moment où Lejeune tenterait de se faire reconnaître... De se faire reconnaître par des hommes qu'il ne serait plus capable lui-même d'identifier à coup sûr... « Ça lui apprendra à diviser ses patrouilles..., rumina Didier. Où diable est passé Paul ? »

Il y eut, tout près de là, vers la droite, un bruit de planches qui dégringolaient. Didier leva la tête et calmement arma son revol-

ver. Il vit Roget se dresser sur les genoux. Il vit qu'il commençait à balancer le bras...

À l'instant Didier tira vers la tête de Roget, et la manqua.

Le bras acheva son mouvement. Il vit que de la main se détachait une forme ronde, qui volait en l'air, décrivant un arc de cercle.

Il y eut une explosion, un cri de stupeur et de douleur, puis le silence.

Le silence dura quatre secondes, bien assez pour que Didier entendît crier son nom. Puis un rugissement assourdissant fit gronder la nuit qu'illuminaient trois fusées éclairantes, lancées simultanément au-dessus des deux hommes. Il vit Roget debout, la bouche ouverte, gesticulant. Il le vit qui, sans cesser d'agiter les bras comme un égaré, se mettait à courir dans la direction d'où ils venaient. Il le vit disparaître derrière l'amas de ruines et souhaita qu'il fût tué. Le grondement s'arrêta soudain, puis retentit à nouveau, le vacarme se déplaçant selon que la mitrailleuse se braquait dans une direction ou dans l'autre. Avec une extrême circonspection, Didier regarda autour de lui, et aperçut l'éclair de l'arme. Elle était là plus haut, dans les ruines, à un jet de pierre de sa position. Il constata qu'il se trouvait dans un angle mort et, soulagé, se colla au sol. Deux flammes vertes montèrent du sommet du monticule. Avec précaution, Didier se faufila vers la hauteur et s'abrita dans une dépression. Il attendit. La mitrailleuse aboyait de plus belle. Elle allait se taire, le temps d'y mettre une nouvelle bande de cartouches. Puis elle aboierait à nouveau. En l'espace de cinq minutes, le tir de protection s'était rapproché jusqu'aux abords du nid de mitrailleuse. Tandis que le sol tremblait autour de lui, Didier se tenait coi, observant les points d'impact. Aussitôt qu'il en eût pris la distance, il se mit à ramper, cherchant Lejeune.



– Aux armes ! Aux armes ! Montez sur l'épaulement ! Hors des abris ! En haut ! En haut ! Tous à vos postes ! Aux armes ! Aux armes !

Depuis la Suisse jusqu'à la mer, de haut en bas du front, officiers et sous-officiers allaient ainsi, ameutant leurs hommes et les mettant en ligne sur les épaulements de tir. Les deux armées se faisaient face, tendues, vigilantes. Pas un homme n'était endormi, pas un

homme n'était sans armes, pas un homme n'était sans chaussures tandis que les troupes attendaient de part et d'autre, s'observaient de loin, attendaient, guettaient, attendaient...

Duval, debout sur la banquette de tir d'où le poste 8 avait lancé des flammes rouges, vivait dans un monde fantastique. L'éclat des fusées ne cessait d'illuminer la nuit, comme si des feux d'artifice couronnaient quelque festivité. Derrière lui il entendait le tac-tac-tac des mitrailleuses de la brigade. Plus loin en arrière, là où retentissaient les 75, on distinguait de nouveau ce fracas de portes claquées. Et plus loin encore, de temps à autre, hurlait la voix formidable de l'artillerie lourde. Ces bruits étranges, ces frémissements, ces gémissements qu'émettent en leur course des obus sans nombre semblaient faire trembler le ciel. Au ras du sol, trop près pour n'être pas inquiétant, il y avait ce pfui-pfui-pfui des balles de mitrailleuse qui faisaient jaillir la terre au long des parapets et des parados. Les hommes se mettaient à couvert, mais parfois l'un ou l'autre était touché.

– Debout là-dedans ! Aux épaulements ! Rentrez la tête ! Aux armes ! Aux armes ! Cette mitrailleuse, là-bas, poussez-la plus haut !

Le bruit redoublait. Il s'enfla en vacarme, et ce vacarme en tumulte, un crescendo sonore si assourdissant qu'il fallait crier à l'oreille d'un homme pour s'en faire entendre. « La Symphonie du Front Ouest... » Ces mots revinrent à l'esprit de Duval. « Et j'ai un fauteuil aux premières loges. C'est superbe ! Magnifique ! » Duval, si excité qu'il en perdait le contrôle de soi, criait de toute la force de ses poumons, s'épuisait en clameurs qui n'atteignaient même pas ses tympans, tant elles se perdaient dans le fracas du bombardement. Les obus tombaient dans les traverses, les balles de mitrailleuse continuaient d'écorcher le sommet des parapets, mais Duval hurlait de plus belle, saisi d'une quasi-hystérie, inconscient du péril.

Les fusées éclairantes se faisaient moins nombreuses, et pourtant une lueur persistait dans le ciel. La rumeur de l'artillerie retentissait en un roulement continu et l'atmosphère était lourde d'une odeur de poudre. On voyait de moins en moins l'éclair des déflagrations dans l'ombre qui pâlissait. Mais toujours la terre tressautait et tremblait, et les parois des tranchées s'écroulaient en larges pans, la terre s'affaissait et se tassait au fond des boyaux d'où montait une

fumée légère. Le métal qui volait faisait cliqueter les barbelés dont les fragments, projetés en l'air par les éclats, retombaient en pluie dans la tranchée.

Lentement l'horizon s'élargissait, dégagé par l'approche de l'aube qui s'élevait de plus en plus rapidement. Les hommes regardèrent les débris qui les entouraient, ils se dévisagèrent l'un l'autre, cherchant des figures amies, puis se retournèrent pour guetter, pour attendre...

Un feu s'alluma, loin dans les lignes allemandes. Il se fit plus éclatant et l'on y reconnut les premiers rayons du soleil. Lentement il sortait de terre, rouge et comme hostile, bienvenu cependant pour les hommes qui en observaient l'ascension. Il prit une taille énorme, puis sembla un instant s'immobiliser, délicatement posé au bord du monde, comme un danseur attendant les premières notes d'un ballet. Un instant se soudèrent les deux tangentes, le disque solaire et la ligne d'horizon. Puis le soleil se détacha de la terre et, à cette seconde même, parut voguer dans l'espace.

Peu à peu la canonnade perdit de sa fureur et l'on eût dit que lentement se consumait le brasier d'un holocauste. La terre s'apaisait, semblait goûter l'accalmie après le terrible orage d'acier. Les hommes, eux aussi, se détendaient un peu et commençaient à échanger quelques mots. Les minutes passèrent, et tout parut vraiment tranquille après les coups furieux de l'artillerie. Plus tard encore, quand tout danger d'une attaque de l'aube fut écarté, l'ordre passa le long des lignes, de bouche à bouche :

– Descendez ! Descendez ! Descendez !

Duval, à droite, quitta les crénaux ; à gauche, Langlois fit de même. Et Didier aussi, près du centre, là où il avait été surpris par le bombardement. Tout le monde était descendu des épaulements, excepté quelques sentinelles postées de place en place. Chacun, en silence, pansait ses plaies, les plaies morales que lui avait infligées l'épreuve du feu.

Ce déchaînement d'enfer avait été le prélude à la levée du jour. De plus en plus haut, dans le ciel sans nuages, le soleil montait, majestueusement indifférent. C'était maintenant le plein jour, et le printemps, le vrai printemps apparut à Langlois. Il vit la délicatesse des brins d'herbe qu'avait fait éclore la cendre de ses camarades ; il

vit pousser de jeunes bourgeons sur les arbres martyrisés par les obus. Il vit la brise légère qui dissipait les fumées des shrapnels. Il vit les oiseaux se faire des grâces sur les fils de fer qu'avaient fait gémir, si peu de temps auparavant, les éclats du métal volant. Tout là-haut, vers le zénith des trajectoires, il entendit l'aimable chant des alouettes. Il eut un mince sourire, un sourire de profonde mélancolie : tout cela semblait si fragile, si absurde...

C'est une heure environ après le lever du soleil que la voiture du général Assolant arriva au numéro 5. C'est là que, la nuit précédente, les guides des tirailleurs avaient rencontré le colonel Dax, et l'endroit précis où le colonel Dax s'était tenu n'était plus maintenant qu'un vaste entonnoir, tout récemment creusé. C'est d'ailleurs ce trou d'obus qui contraignit la voiture à s'arrêter, sans quoi le général aurait foncé droit, sans paraître remarquer l'officier qui lui adressait un salut guindé. En dépit de son chauffeur et de l'aide de camp qui l'accompagnait, il eût poussé jusqu'à l'entrée du boyau de communication, à quelques centaines de mètres au-delà de la carrière de craie, et même il aurait pu tout aussi bien rouler jusque dans ses propres lignes. C'était le genre de chose que le général aimait faire. D'audacieux exploits de ce genre, il pensait qu'il les devait à sa réputation de hardiesse, une réputation qu'il s'efforçait d'entretenir pendant le plus clair de son temps.

D'un coup de frein, le chauffeur arrêta la voiture au bord même de l'entonnoir. Il y eut sur son visage un soulagement visible lorsqu'il se retourna et dit :

– Nous ne pouvons aller plus loin, mon général.

– Bon. Alors attendez-nous ici. Venez, Saint-Auban, nous devrons aller à pied.

L'aide de camp sortit, tint la portière ouverte pour le général, puis tous deux contournèrent le trou d'obus. De l'autre côté de l'excavation, l'officier demeurait au garde-à-vous, la main au képi et, comme le général s'approchait, il pivota sur les talons afin que son salut fût adressé de face à l'homme auquel il le destinait.

– Très bien, capitaine. J'estime avoir été suffisamment salué. Vous pouvez disposer.

– Le colonel Dax m'a envoyé à votre rencontre, mon général, pour vous escorter jusqu'à son poste de commandement. Je suis le capitaine adjoint au colonel Dax. Herbillon, mon général.

– Dax croit-il que je ne puis pas trouver mon chemin dans mes propres tranchées ?

– Oh, oui, mon général... Non, mon général... Chacun sait que le général est toujours dans les tranchées.

Sans être une réponse à la question, c'était exactement la chose à dire.

« Celui-là, il finira aide de camp, s'il continue comme cela », se dit Saint-Auban.

– Dites-moi, Herbillon, pourquoi donc appelle-t-on numéro 5 ce point de la route absolument indistinct ?

Les indications topographiques, spécialement celles des cartes militaires, étaient une marotte du général. En fait il tenait des notes pour son usage personnel, dans l'intention de publier un livre sur ce sujet après la guerre.

– Simplement numéro 5 ? C'est bizarre. Numéro 5 quoi ? Batterie ? Régiment ? Quoi ?

– Je... Euh... Je ne sais pas, mon général. Une coordonnée, peut-être, rien de plus...

– Allons donc ! Qui donc a jamais vu une coordonnée d'un seul chiffre ?

– Oui, mon général... Je veux dire : non, mon général.

Oui-mon-général-non-mon-général... Herbillon pataugeait dans ses répliques, comme un fantassin qui n'arrive pas à se remettre au pas. L'aide de camp, après s'être assuré que le capitaine ne le contredirait pas, intervint en une réponse d'autant plus brillante qu'elle était de son cru :

– Le kilomètre 5, mon général, dit-il doucement, avec un sourire qu'il s'efforça de rendre aussi étincelant que sa réponse.

– Naturellement, dit Assolant.

Mentalement il prit note du fait et se trouva si satisfait de l'information qu'il n'en remarqua pas le caractère incomplet : le kilomètre 5, à partir d'où ? À cela Saint-Auban n'eût pu répondre, car en réalité l'endroit ne se trouvait à cinq kilomètres d'aucun point notable. C'était le numéro 5, ni plus ni moins. Il s'était toujours appelé ainsi

et on continuerait de l'appeler ainsi – sauf le général dans ses notes personnelles.

Sous un ciel sans nuages, la matinée rayonnait d'une lumière printanière. Les tonnerres de l'aurore s'étaient tus, sans laisser d'autres marques que quelques nouveaux trous d'obus, les uns adjacents, les autres superposés aux entonnoirs plus anciens. En suivant la route, le général savourait la douceur de l'air. De temps en temps une bouffée d'odeur nauséabonde arrivait jusqu'à lui et, cette puanteur même, il l'appréciait à sa façon. Pas de guerre sans victimes... On ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs, pas vrai ?... Pas de victimes, donc pas de vrai combat, sous les ordres d'un chef si combatif, c'eût été impensable, non ? L'odeur de cadavre rassura le général sur ce point.

– Et comment s'est faite la relève, Herbillon ?

– Tout à fait bien, mon général. Nous n'avons perdu qu'une trentaine d'hommes. Un coup direct, en plein dans une section. Un officier porté manquant.

– Et le tir d'artillerie ?

– Les rapports n'étaient pas arrivés quand je suis parti, mon général.

– La patrouille a-t-elle découvert quelque chose ?

– Rien que nous ne sachions déjà. Le réseau boche est très dense et le front semble bien garni en hommes. La patrouille a repéré un poste de mitrailleuse dans des ruines vers la droite de notre centre. Le lieutenant est au PC pour vous faire le rapport, à vous personnellement, si vous désirez le voir, mon général.

– Eh bien, ce poste, nous ferons en sorte que l'artillerie le liquide : notre barrage, ce sera un ouragan... Ah, ceci doit être la fameuse carrière de craie. Mauvaise passe, réellement... Je suppose qu'à leur idée nous y avons posé des canons ou un PC... Ils devraient pourtant se rendre compte que la position est trop exposée.

– Oui, mon général, c'est à cet endroit que la section s'est fait taper dedans. Voyez : les cadavres sont là.

Sans s'arrêter de marcher à grands pas, Assolant jeta un coup d'œil sur les paquets de vêtements sans vie. Il nota qu'un groupe portait l'uniforme d'un régiment de ligne tandis qu'un autre, moins nombreux, montrait les insignes des tirailleurs. Sur tous ces corps

bourdonnaient de grosses mouches bleues, et par paquets elles grouillaient, actives et voraces, dans les bouches et les narines, sur les yeux et les plaies ouvertes.

– Fatalement ! Toujours cet instinct grégaire des troupes sous le feu de l'ennemi !

Il n'y avait nulle pitié dans l'apostrophe du général, uniquement un léger mépris. Herbillon trouva la remarque fort pertinente. Peut-être même lui permit-elle, mieux que toute autre chose, d'élucider ce mystère : pourquoi les Assolant sont-ils généraux quand les Herbillon ne le sont pas...

– C'est très exact, mon général, dit-il sans chercher à cacher une sincère admiration pour une telle aptitude à la définition.

Saint-Auban ne dit mot. Il avait déjà entendu la phrase auparavant, et il connaissait la source que le général jugeait superflu de citer – un manuel de théorie militaire.

Au-delà de la carrière, la route se changea en chemin creux. Ils rencontrèrent un détachement du 181e qui descendait du front pour remplir aux citernes à eau des bidons d'essence qui s'entrechoquaient. Le caporal qui menait la troupe salua Herbillon qui, des trois officiers, était à ses yeux le plus élevé en grade. Il n'avait pas remarqué sur les manches d'Assolant les étoiles qui seules indiquaient la présence d'un général. Assolant prit plaisir à l'erreur du caporal et voulut y voir un hommage à son apparence d'officier du rang, de vrai soldat.

Les officiers parvinrent en un point, sur la route, où le crottin de cheval et les trous d'obus se faisaient plus nombreux, ce qui suggérait que là se trouvait un lieu de rassemblement quelconque.

– Voici l'entrée de la tranchée de communication, mon général. Le Boyau des Perdus.

– La peste soit de ces noms geignards ! s'exclama Assolant avec pétulance. Ne peut-on trouver des noms qui vous stimulent, des noms qui expriment l'esprit offensif des troupes ? Mais non, il est toujours question de la mort... Presque de la propagande défaitiste ! Boyau des Perdus ; tranchée des Supplices ; carrefour de la Mort... J'en ai plus qu'assez. Boyau des Perdus ! Bah ! Et voyez ça ! Ils ne savent même pas comment l'épeler. Qu'y avait-il par ici, un bordel ?

Le général montrait du doigt l'écriteau en bois sur le côté de la route, et c'est à l'orthographe féminine du mot « perdu » qu'il en avait. Le panneau était ainsi libellé : BOYAU DES PERDUES. Plus bas, une flèche indiquait la seule direction où menait la tranchée, c'est-à-dire qu'elle piquait vers la levée de terre à droite du chemin.

– Oui, mon général, fit Herbillon, ceci est une erreur. Je veillerai à ce qu'on change ce nom sur-le-champ. Lequel suggéreriez-vous ? Le général nous permettrait-il... Je veux dire, euh... Le général nous accorderait-il l'honneur de donner son nom à cette tranchée ?

– Certainement non, protesta Assolant catégoriquement, trop catégoriquement à vrai dire : car Herbillon sentit, et Saint-Auban comprit parfaitement, que rien n'eût pu lui plaire davantage.

– Vous ne pouvez pas vous mettre à changer les noms ici et là. Cela ferait trop de confusion, sans parler même de la correction des cartes. N'empêche qu'à la première occasion, je vais en dire deux mots à l'armée, de ces noms défaitistes. D'ici là, si ça vous chante de vous vautrer dans la perdition, vous pourriez au moins écrire correctement...

– Pour être exact, mon général, commença Saint-Auban avec une jubilation contenue et la certitude de vivre une minute décisive dans sa carrière d'aide de camp, l'erreur sur cet écriteau réside dans une omission, non dans une faute d'orthographe.

– De quoi diable parlez-vous ?

– Voulez-vous me permettre de m'expliquer, mon général ?

– C'est précisément ce que j'attends.

– Eh bien, mon général, à l'origine il y avait là un autre mot, un mot qui est à la fois féminin et masculin. Ou plutôt féminin en grammaire, et masculin en anatomie.

À nouveau Saint-Auban montrait ce sourire brillant dont il avait le secret, ce sourire qui devait le faire paraître étincelant même quand son esprit se trouvait en défaut.

– Cessez de chicaner et de parler par énigmes. Venez-en au fait.

– Oui, mon général. Certainement, mon général. Je veux dire que cette tranchée fut baptisée en l'honneur d'une blessure, une histoire plus ou moins légendaire qu'on prétend s'être passée ici. À l'origine cet écriteau portait : Boyau des Couilles perdues, en souvenir de l'émasculation d'un sergent. L'un ou l'autre en prit ombrage

et le mot répréhensible fut effacé, sans qu'on songeât à changer l'orthographe de l'adjectif... Du moins, voilà ce qu'on raconte.

– Ah, c'est intéressant, Saint-Auban, très intéressant. Non, pour rien au monde il ne faut débaptiser cette tranchée. Ha, ha ha ! Ne croyez-vous pas que ce sergent se sent bien payé de son sacrifice, dès lors qu'une tranchée rappelle par son nom cette perte cruelle ? Après tout, c'est un honneur, un honneur d'eunuque !

Tous trois éclatèrent bruyamment de rire et ils s'engagèrent dans la tranchée, Herbillon montrant le chemin.

Aussitôt que fut donné l'ordre de quitter les parapets, Didier suivit la tranchée pour rejoindre sa compagnie. Il descendit dans la cagna, frotta une allumette et retrouva son équipement. L'allumette s'éteignit et il tâtonna dans ses affaires jusqu'à ce qu'il trouvât son couteau de poche, un quignon de pain et une boîte de sardines. Emportant sa gourde, il remonta l'escalier à l'aveuglette, s'assit sur la dernière marche et, avec l'ouvre-boîte de son couteau, s'attaqua à la boîte de sardines. Dès qu'il en eut ouvert à demi le couvercle, il rabattit l'ouvre-boîte et sortit une lame. Il déboucha la gourde et avala une rasade de l'âpre pinard. L'aigreur du gros rouge lui fit faire la grimace. Puis il se mit à manger rapidement. Avec adresse, il se servait alternativement de la lame comme fourchette pour les sardines et comme couteau à pain. Chaque bouchée, il l'arrosait d'un coup de vin. Il avait grand-faim et trouvait bon goût à sa nourriture. Assis un peu plus bas sur les marches de l'abri, ou accroupis dans la traverse, d'autres hommes dévoraient leur petit-déjeuner, lançant quelques mots entre deux bouchées.

– Hé, Tête de cirage ! Comment ça a marché, la patrouille ?

– Bien. Et dans la cagna ?

– La cagna, mon c... ! J'ai coltiné des grenades toute la nuit.

– Où il est, ce casque boche que tu m'as promis ?

– Tu pourras le dégoter toi-même demain.

– Ah oui ? Où ça ?

– Sur la Fourmilière.

– C't officiel ?

– Absolument. Voyez gazette des chiottes. Qu'est-ce que t'as fait d'Lejeune ?

– Tué.

– Eh bien, il ne devra plus s'en faire.

– Comment est-ce arrivé ?

– Grenade.

– Et le lieutenant ?

– Sais pas...

– Fameuse patrouille, i' m'semble !

– Vrai. Fameuse...

– J'ai vu le lieutenant par ici, au rassemblement.

– Vraiment ? Quand est-il rentré ?

Enfin Didier commençait à manifester de l'intérêt.

– Qu'est-ce que j'en sais ? Il s'est tout juste montré, c'est tout, et il a filé avant que commence le bombardement.

– Ça, c'est bien de lui, fit Didier.

– Dis-moi, Didier, qu'est-ce qui te fait croire que nous allons attaquer ?

– Je sens ça dans l'air.

– Aux chiottes, j'parie ?

– C'est toi-même qu'as dit qu't'as transbahuté des grenades toute la nuit, pas vrai ?

– Où est-ce que Lejeune s'est fait coincer ? Comment...

– Nom de Dieu, laisse-moi bouffer !

– Ben, mon salaud, t'en as une grande gueule !

– Oh, ça va ! Va-t'en vendre ta salade ailleurs.

– C'était pas un mauvais gars, Lejeune. L'em..., avec lui, c'est qu'il puait des pieds.

– Dis donc, Didier, t'es bien sûr qu'il est mort ? Figure-toi qu'il me devait trois francs.

– C'est rien. Tu pourras les lui réclamer demain, quand tu t'en iras là où il est parti.

– Merci... Et j'espère bien que tu seras là aussi pour le voir me payer.

– J'y serai probablement.

– Bonne mère ! Ne dis pas ça. C'est comme ça qu'on se fait descendre.

– Il aura son compte, t'en fais pas. Regarde ! Il fait déjà une tête d'enterrement ! Ha, ha, ha !

– Parle pas comme ça, ça attire la poisse.

– La poisse, mon c... Suffit de rester ici assez longtemps, et t'es sûr d'avoir ton compte.

– Pas moi. Ils n'ont pas mon numéro, ceux d'en face.

– J'vous dis d'pas parler comme ça. Ça fout la poisse. C'est tenter Dieu...

– De toute façon, il est avec les Boches...

– Si nous attaquons, le Boche, il ne saura même pas ce qui lui sera tombé dessus.

Didier leva les yeux et constata, comme il s'y attendait, que le foudre de guerre qui venait de parler, c'était une des recrues de la jeune classe.

– Travaille pas du chapeau, dit-il.

– Il a raison, le bleu, fit un des vétérans.

– Je vous dis qu'il se fout le doigt dans l'œil, répliqua Didier.

– T'en connais un bout, hein ?

– Plus que vous, en tout cas. J'ai vu les barbelés des Boches. Et comment qu'ils ont sonné les tirailleurs.

Didier se leva et se mit à rassembler ses affaires.

– Dis donc, Didier... À propos de ces trois francs... Tu veux pas m'montrer où est le barda de Lejeune ?...

– Non, coupa Didier, sans chercher à cacher son mépris, ni à le souligner.

Didier s'enfonça dans l'abri et, quittant son apparence de patrouilleur, reprit sa tenue de campagne. Maintenant l'endroit était bondé, bondé d'hommes qui dormaient déjà, abrutis d'épuisement. Didier prit soin de ne pas les déranger. Sitôt paré, il partit faire son rapport au PC de sa compagnie.

Assis à la table de Charpentier, Roget était seul quand Didier pénétra dans l'abri du PC. Il était en train de relire son compte rendu de patrouille, non sans un vif plaisir, car il se trouvait une écriture élégante autant qu'un style limpide.

Il sentit la présence d'un homme en face de lui mais continua quelque temps à s'absorber dans sa lecture. Didier attendit, sans impatience. Il estimait pouvoir se permettre d'être tolérant en pareilles circonstances, en des circonstances qui lui donnaient le dessus et dont il attendait l'explication avec curiosité. Et puis, il s'amusait de voir le plaisir évident qu'inspirait sa rédaction au lieutenant.

– Alors ? dit enfin Roget, sans lever les yeux.

– Alors ? fit Didier.

Le son de sa voix fit tressaillir Roget, qui leva la tête. Sur ses traits se lisait une expression de surprise, de contrariété, presque de fureur.

– Eh bien, que je sois... D'où sortez-vous ?

– D'où croyez-vous ?

– Ça, alors !... Je vous croyais tué. Si bien que j'écrivais ici dans mon...

– Mais vous n'avez pas attendu pour en être sûr, n'est-ce pas, Roget ?

– Dites donc, vous... Qu'est-ce que vous voulez dire ?

– Quand vous avez filé... Après avoir tué Lejeune...

– Vous êtes devenu cinglé ? Tué Lejeune... Qu'est-ce que vous me racontez là ?

– Vous le savez. Vous avez jeté la grenade.

– Bien sûr que j'ai jeté la grenade. Qu'est-ce que vous auriez voulu que je jette ? Des bouquets de fleurs ?

– Eh bien, cette grenade a tué Lejeune. Et si vous n'aviez pas été saoul...

– J'en ai assez !

– Je m'en doute. Vous vous êtes fourré dans un sale pétrin, Roget.

– Eh bien, puisque telle est votre attitude, je n'ai pas de raisons de vous cacher que vous vous êtes mis dans un bien plus mauvais cas.

– Et comment cela ?

– Je vais vous le dire. J'y ai bien réfléchi. Premièrement, insubordination en général. Deuxièmement, menaces de mort adressées à votre supérieur, à un officier : voilà le premier acte de rébellion. Troisièmement, refus d'obéissance et incitation à la désobéissance :

soit un deuxième et un troisième acte de rébellion. Quatrièmement, avoir fait feu sur votre officier : c'est-à-dire une tentative de meurtre et un quatrième acte de rébellion. De quoi pensez-vous qu'auront l'air de pareilles charges sur le papier ?

– Eh bien, puisque vous voulez me le faire dire, répliqua Didier, je pense qu'elles n'auront pas l'air à moitié aussi solides que celles-ci. Ivresse en service. Avoir mis en danger la vie de vos hommes par une insouciance d'ivrogne. Refus d'écouter un avis. Meurtre de gaieté de cœur d'un de vos hommes. Incompétence monumentale en général et enfin, Roget, couardise devant l'ennemi. N'oubliez pas que vous avez déguerpi. Comment expliquez-vous ça dans votre rapport ?

Les deux hommes gardèrent le silence quelques instants, puis Roget eut un sourire, son déplaisant sourire.

– Je vois. C'est donc ça, hein ? Non, je ne l'explique pas dans mon rapport. Mais je vais vous expliquer quelque chose d'autre, à vous, et je vous conseille d'y réfléchir plutôt deux fois qu'une. Simplement ceci : je suis un officier, vous un simple soldat. C'est ma parole contre la vôtre. Qui pensez-vous qu'on croira ? Ou bien, si vous voulez, disons les choses autrement : de qui de nous acceptera-t-on la parole ? Avez-vous jamais essayé de porter plainte contre un officier ? Songez à cela, songez-y un bon moment.

À nouveau les deux hommes se turent. Roget revint à son rapport et fit semblant de le lire. Didier, les yeux fixés sur le lieutenant, ne voyait que le haut de sa tête.

« Il y regardera à deux fois, se disait Roget. Une chance pour moi que j'aie tué Lejeune, si je l'ai tué. Il aurait fait un témoin diablement gênant. Dès que Didier sera hors d'ici, je vais mettre par écrit les charges contre lui, au cas où il aurait la langue trop bien pendue. Et même, je vais lui dire que je vais le faire. Oui, certainement, je vais le lui dire. Peut-être que ça l'empêchera d'aller faire le zouave. Le crétin, porter de telles accusations contre un officier ! Il n'a pas une chance. À espérer qu'il s'en rende compte. S'agit qu'il se tienne, ou bien je lui tombe dessus et je le fais arrêter sur-le-champ. Dieu fasse qu'il soit tué demain... Type dangereux. Supposons qu'il se saoule et se mette à bavarder... Le mettre en boîte tout de suite, tuer

la chose dans l'œuf ? Mais s'il pouvait se faire tuer ? Oui, ce serait le mieux... Oh, Dieu, tuez-le, tuez-le, tuez-le... »

– Ça va, Roget, j'ai réfléchi. Que proposez-vous ?

En réalité Didier n'avait plus pris la peine de réfléchir après le premier instant de silence, l'instant qui lui avait suffi, avec son esprit réaliste, pour se faire à cette idée : « Il m'a eu. Je ne puis rien faire. » Il s'était contenté de regarder devant lui, tuant le temps, différant instinctivement sa capitulation dans l'espoir qu'elle parût moins complète.

– Juste ceci. Si vous la fermez, je ne dirai rien non plus. Et n'oubliez pas de la boucler... Ainsi nous nous mettrons d'accord sur une même histoire au sujet de la patrouille. Puis on tournera la page. Qu'en dites-vous ?

Roget était presque aimable. Il avait la mine d'un homme d'affaires qui vient de conclure un marché louche mais profitable. De plus il se félicitait d'une arrière-pensée qui lui était venue. Annoncer à Didier qu'il allait coucher par écrit les charges contre lui ? Non, mieux valait ne rien lui en dire car – et c'était là une conjecture perspicace du lieutenant – il n'en faudrait pas plus pour inciter Didier à faire de même.

– Ça va, grogna Didier avec une mauvaise grâce qui ne traduisait que bien faiblement l'amertume de sa capitulation. Mais vous savez ce que je pense de vous.

C'était maintenant à Roget de se montrer bon prince : il ne crut donc pas devoir relever la remarque de Didier.

– Très bien, dit-il, en prenant la dernière page de son rapport qu'il se mit à lire. Voici donc ce qui s'est passé :

Je fis signe aux hommes de me suivre à la gauche du monceau de ruines. Parvenu à l'autre extrémité, je m'arrêtai pour observer et écouter. À ma droite j'entendis un bruit de poutres remuées et je vis distinctement le casque d'un ennemi. Je lançai une grenade sur l'Allemand qui fut tué. À ce moment une mitrailleuse, quelque part vers le sommet des ruines, entra en action tandis qu'au même instant trois fusées lumineuses éclataient au-dessus de moi. Je cherchai mes hommes autour de moi, sans pouvoir les trouver. Je compris qu'ils avaient mal interprété mon signal et s'étaient éloignés en contournant le monticule par la droite. Deux fusées vertes furent lancées par

le poste de mitrailleuse et, en quelques minutes, un tir de barrage se déclencha sur un large front. Je battis en retraite par le chemin qui m'avait mené à ma position. Après avoir attendu quelque temps l'arrêt du tir de barrage, je regagnai nos lignes par le poste n° 2 de la compagnie. Le barrage avait coupé tout accès à l'extrémité droite du no man's land. Sans aucun doute, les soldats Didier et Lejeune furent pris sous le feu et tués.

– Je parie que vous regrettez que je ne le sois pas, remarqua Didier. N'importe. Ça fait une jolie histoire. Comment allez-vous faire coller ensemble tous ces mensonges ?

– Oh, laissez tomber, voulez-vous ? Pour le rapport, c'est facile. Je vais ajouter un post-scriptum de ce genre : *Il apparaît que le soldat Didier ne fut pas pris dans le tir de barrage. Il a regagné nos lignes sain et sauf et rapporte ce qui suit...* Donc, pas d'histoires... Maintenant, dites-moi ce que vous avez fait.

– Après que vous avez tué Lejeune... Car vous l'avez tué, je vous le dis. Je suis allé à sa recherche et il gisait très en deçà de la ligne de barrage... Et si près du monticule qu'il n'était pas non plus dans le champ de la mitrailleuse. La grenade a dû tomber juste à côté de sa tête. Elle était en bouillie.

– Alors, comment savez-vous que c'était Lejeune ?

– J'ai rapporté sa plaque d'identité. Ça vous suffit ?

– Vous ne pensez pas que je vais vous croire ? Vous auriez fait tout ce va-et-vient sous le nez même d'une mitrailleuse, hein ?

– Croyez-moi ou non, je m'en f..., mais je l'ai fait. Si vous vous y connaissiez en patrouilles comme moi, vous sauriez qu'en gardant son calme on se trouve souvent plus en sûreté près d'une mitrailleuse qu'en s'éloignant pour lui échapper. Surtout là où nous étions, à l'arrière de l'arme, et hors d'atteinte même si elle s'était braquée dans notre direction. Toute la base du monticule se trouvait dans un angle mort. Ils auraient pu nous jeter des grenades, mais toute leur attention se portait devant eux, non sur les flancs. Ainsi j'ai rampé et j'ai pu examiner Lejeune pendant que le barrage tapait dur. Je ne pouvais plus rien pour lui. Donc je suis retourné en arrière vers les barbelés boches, le long desquels je me suis faufilé vers la droite. Ce n'était pas difficile, car ils étaient tout occupés du tintamarre autour du monticule. D'ailleurs, j'y ai mis tout le temps, puisque j'étais

seul. Je n'avais pas envie de tomber sur un bec. J'atteignis l'ancien boyau de communication à peu près à la minute où le poste 8 lança la première fusée. Dans la tranchée j'ai vu des traces toutes fraîches, de sorte que je me suis tenu à distance. Après être tombé sur des barbelés neufs, je me suis éloigné encore davantage, mais pas avant d'entendre des voix. Je me suis planqué dans un trou d'obus et j'ai jeté quelques pierres dans les fils de fer. Comme je l'avais pensé, une mitrailleuse ouvrit le feu, c'était à trente mètres environ des lignes allemandes, dans cette même traverse où se trouve notre poste 8. N'oubliez pas de mettre ça dans votre rapport, et de dire que c'était solidement embarbelé.

– Alors, qu'avez-vous fait ?

– Une fois que j'ai repéré le poste, je suis rentré, conclut Didier avec simplicité. Faire remarquer qu'il s'était laissé manœuvrer au point de devoir donner des explications bénévoles, si maigres fussent-elles, cela ne lui eût guère ressemblé.

– Voilà qui est réglé. Je vais terminer ce rapport et l'envoyer au quartier général. Et si vous êtes capable de voir où est votre intérêt...

Mais déjà Didier gravissait les marches de l'abri. Il s'écarta à l'entrée pour laisser passer le capitaine Charpentier qui allait descendre l'escalier.

– Bonjour, Didier, dit cordialement le capitaine.

– Bonjour, mon capitaine.

– Comment s'est passée cette patrouille ?

– Pas trop mal, mon capitaine, répondit Didier sans pouvoir s'empêcher d'adresser au capitaine un regard éloquent, et se retenant de justesse d'y ajouter un clin d'œil. Le lieutenant est là, en bas. Il a rédigé le rapport.

– Je m'en doute, fit Charpentier, sèchement. Puis il se mit à descendre en souhaitant qu'il eût parlé sur un ton moins sec, moins caustique.

Didier sourit. « Un bon type, songea-t-il. Et il connaît la musique. Pas question de se payer sa tête. »

Charpentier était en bas, au fond de l'abri, et Roget lui tendait son rapport d'une main empressée, un peu trop empressée, se dit-il. Pourtant, il lut le rapport avec attention, puis demanda une carte et une photographie aérienne. Empruntant le carnet de notes de

Roget, il rédigea ce qui suit, en se servant du nom de code régimentaire et en se référant, pour ses précisions de lieu, à la carte et à la photographie :

À : Sanglier.
Objet : Patrouille.

Officier commandant patrouille rapporte ce qui suit : poste mitrailleuse situé dans maisons ruines en 8B-63-24. Autre poste mitrailleuse situé dans ancienne tranchée en 8B-61-24. Barbelés ennemis serrés et bon état. Forces défenses ennemies apparemment nombreuses et vigilantes.

Cne Charpentier,
2e Compagnie.

Il arracha au carnet le rapport et sa copie au carbone, puis tendit l'original à Roget.

– Portez ceci au PC, ordonna-t-il, et attendez au cas où le colonel voudrait vous parler.

Il plia ensemble le rapport de Roget et la copie de son propre résumé, qu'il mit dans sa poche. Dans l'attitude de Charpentier il y avait quelque chose qui détourna Roget d'engager la conversation, cette conversation qu'il avait cru axer sur son propre rôle dans la patrouille. Il ressentait le besoin d'authentifier la version qu'il avait inventée et, d'intuition, il savait qu'il ne lui donnerait crédit qu'en l'exposant verbalement. N'empêche que, sans mot dire, il se vit quitter la cagna avec plus de hâte et moins d'aisance qu'il n'avait escompté.

Charpentier était songeur : « Quelque chose qui cloche... Un homme tué. Roget qui revient d'un côté, Didier d'un autre. A-t-il voulu me faire comprendre quelque chose en me regardant là-haut, ou bien n'était-ce que mon imagination ? Se laisser séparer de l'officier, ce n'est pas son genre. Et pourquoi le barrage ne l'a-t-il pas, lui aussi, empêché de terminer la patrouille ? Je regarderai ça de plus près quand j'en aurai le temps. Après l'attaque... »

Pourquoi ne vient-il pas à l'esprit d'un homme que, s'il veut vraiment éclaircir une chose, il vaudrait peut-être mieux qu'il le fît avant une attaque ?

Le général Assolant et son aide de camp suivaient le colonel Dax dans la tranchée des Zouaves qui épousait de front la ligne d'une petite hauteur, celle-là même derrière laquelle Dax avait guetté, la nuit précédente, les fusées de signalisation. Juste avant d'atteindre le sommet de la tranchée qui s'élevait en pente douce sur la colline, ils parvinrent devant un abri dont l'entrée, à peine visible, se creusait dans la paroi. Ils courbèrent la tête pour s'y glisser, replacèrent soigneusement derrière eux le rideau de toile à sac qui servait d'écran. Ils étaient là dans un poste d'observation, déjà occupé par un guetteur. L'endroit était conçu pour abriter deux hommes commodément, trois hommes malaisément. Aussi l'observateur reçut-il l'ordre d'attendre à l'extérieur. Et Saint-Auban aussi, après qu'il eut tendu à Assolant une carte, quelques photographies aériennes et une longue-vue.

Du côté qui faisait face aux lignes allemandes, l'abri était fait de sacs de sable, soigneusement étagés de façon à protéger, à hauteur de la poitrine, une fente horizontale ménagée par des lattis. L'ouverture permettait tout juste d'y introduire le gros bout d'une lorgnette.

Masquant la fente – à peine moins large que le poste – pendait un morceau de toile à sac. Les guetteurs prudents rabattaient toujours ce pan lorsqu'un soudain surcroît de lumière dans l'abri leur révélait que derrière eux on avait ouvert le rideau. Prendre tant de soin d'empêcher qu'apparût à l'arrière-plan un petit rectangle de lumière, cela pouvait paraître excessif à d'autres qu'à l'homme contraint de séjourner dans le poste. Car celui-là, de temps à autre, repérait des postes allemands à des indices analogues, une brève lueur, le reflet d'une lentille, et il se savait tout aussi vulnérable à cet égard. D'ailleurs prudence et circonspection n'étaient jamais jugées excessives là où, pour en avoir manqué, on risquait la mort.

Dax et Assolant étalèrent cartes et photographies sur les planches qui servaient d'appuie-coude, enlevèrent masques et casques de tranchée, puis se placèrent de façon à bien voir ce qui s'offrit à leurs yeux lorsqu'ils rabattirent le pan de toile. D'abord, ils regardèrent à l'œil nu, puis ils se servirent des longues-vues. Pendant dix ou quinze minutes, ils ne se parlèrent guère, sinon en

quelques questions et réponses pour identifier les caractéristiques du terrain.

Ce qu'ils virent, c'était ce qu'ils étaient venus voir : la Fourmilière. Par sa taille et son contour, elle faisait un peu songer à la silhouette d'un paquebot juste après son lancement, lorsqu'il a déjà ses superstructures mais ne présente pas encore la hauteur supplémentaire que lui donneront ses cheminées. Telle qu'elle se dressait, coupant au loin l'horizontale du front français, sa proue semblait s'enfoncer en coin entre le secteur du 181e et celui de son voisin de gauche, le 183e. L'œil nu n'y distinguait qu'une masse brune et lisse. Les jumelles y révélaient une surface beaucoup moins unie, couturée de cicatrices, criblée de trous d'obus, hérissée d'obstacles enchevêtrés. S'il y avait eu là des bosquets, depuis longtemps on n'y voyait plus qu'entonnoirs, et ces taches sombres, là, c'étaient des réseaux de barbelés, non du feuillage. De loin, à l'œil non prévenu, les pentes de la Fourmilière paraissaient une invitation à la promenade ; vues à travers une longue-vue, elles se chargeaient de menace.

« Sinistre, se dit Dax... Pas d'autre mot... Ou bien est-ce parce que je la sais sinistre que je lui trouve l'air sinistre... ? »

Sans grand succès il essaya de ne plus voir en cette masse formidable un ouvrage de guerre, mais une colline comme les autres dans un panorama quelconque. Il ne put donner la moindre réalité à cette vue de l'esprit : la Fourmilière et sa terrible réputation ne faisaient qu'un. Le clair soleil du matin avait beau l'auréoler gaiement, rien en elle n'était gai, ne pouvait l'être. On eût dit qu'émanait de cette masse, et que s'y accrochait, une vapeur presque imperceptible. « Si l'aumônier pouvait voir cette buée, songea Dax, il dirait que ce sont les âmes de tous les hommes qui sont morts sur ces pentes... Sans doute ces fumées vagues sont-elles chassées des catacombes par le vent. Et des catacombes, il y en aura si jamais nous prenons pied sur la colline. Mais s'il s'agit de fantômes, on en verra des quantités d'autres demain à la même heure... »

Pour Assolant, la Fourmilière n'était ni plus ni moins qu'une colline : soit une donnée topographique, un point qu'on peut être amené à attaquer ou à défendre. Il scruta le chaos du no man's land et, au-delà de cet enchevêtrement, les lignes brunes du réseau allemand. La pente de la colline lui parut aisée à gravir, bien qu'il

la sût beaucoup plus inaccessible qu'elle ne semblait. Tandis que, sans mot dire, il passait en revue les diverses caractéristiques du terrain, il évaluait mentalement le pourcentage des pertes. Il fut satisfait de constater que son arithmétique laissait subsister une marge humaine suffisante pour que la vague d'assaut pût envahir la crête et occuper les lieux. À mesure que croissait son optimisme, la hauteur et la renommée de la colline diminuaient dans la même proportion. Qu'on lui donne assez de troupes et de munitions, il pourrait prendre n'importe quoi. Ce n'était qu'une question de pourcentages. Des hommes devaient tomber, naturellement, et parfois des quantités d'hommes. Mais ceux-là, qui prenaient pour leur compte les balles et les éclats de shrapnels, permettaient aux autres de foncer, de percer. Disons cinq pour cent tués par leur propre barrage : c'était compter très largement... Dix pour cent perdus en traversant le no man's land, et encore vingt pour cent qui tomberaient dans les barbelés. Il en resterait donc soixante-cinq pour cent, la plus mauvaise passe serait franchie, celle où les hommes étaient le plus exposés.

Son raisonnement était fallacieux, ses pourcentages pure conjecture, mais il ne sut pas faire la part de l'illusion, tout à l'évocation de cette bataille qu'il gagnait en pensée. Il ne remarqua pas même les vices de son raisonnement, alors qu'ils étaient impliqués à demi-mot dans une idée qui lui vint, une idée qui le captiva au point d'en éclipser toute autre. Cette idée, c'était simplement ceci : après l'attaque, il ordonnerait aux corvées d'ensevelissement de porter très exactement sur les cartes les points où elles auraient ramassé les corps. Avec son état-major, il ferait la synthèse de ces informations, en tirerait un rapport critique et adresserait ces conclusions par la voie hiérarchique : qui sait ? Peut-être ce rapport atteindrait-il finalement le GQG ? Peut-être révélerait-il en haut lieu que son auteur, s'il avait notoirement du cran, ne manquait pas de jugement. À l'instant, le général Assolant se sentit dévoré d'impatience : qu'elle commence donc, cette attaque, pour qu'il puisse au plus tôt mettre son idée en pratique !

Il n'était pas d'humeur à se rappeler qu'une attaque est analogue à une marée, et qu'on ne peut mesurer l'ampleur d'un flux d'après les débris qu'il laisse derrière lui. Et il ne lui vint pas davan-

tage à l'esprit que si, stratégiquement parlant, une opération prend la forme d'un plan harmonieusement concerté, la réalité tactique se présente bien plutôt comme une suite d'accidents.

– L'heure H sera fixée à sept heures du matin, murmura Assolant comme s'il ne parlait que pour lui. J'ai choisi ce moment parce que nous ne pouvons attaquer au beau milieu du bombardement de l'aube, et je ne veux pas attaquer avant le bombardement. Ce travail doit se faire en plein jour, de façon à voir ce que nous faisons. Il y a encore un autre avantage. Une fois terminés les tirs de l'aurore, le Boche croira écarté pour la journée tout risque d'attaque. Nous l'aurons par surprise.

– J'en doute, mon général, objecta Dax. Selon ma propre expérience et ce que je sais par ouï-dire, jamais le Boche ne relâche sa surveillance. Il sait que la Fourmilière compte autant pour nous que pour lui. Ses batteries répondent presque instantanément à ses signaux. Et elles sont rudement bien pointées.

– Au surplus, ajouta Assolant sans s'arrêter aux remarques de Dax, comme le bombardement de l'aube est devenu par ici une habitude bien établie, notre artillerie pourra en profiter pour démolir les barbelés.

– Ne croyez-vous pas, mon général, que l'ennemi s'en apercevra ?

– Qu'est-ce que ça fait ? Il ne pourra pas les réparer avant la nuit et, à ce moment, les barbelés ne seront plus à lui.

– D'accord, mais il peut couvrir les brèches par ses mitrailleuses. Et ainsi saura-t-il exactement en quels points nous attendre.

– Mais enfin, ces barbelés, il faut tout de même les couper ! Aimeriez-vous mieux qu'on ait à le faire sous le déluge d'obus qui précédera l'attaque ? Ce bombardement ne durera que cinq minutes avant qu'on déplace le tir. Il s'agit d'une attaque par surprise, vous savez. Le Boche ne s'y attendra pas si tôt après l'autre.

Dax ne prétendait nullement savoir à quoi les Allemands pourraient s'attendre ou non, mais il savait à quel point l'avait toujours embarrassé le problème des barbelés. Couper les fils d'avance, c'était du même coup avertir l'ennemi qu'une attaque serait lancée en ces points dans les vingt-quatre heures à suivre. Laisser au canon le soin de faire la besogne avant l'assaut, c'était risquer que

la destruction du réseau ne soit pas complète, surtout si, comme dans le cas présent, la préparation d'artillerie devait être très brève.

– Dans l'ensemble, mon général, je pense que vous avez raison. Mieux vaut que les fils soient démolis d'avance, et à fond. Ainsi les canons seront-ils tous disponibles pour taper sur les Boches quand nous nous lancerons en avant.

– C'est ce que j'ai dit dès l'abord. L'artillerie s'occupera des barbelés pendant le bombardement de l'aube. Dès cet après-midi, on pourra faire quelques tirs de pointage. Un officier en notera les effets de ce poste. Ah, cela me fait penser... Cela serait parfait pour moi, pour observer l'attaque. Saint-Auhan !

– Oui, mon général...

– Descendez au PC du colonel Dax et demandez Couderc. Dites-lui de s'arranger pour faire relier ce poste à mon QG par des fils téléphoniques directs. À voir les flancs en pente de la Fourmilière, il lui était venu une autre idée : de ce poste d'observation, il dirigerait l'attaque en personne.

– Attendez une minute. Dax, vous pourriez me relier par téléphone aux 75 postés derrière la colline, n'est-ce pas ?

– Certainement, mon général.

– Bon. Dites alors à Couderc qu'après la préparation d'artillerie, ces deux batteries-là – derrière – voyez desquelles il s'agit – devront passer sous mon commandement personnel. Elles exécuteront le plan de tir comme prévu, mais elles doivent être prêtes à canonner n'importe quelle cible que je pourrais leur désigner pendant l'attaque.

À voir ainsi les choses prendre forme, Assolant était ravi... Cette perspective l'enchantait, de pouvoir choisir lui-même les cibles, et de se trouver là pour les voir réduire en miettes. Voilà la guerre comme il la comprenait ! Le terrain se prêtait parfaitement à pareil exploit, à une initiative dont la conception neuve, il en était sûr désormais, lui vaudrait de pouvoir attendre, avec une quasi-certitude, sa promotion dans la Légion d'honneur. Il retourna à sa longue-vue et scruta encore la Fourmilière. Quand il se retourna pour parler, Dax vit sur son visage une expression à la fois avide et affectueuse, l'expression d'un homme qui vient de considérer le plus précieux de ses trophées.

– Je désire descendre et passer l'inspection de vos lignes.

– Bien, mon général. Mais je dois vous prévenir que ça barde, là en bas.

– J'aime que ça barde, trancha le général, et il ne disait que la vérité.

Tandis qu'il conduisait Assolant au long des tranchées menant au front, Dax se sentait sombre et las. Il était parfaitement clair pour lui qu'il avait perdu tout ce temps, une heure ou davantage, à souligner pour le général les difficultés de l'attaque et l'épuisement de ses troupes. Qui plus est, la discussion s'était terminée sur un ton assez vif, et cette acrimonie n'avait fait que blesser la vanité d'Assolant, le crisper dans son refus entêté de remettre en question l'attaque, de quelque façon que ce fût. Insistant sur le fait que ses hommes n'étaient pas en état d'accomplir la tâche qu'on leur assignait. Dax s'était échauffé, ce qui avait provoqué un pénible incident. Il avait dit :

– Au surplus, mon général, une opération comme celle-ci devrait réellement se mener à l'échelon du corps d'armée, non de la division.

La réplique était venue, glaciale, du tac au tac :

– Colonel Dax, bornez-vous, je vous prie, à exécuter les ordres de vos supérieurs sans vous mêler de les critiquer.

En regardant la Fourmilière, Dax sentait s'accroître ses appréhensions tandis que celles du général, si jamais il en avait eu, semblaient s'être dissipées du même fait. « Il est bien rare, se dit Dax, qu'un militaire sache voir les choses comme elles sont. Presque toujours il les regarde à travers des lentilles, des verres d'autant plus déformants que sont plus imposants les insignes de son grade... »

Les deux hommes atteignirent les lignes avancées et prirent à gauche. Se frayant un chemin dans les traverses qui montraient les traces évidentes du bombardement matinal, ils tombèrent plusieurs fois sur des équipes de terrassiers qui enlevaient la terre projetée en avalanche dans les tranchées. Cette terre, mise en sacs, on l'entassait soigneusement dans les boyaux comme une chose précieuse. Précieuse, oui, elle l'était, mais si on la mettait ainsi de côté c'était pour que les pelletées de terre jetées par-dessus le parapet ne révèlent rien des positions à l'ennemi. Çà et là seulement,

lorsque la muraille se montrait dangereusement effondrée, des sacs à terre étaient jetés ou poussés dans les brèches. Qu'il y eût aussi des observateurs du côté allemand, et que ceux-ci fussent vigilants, c'était amplement démontré par les fréquentes rafales de mitrailleuses qui ponctuaient ces travaux de réfection.

Ce tir intermittent ne déplaisait pas à Dax. Il espérait qu'Assolant en remarquerait le mordant et la précision. Lorsqu'il pensa que, décidément, le général n'y prendrait pas garde, il voulut attirer son attention. Plus d'une fois ils avaient dû se blottir, le dos au mur, sous le parapet endommagé, tandis que de petites trombes de poussière s'élevaient du remblai, à trente ou quarante centimètres de leur tête. Malgré cela, Assolant grimpait sans arrêt sur l'épaulement de tir pour jeter de brefs coups d'œil sur le no man's land.

– Je vous en prie, mon général, protesta-t-il lorsqu'il ne put se contenir plus longtemps, c'est un suicide ! Vous me mettez dans une position impossible, car je suis plus ou moins responsable de votre sécurité, vous le savez, et je ne puis la garantir si vous continuez ainsi. Vous avez vu comme ils tirent juste en balayant nos lignes. Un peu plus loin, nous avons un périscope et je me sentirais plus à l'aise si vous vouliez attendre de vous en servir...

Assolant avait beau aimer les endroits où « ça barde », ce n'est pas sans soulagement qu'il entendit les objurgations de Dax. Elles lui furent même si bienvenues qu'en son for intérieur, soudain, il pensa qu'elles s'étaient fait un peu attendre.

Quand les deux hommes tournèrent le coin, le périscope de tranchée était déjà fixé sur son trépied. Dax s'en saisit le premier, comme il en avait bien eu l'intention, et se mit en devoir de le hausser avec précaution par-dessus le parapet. Un temps il chercha alentour puis, lorsqu'il eut découvert ce qu'il s'attendait à découvrir, il régla l'appareil et, en s'écartant, l'offrit d'un geste au général.

Assolant regarda dans les jumelles et ne put réprimer le tressaillement que Dax espérait bien surprendre, sachant quel spectacle il lui avait préparé. À travers les lentilles télescopiques, le général eut l'impression que lui sautait littéralement au visage la masse des cadavres. Les corps étaient si enchevêtrés que, pour la plupart, on ne pouvait les distinguer l'un de l'autre. Hideux, contorsionnés et pourrissants, ils gisaient pêle-mêle en tas informes, ou

bien pendaient aux barbelés en des attitudes obscènes. Ici ou là, en cet affreux amas de chair humaine, gonflée et livide, on pouvait reconnaître les numéros des tirailleurs.

Assolant fit volte-face, se tourna vers Dax... Quelle impertinence !... Lui faire ainsi la leçon !... Exaspéré, les mots furieux lui brûlaient les lèvres...

Il y eut un craquement, un tintement de verre cassé, et le périscope dégringola, réduit en pièces.

– Je ne vous retiendrai pas plus longtemps, colonel. Au revoir.

Tournant le coin de la traverse, Assolant s'en alla, seul.

Le sergent Picard, qui avait eu le commandement du poste 3 la nuit précédente, pénétra dans l'abri du capitaine Renouart et salua.

– Excusez-moi, mon capitaine. Est-il vrai que nous allons attaquer dans la matinée ? C'est le bruit qui court un peu partout.

– Oui, c'est vrai, sergent. Et je désire voir ici tous les sous-officiers ce soir, après le repas. Faites passer la consigne, voulez-vous ?

– Oui, mon capitaine. Puis-je aller parler aux hommes ? J'ai fini mon service.

– Certainement.

Le sergent fouilla dans sa poche et en retira une bande de tissu longue et étroite, dont la couleur pourpre était rehaussée de gris. Il l'embrassa, se la passa par-dessus la tête et la laissa pendre devant lui jusqu'à ses genoux.

– Mon fils, commença-t-il, et sa voix semblait s'être faite plus douce depuis qu'il portait son étole, désirez-vous vous mettre en règle avec Dieu ?

– Oui, mon père, dit le capitaine. Où pouvons-nous aller ?

– Pourquoi pas dehors ? proposa le sergent. Il se tourna vers les autres dans la cagna, une demi-douzaine d'officiers, courriers et ordonnances. Il ajouta : Lorsque le capitaine descendra, celui de vous qui le désire n'a qu'à monter. J'attendrai.

Le sergent s'assit sur la banquette de tir et, agenouillé sur le sol de la tranchée, le capitaine Renouart commença à se confesser. Un soldat surgit dans la traverse et poursuivit son chemin en hâte, sans paraître remarquer ce qui se passait.

L'absolution donnée, le capitaine se leva, se frotta les genoux et redescendit dans l'abri.

Le sergent attendit, toujours assis sur l'épaulement. Il attendit une dizaine de minutes, puis lui aussi se leva et il se mit face à l'entrée de l'abri. Il fit un signe de croix, donna silencieusement l'absolution générale aux occupants du souterrain, puis il prit son fusil et s'éloigna le long de la tranchée.



L'après-midi, Langlois fut envoyé vers l'arrière, à l'intendance, pour y remettre un message au fourrier. Il le lui donna, puis se mit en quête d'un de ses amis, le caporal qui assurait au régiment les fonctions de charpentier. Son camarade n'était pas là mais, à voir la façon dont il avait laissé ses outils, son absence ne devait être que temporaire. Langlois s'assit sur une caisse, devant la tente du caporal, pour l'attendre et griller une cigarette. Il avait toujours dans sa poche la lettre qu'il avait écrite à sa femme, la veille au café du Carrefour, pour lui dire qu'il serait hors de danger pendant une huitaine de jours. Maintenant il lui était possible de poster la lettre, mais il n'arrivait pas à décider s'il allait le faire ou non. S'il se faisait tuer après l'avoir expédiée, l'avis mortuaire du ministère de la Guerre serait pour sa veuve un coup doublement cruel. D'autre part, supposons qu'il envoie la lettre, et puis qu'il en réchappe. Il aurait fait du bien à sa femme en la rassurant, en prévoyant ainsi son heureux destin. Mais avait-il le droit de jouer de cette façon avec les émotions d'autrui ? La réponse était : oui, s'il gagnait le pari, non s'il le perdait. Sa méditation se retrouvait à son point de départ.

Son regard erra sur les outils délaissés par le caporal : une scie, un marteau, des clous et, proprement empilés à côté de l'établi improvisé, des morceaux de bois. Dans une des piles les lattes étaient plus longues que dans l'autre, et elles n'étaient taillées en pointe qu'à une de leurs extrémités. Qu'est-ce qu'il fabrique ? » se demanda Langlois. La réponse se déroba jusqu'à ce qu'il eût terminé sa cigarette. Il lança en l'air le mégot et en suivit des yeux la trajectoire jusqu'à ce qu'il atterrît tout contre une boîte de pochoirs. Instantanément se rassemblèrent et se complétèrent dans son

esprit les divers éléments du travail qu'assumait le caporal : il préparait des croix tombales.

Langlois se leva et alluma une autre cigarette. Protégeant la flamme de l'allumette, de sa main libre il tira la lettre de sa poche, puis il y mit le feu et la laissa tomber par terre où il la regarda flamber, se tordre, se réduire en cendres.

La journée passa rapidement pour la plupart des hommes du 181e. Sans qu'on en vît grand-chose, il y avait dans le secteur pas mal d'activité, une activité souterraine ou à demi souterraine que ne pouvaient détecter les guetteurs ennemis. Chacun s'efforçait de préserver, au regard des Allemands, une apparence de routine pendant cette journée qui pourtant ne pouvait être tout à fait normale. La veille d'une attaque semblait toujours offrir une saveur de nouveauté, d'excitante nouveauté, même si l'événement s'était déjà bien souvent répété.

Un ou deux avions traversèrent les lignes allemandes à quelque distance vers le nord, virèrent à droite et regagnèrent leur base après avoir parcouru à peu près la même distance vers le sud. Le secteur de la Fourmilière n'avait nullement échappé à l'attention de leurs observateurs et de leurs appareils photographiques.

Dans le PC souterrain de la tranchée des Zouaves, le capitaine adjoint Herbillon avait passé en paperasserie le plus clair de son après-midi. La dernière chose qu'il fit, vers le soir, avant d'aller prendre l'air, fut la demande de rations pour le régiment, à la date du lendemain. Rien de compliqué à cela, simple routine : il suffisait, et il le fit, de prendre les rations de la veille et de les réduire de moitié...

Un officier d'artillerie, suivi par un homme qui déroulait un câble téléphonique, survint au poste d'observation. Pour quelque raison il n'en aima pas l'emplacement et s'en alla chercher plus loin un endroit qui lui convînt mieux. De là il repéra un certain nombre de points de chute parmi les barbelés allemands, les signala en un mystérieux jargon de sa façon, puis il plia bagage en emportant son câble. Chacun de ses gestes était précis et témoignait d'une grande confiance en soi. Lui fallait-il s'adresser à un fantassin, même d'un

grade supérieur au sien, il y avait dans son attitude une légère condescendance.

Si l'officier d'artillerie n'avait pas voulu s'attarder dans le poste d'observation, peut-être était-ce parce que, depuis la visite du général, il régnait une activité insolite en cet abri devenu lieu de rendez-vous. Tout d'abord les téléphonistes du régiment étaient arrivés pour relier une ligne aux batteries de 75. Ils n'en avaient pas encore fini avec leur besogne quand survinrent d'autres téléphonistes, installant pour leur compte une autre ligne reliée au QG divisionnaire. Entre ces deux équipes, la coopération manquait un peu d'enthousiasme. Envoyée par la division, la seconde prétendait s'arroger un droit de priorité que n'entendaient pas lui consentir les premiers arrivés. Tout indiquait que leurs prises de bec allaient se transformer en pugilats lorsque des officiers du régiment, venant deux par deux, commencèrent à se relayer dans le poste pour se familiariser avec leurs objectifs et leur champ d'action, maintenant aisés à reconnaître sous le soleil déclinant qui éclairait en plein la colline d'en face. Les téléphonistes furent donc empêchés de vider leur querelle et ne purent qu'achever leur travail avec la correction qui convient au soldat en présence de ses supérieurs.

Ce remue-ménage n'était que la répercussion de l'intense activité qui régnait à la source : le quartier général de la division. L'énergie qui, de ce point, rayonnait en éventail par des relais multiples jusqu'aux divers centres subalternes, perdait un peu de son intensité à mesure qu'il lui fallait agir à plus grande distance. Mais l'heure H inverserait soudain ce flux d'énergie et, à cet instant, le centre d'activité se déplacerait dramatiquement de l'arrière vers le front. Et voilà bien un des griefs majeurs que formulait un Assolant contre les guerres modernes : si la préparation d'une attaque condamne un général à vivre des journées fiévreuses, une fois qu'a sonné l'heure H il pourrait aussi bien aller se coucher.

À cet instant précis, pourtant, la troupe connaissait une certaine détente, excepté les détachements affectés à des corvées, au transport des munitions pour armes légères, des grenades et des charges explosives pour les sapes. Les hommes dormaient dans les trous d'homme et les cagnas, ou bien restaient accroupis dans les

entrées et les traverses, raccommodaient des pièces d'équipement, s'épouillaient, fumaient, rêvassaient, ou parlaient.

Le sergent Picard venait de quitter le secteur du capitaine Sancy et de la 4e compagnie. À la seule vue du sergent, ou plus précisément de son étole, la conviction générale qu'une attaque approchait s'était faite certitude. On en parlait dans un groupe, entre hommes de la 4e compagnie.

– Quand les corbeaux viennent rôder, tu peux être sûr qu'il y a de la mort dans l'air...

– Oui, oui, mais tu es le premier à courir chez eux.

– Naturellement. Je prends toujours mes précautions.

– Y compris le permanganate de potasse ?

– Cesse de blasphémer ! C'était dit sarcastiquement.

– Écoutez-moi qui parle de blasphème ? Le Juif !

– Eh bien, il n'y a personne qui en sache plus sur tout ça que ces deux-là.

– Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

– Ben quoi ? Tu as tiré ton temps à Cayenne, pas vrai, Meyer ? Et Férol a servi à la Légion. Ce ne sont pas des sacristies, ces endroits-là.

– Tu l'as dit. Faut être un homme pour subir la guillotine sèche, opina Meyer.

– Et faut en valoir deux pour tenir le coup à la Légion, rétorqua Férol. Une fois de plus Meyer et Férol étaient lancés dans leur sempiternelle dispute, cette chamaillerie qui chaque fois les isolait de la conversation générale et très souvent se terminait par des coups.

– Les voilà repartis ! Qu'est-ce qu'en s'en f... de savoir ce qui est le plus dur, la Guyane ou l'Algérie ?

– T'as raison. Dans le genre dur, cette guerre me suffit déjà. J'échangerais ma place à l'instant avec n'importe quel bagnard ou légionnaire.

– C'est parce que t'as la trouille de grimper sur la butte demain, la trouille de te faire descendre...

– J'me ferai pas descendre.

– Dis pas ça. Ça porte la poisse.

– La poisse, t'es fou. C'est cette guerre qu'est la poisse.

– Je sais que je ne serai pas tué parce que je n'en ai pas peur. Ce sont toujours les plus trouillards qui se font attraper. Tu l'as déjà vu.

– Ça se peut. Je ne sais pas. Mais moi j'ai peur, et pourtant ils ne m'ont pas encore eu. Et ils ne m'auront pas. Ils n'ont pas mon numéro.

– Dis pas ça, j'te dis. C'est le plus sûr moyen de s'faire coincer.

– Si tu restes ici assez longtemps, tu es sûr de ton affaire. Ça, de toute façon, c'est certain.

– C'est quand, l'heure H ?

– Comme d'habitude. À l'aube, je suppose.

– On dit que le général était par ici aujourd'hui.

– Lequel ? Des généraux, il y en a des millions. Cette armée, c'est tous des généraux et des troufions.

– Joffre, évidemment.

– Dis donc, il ne pourrait même pas pousser sa bedaine dans une tranchée...

– Et s'il le pouvait, ça ne lui dirait rien.

– Qu'est-ce qu'ils doivent bouffer, là-bas au GQG !

– Les généraux et les curés sont toujours gras.

– Pas toujours. Je n'ai jamais vu une photo d'un général anglais gras. Et Assolant, il ne l'est pas.

– Qui c'est, Assolant ?

– Toi, dis-le-lui.

– C'est la mascotte de la division. Un tigre tout mignon... Rien qu'à te regarder, il peut te tuer...

– Bon, de toute façon, les généraux et les curés, ça signifie toujours la mort. Sûr et certain.

– Si ces coloniaux voulaient bien la fermer, je pourrais piquer un roupillon.

Langlois regagna sa section à temps pour le repas du soir, lequel tenait lieu de petit-déjeuner aux quelques hommes qui s'étaient arrangés pour trouver le sommeil pendant la journée.

– Hé, Langlois, quoi de neuf à l'intendance ? Pas de journaux ?

– Pas de journaux. Mais qu'il y aura une attaque, ça oui.

– Tu peux le dire ! C'est officiel par ici depuis des heures.

– Oui, le général est venu se balader...

– Et le curé...

– Et puis regarde ces caisses de munitions supplémentaires...

– Je sais bien. Le charpentier était occupé à fabriquer des croix de bois.

– Elles avaient l'air jolies ?

– Il n'en a pas fait pour moi.

– Dis pas ça. C'est comme ça qu'on se fait descendre !

– Si tu restes ici assez longtemps, tu es sûr de ton affaire.

– Est-ce qu'il en fabriquait une pour toi, Langlois ? T'y as pas fait marquer ton nom, quand t'en avais l'occasion ?

– Je n'en sais rien et ça ne m'inquiète pas beaucoup. Je n'ai pas peur de mourir, seulement de me faire tuer.

– Ça, c'est aussi limpide que la boue des tranchées.

– Eh bien, si tu devais te faire régler ton compte, tu préférerais quoi ? Une baïonnette ou une mitrailleuse ?

– Tiens ! Une mitrailleuse...

– Naturellement. C'est bien ce que je veux dire. Dans les deux cas, c'est un morceau d'acier qui te va dans les tripes. Seulement la mitrailleuse, c'est plus propre, plus rapide et ça fait moins mal, pas vrai ?

– Qu'est-ce que ça prouve ?

– Ça prouve que, pour la plupart, nous craignons plus d'être blessés que tués. Regarde Bernard. C'est un vrai paniquard dès qu'il s'agit des gaz alors que, pour moi, les gaz, ça ne veut rien dire. Il a vu des photos de gazés et il leur a trouvé un sale air. Tandis que ça, moi, je m'en balance. Ce que je déteste, c'est me promener sans mon casque. Mais ça m'est bien égal de ne pas avoir une ferblanterie du même genre pour me la coller au derrière. Alors ?

– Et bien, tu ferais mieux de t'en coller une au c..., parce qu'on dirait que c'est là que tu mets ta cervelle.

– Comment ça se fait, que tu n'as pas besoin d'un casque pour ton derrière ? Dis-le-nous.

– Parce que je sais qu'une blessure à la tête fait plus de mal que si tu l'attrapes dans le derrière. Ton c..., ça n'est que de la chair, tandis que le crâne, c'est tout de l'os...

– Parle pour toi.

– C'est ce que je fais. Maintenant dites-moi : à part les baïonnettes, qu'est-ce qui vous fait le plus peur ?

– Les explosifs.

– Moi aussi.

– Et moi.

– Exactement. C'est pareil pour moi, approuva Langlois. Parce que ça peut vous mettre en bouillie plus salement que n'importe quoi d'autre. C'est précisément ce que j'essaie de vous dire. Si c'était réellement la mort qui vous faisait peur, vous passeriez toute votre vie à l'attendre en claquant des dents parce que vous savez parfaitement qu'elle vous aura un jour, peu importe lequel. Et de plus, si c'était la mort elle-même qui vous faisait peur, pourquoi iriez-vous vous soucier de ce qui vous tuera ? Pourquoi craindre plus les obus que les mitrailleuses, ou les baïonnettes que les obus ?

– Tu es trop profond pour moi, professeur. Tout ce que je sais, c'est que personne ne désire mourir.

– Tu veux dire que toi tu n'en as pas envie.

– Juste. Et toi non plus.

– C'est là que tu te trompes, dit Langlois. Personnellement, ça ne me déplairait pas. C'est le seul absolu qui existe dans la vie. La mort a un mystère, une perfection qui n'appartient qu'à elle. Elle m'inspire une très vive curiosité. Si vive par instants que j'ai pensé tout à fait sérieusement au suicide.

– Eh bien, tâche de garder cette curiosité quelques heures encore et tu pourras la satisfaire sans compromettre ton âme immortelle.

– N'invoque pas la fatalité. Cela porte malheur.

– Mais comment sais-tu que j'ai une âme immortelle ?

Langlois aimait à discuter de ces problèmes.

– Je le sais, tout simplement.

– Eh bien, moi non. En fait, ma raison me dit que je n'ai pas d'âme. Retour du néant au néant, et pourquoi pas ? Cela me paraît bien assez logique.

– Bon, mais alors pourquoi sommes-nous ici-bas ?

– Sans raison, pour autant que je puisse le voir.

– Nous sommes sur terre pour perpétuer la race.

– Voilà encore une de ces phrases qui me font mal, éclata Langlois, ravi que lui soit donnée la chance de formuler ses idées à ce

sujet. C'est comme le fameux instinct de conservation... Le simple réflexe qui vous pousse à éviter les blessures, on l'appelle pompeusement « instinct de conservation ». C'est sans doute l'instinct de conservation qui incite les gens à vivre comme si de rien n'était au pied d'un volcan ou dans les zones de tremblements de terre et de typhons ! Et alors, si vous couchez avec une femme, on appelle ça « instinct de reproduction » quand c'est tout bonnement une envie de coucher avec une femme. Est-ce qu'il vous faut un gosse chaque fois que vous vous envoyez en l'air ? Bien sûr que non, et vous vous donnez bien du mal pour ne pas en avoir. Faire l'amour, c'est le plus beau sport d'intérieur ou de plein air que vous puissiez trouver, et vous n'avez pas besoin d'une autre justification. Qu'ont-ils besoin, les gens, de s'en aller claironner noblement qu'ils perpétuent l'espèce alors qu'ils cherchent uniquement à se donner du plaisir ?

– Eh bien, si tout le monde faisait comme tu dis, la race serait vite éteinte.

– Soit. Et où serait le mal ? Des tas de races ont disparu et personne ne semble en porter le deuil. La race humaine aussi disparaîtra, et je parie que, quand ce jour viendra, les animaux en seront drôlement contents...

– Qu'est-ce que tu fais des enfants à naître ?

– Ce que j'en fais ? À la minute, je voudrais bien en être un, moi, d'enfant à naître...

– Tout cela parce que nous attaquerons demain.

– Tu penses vraiment que tu fais une faveur à quelqu'un en le créant, en le sortant du néant pour le douteux plaisir de vivre toute une vie de peine et de misère parmi les humains, les plus féroces de tous les animaux de proie ?

– C'est la loi de la nature. Je n'y peux rien.

– Tiens, ne prends que cette guerre, insista Langlois. Tu crois vraiment que nos parents nous auraient mis au monde s'ils avaient prévu à quoi ils nous condamnaient ?

– Probablement, oui. Il y a toujours eu des guerres et il y en aura toujours. Elles font partie de la vie comme la maladie, les tempêtes ou la mort. À mon avis, il y a des tas de choses pires que la guerre. Par exemple, t'asseoir sur ton c... dans le bureau d'un quelconque salaud, et gagner de l'argent pour lui, et compter son fric... Il faut un

homme pour faire la guerre, mais le dernier des poux est capable de gagner des sous.

– Il n'y a que des toqués pour faire la guerre, si tu en juges par ceux qui mènent celle-ci. Cette attaque dans laquelle ils nous jettent maintenant, c'est de l'assassinat pur et simple. Vois-moi comment les Boches ont traité les tirailleurs. Et d'ailleurs la guerre n'a jamais rien réglé, si ce n'est de savoir qui est le plus fort.

– C'est déjà quelque chose.

– Ce n'est pas assez.

– On n'a jamais ce qu'on voudrait.

– Je vais dormir un peu, coupa Langlois.

– Bonne nuit. Et ne dors pas trop longtemps. Tu raterais l'occasion de satisfaire cette drôle de curiosité que tu éprouves...

Pendant la nuit, des détachements ouvrirent des brèches dans les défenses françaises, coupant les barbelés à l'aide de cisailles. Tandis qu'ils exécutaient cet ordre, quatre hommes furent tués et neuf blessés.

DEUX

À l'heure H moins 30, c'est-à-dire à six heures et demie du matin, tous les hommes de la division, depuis le général jusqu'au dernier des troupiers, étaient à leur poste. Tout le monde était en tenue d'attaque, en armes et prêt. Les canons étaient chargés et pointés. Les montres étaient synchronisées. Les cartes, les limites, les objectifs, tout cela était appris par cœur. Dûment réparées, les lignes téléphoniques étaient en état de marche. Les fusées de signalisation avaient été vérifiées.

Le calme qui suivait habituellement le bombardement de l'aube régnait sur le front.

Assolant et le capitaine d'artillerie Nicolas se trouvaient dans le poste d'observation. Tous deux se servaient de puissantes jumelles au lieu de télescopes, et ensemble ils étudiaient une carte divisée en d'innombrables petits carrés numérotés. Accroupi sur le sol, s'efforçant de ne pas heurter les genoux de l'officier d'artillerie, un caporal-téléphoniste parlait à mi-voix, et alternativement, dans les deux récepteurs qu'il tenait en main.

– J'ai le contact avec la division, mon général, dit-il. Contact avec Polygone, ajouta-t-il, désignant les 75 par leur nom de code.

Nicolas ne dit rien. Assolant non plus. Le général n'était pas d'humeur loquace. Il sentait même monter en lui une rage froide, d'autant plus amère qu'il ne pouvait s'en libérer aux dépens de personne, s'en prendre à rien d'autre qu'au temps.

Pendant la nuit s'était mis à souffler un vent du nord-est, provoquant de fortes averses. En ce moment il ne pleuvait plus, mais le terrain restait détrempé. De plus, de lourdes nuées continuaient de se mouvoir dans le ciel, pesant si bas sur l'horizon qu'elles semblaient effleurer de leur masse opaque la crête de la Fourmilière, et ces épais nuages allaient probablement d'un instant à l'autre crever en nouvelles averses. « Pourquoi courez-vous comme cela ? » avait envie de leur crier Nicolas, tant ces nuées mouvantes le faisaient songer à des travailleurs pressés par le temps, qui se hâtent le matin vers leur emploi.

Cette vilaine journée mettait Assolant de vilaine humeur, et non sans raison. Il avait fallu renoncer au barrage de gaz, à cause

de la direction du vent. Et ce vent, s'il se remettait à pleuvoir, allait aveugler de pluie ses hommes à l'attaque. Et puis il y avait la boue. La boue et la pluie, Assolant ne le savait que trop, avaient suffi plus d'une fois pour enlever tout mordant à une attaque. Mais ce qui, peut-être, le contrariait le plus c'était qu'une ondée soudaine puisse le frustrer de la joie attendue, de désigner l'une ou l'autre cible lointaine aux coups de l'artillerie. L'humidité de l'air avait déjà réduit la visibilité. Si la pluie tombait à nouveau, son champ de vision en serait plus limité encore et peut-être ne dépasserait-il pas quatre ou cinq cents mètres, soit les limites de ses propres lignes.

– Demandez le dernier rapport de la météo, ordonna le général, sans rime ni raison.

C'était la troisième fois que le caporal demandait les indications météorologiques depuis qu'Assolant était entré dans le poste, et il ne fit, une fois encore, que répéter le rapport initial : « Vents du nord-est, pluie et averses pendant les six heures à venir. »

Mais déjà le général avait oublié qu'il l'avait demandé. Ses jumelles aux poings, il n'était plus que deux yeux fixés sur des lentilles.

– Zéro moins quinze, annonça le caporal, répétant ce que lui disait une voix dans l'écouteur de la division. Rien à signaler. Toutes les unités se disent parées pour l'assaut.

La tranchée de première ligne était bondée... Plus encombrée même, semblait-il, que lorsque le double flux de la relève l'avait inondée pendant l'avant-dernière nuit... Elle était bondée d'hommes qui étaient et se sentaient grisâtres, grisâtres en leur uniforme sali de moisissure, grisâtres en leurs pensées toutes d'appréhension. Sur les marchepieds d'où ils allaient prendre leur élan, ils se tenaient dans un silence total et presque sans bouger, regardant droit devant eux. Chaque soldat portait deux paquets de cartouches supplémentaires pour fusil et quelques grenades. Ici ou là un homme attendait de se munir de charges qu'on devinait lourdes, de sacoches qui lui donnaient un peu l'apparence du voyageur attendant son train.

Ces fardeaux, c'étaient les explosifs destinés à faire sauter les galeries et cagnas de la Fourmilière. Leurs porteurs paraissaient un peu plus grands que les autres hommes, mais ce n'était qu'illusion d'optique, les fusiliers étant rapetissés par la longueur de leur baïonnette, disproportionnée par rapport à celle de leur arme.

Quel air cruel a une baïonnette, songeait Langlois... Et la plus cruelle de toutes, c'est bien la baïonnette française... Peut-être parce qu'elle est la plus élancée en sa forme, la mieux conçue en ses proportions, la plus pure en ses lignes... Ou plutôt, parce qu'elle a la réputation de causer les plus méchantes blessures, ces plaies triangulaires qui sont si difficiles à guérir. Langlois n'avait jamais employé sa baïonnette, et il ne s'en servirait que s'il se trouvait, son chargeur vide, face à un Allemand prêt à se ruer sur lui. Il demanda l'heure au lieutenant Bonnier qui était debout à côté de lui.

– Zéro moins vingt, dit l'officier. Il avait le commandement de la compagnie et se sentait, au creux de l'estomac, une légère sensation de nausée.

Langlois regarda les hommes autour de lui. Certains d'entre eux étaient condamnés à mourir dans la demi-heure à venir. Peut-être était-il l'un de ceux-là. L'idée lui traversa l'esprit, une idée étrangement impersonnelle, comme si ç'avait été une bribe de lecture, non pas du tout une réflexion venue de lui. Remarquant la maîtrise de soi dont témoignaient les hommes, il la jugea d'abord insolite, puis se rappela que ce phénomène l'avait déjà frappé et il ne s'y attarda plus. À nouveau le hantait cette pensée : celui-ci, ou celui-là, ou celui-là, dans quelques minutes il sera mort... C'est une certitude, c'est inévitable. À contre-cœur il essaya de deviner qui tomberait... Cette obsession : là, tout près de lui, ces hommes qu'il pourrait toucher de la main, ces hommes dont certains sont des camarades très proches, il courent à leur fin avec une vitesse incroyable, et pourtant sans bouger. Non, c'est plutôt le trépas qui fonce sur ces vies... Encore trente minutes à vivre, et puis l'inconnu absolu, l'apothéose... À ce moment et en ce lieu, l'idée avait une force si poignante que d'elle-même elle s'étouffa et s'éteignit.

L'esprit libéré d'une hantise qu'il n'aurait pu supporter plus longtemps, Langlois revint à des pensées plus ordinaires, plus étroitement liées à sa personne et à sa chair. Une blessure, il la redoutait

surtout aux yeux, aux parties génitales et aux pieds. Lorsqu'il y songeait – comme il lui arrivait parfois lorsqu'il se trouvait à l'abri – c'était l'idée de son sexe mutilé qu'il abhorrait le plus. S'il y pensait la nuit, alors l'obscurité lui faisait souhaiter par-dessus tout que ses yeux fussent épargnés. Mais maintenant, comme approchait un corps à corps avec l'ennemi, ses pieds l'obsédaient, ses pieds sans lesquels il serait paralysé sans secours. C'était ainsi qu'il se sentait, et voilà tout. Ses pieds, d'accord, ne lui seraient pas d'une grande aide s'il perdait la vue. N'importe, il aimerait encore mieux être aveugle. Tant que ses pieds seraient indemnes il pourrait se mouvoir, marcher à tâtons, s'en tirer. Oui, surtout : bouger, bouger, bouger.

– Zéro moins quinze, annonça Bonnier sans que nul le lui eût demandé.

« Cette fois-ci je me ferai poisser », se dit Didier. Il ne s'imaginait pas réellement sous l'aspect d'un cadavre, car c'en aurait été trop pour lui. Sauter le parapet sept fois sans une égratignure, c'est beaucoup demander. S'il avait été dans sa nature de raisonner les présages qu'il savait si bien déchiffrer, il se serait exprimé ainsi : « Normalement, je devrais avoir mon compte cette fois-ci. » Il sentait que sa chance diminuait un peu chaque fois. Le poids de cette menace l'oppressait, et il ressentait vaguement une sorte d'injustice, comme s'il était désormais handicapé. Langlois aurait pu lui expliquer posément que ses chances quelles qu'elles fussent, disons moitié-moitié, demeuraient identiques lors de chaque nouvelle attaque, et cela malgré la bonne fortune qui l'avait tant de fois protégé. Didier aurait fort bien suivi le raisonnement, mais il n'en aurait pas moins gardé, en fonçant vers l'ennemi, la funeste conviction d'être un homme marqué.

Il regarda sa montre sans la voir. L'homme à côté de lui l'interrogea, et Didier dut regarder à nouveau sa montre : « Encore quinze minutes », dit-il.

Le capitaine Charpentier avait au talon une ampoule si douloureuse qu'elle le faisait boiter, qu'elle suffisait même à lui occuper presque entièrement l'esprit. Assis dans la tranchée, sans fin il maudissait cette cloque. Et le temps aussi, ce temps infect qui rendrait la marche encore plus difficile juste au moment où il lui eût fallu la plus grande aisance physique. Pour la vingtième fois il regarda sa montre, mais sans voir le cadran, sans pouvoir fixer son attention sur rien d'autre que l'exaspérante ampoule, cette douleur au talon dont le rappel lancinant éclipsait tout autre souci. Charpentier enragea...

Six minutes avant l'heure H, la pluie se remit à tomber, une pluie oblique et hostile, pénétrante, de quoi vous rendre fou.

« Comme ça, c'est réglé, songea Dax avec quelque amertume. Le temps est toujours avec les Boches. Ça va être mauvais... » Il bâilla nerveusement, sans achever son geste.

Le général Assolant s'impatientait. Sa montre s'était-elle arrêtée ? Il la compara à celle de l'officier d'artillerie et put constater qu'il n'en était rien. Les puissantes jumelles lui brûlaient les yeux, et cependant il n'arrivait pas à s'en dessaisir plus de quelques secondes à la fois, tant il avait hâte de voir commencer sa victoire. C'est ainsi qu'il y pensait maintenant, son esprit usant franchement du mot « victoire » pour désigner l'attaque.

Nicolas, lui, ne regardait pas sa montre. Il avait appris à laisser le temps en paix. Il connaissait les caprices du temps qui, dès qu'il se sent observé, veut se faire valoir, ralentit son cours, vous joue des tours.

– Zéro moins une, dit le caporal, se fiant une fois de plus à l'information qui lui parvenait par fil.

Assolant reprit ses jumelles, mais l'humidité de son front les embua et il dut les enlever presque aussitôt. Il les essuya avec un mouchoir et, cette fois, les tint éloignées de son visage. La vision bougeait, mais cela valait mieux que de ne rien voir, et il lui suffirait d'un mouvement du poignet pour se fixer les verres aux orbites dès

que les choses seraient en train. Nicolas, qui voulait épargner à ses yeux le contact pénible des lentilles, laissa s'écouler trois quarts de minute, qu'il compta aux battements de son pouls, avant de saisir ses jumelles.

Les deux hommes se concentraient si intensément sur ce qu'ils allaient voir qu'ils n'entendirent même pas le tonnerre de la première salve. Un mur d'épaisse fumée obscurcit soudain le champ de leurs jumelles et, de stupeur, ils tressaillirent. Tout haut, et tout seul, Nicolas rit de s'être ainsi laissé surprendre par quelque chose à quoi il avait voué tous ses soins et dont la préparation, pour lui, n'avait pas requis moins de trente-six heures.

– Ça y est..., dit-il.



– Ça y est, dit le capitaine Charpentier comme le sifflement déchirant d'innombrables projectiles faisait vibrer l'air derrière lui. Le rugissement de la salve – pareil à l'éruption d'une force gigantesque, trop longtemps contenue et tout à coup libérée – chassa toute pensée de son esprit. À l'arrière se fit un bref silence tandis que les pièces étaient rechargées ; devant lui, à deux cents mètres de la tranchée, éclata le fracas des obus qui défonçaient le sol. Le choc de l'impact fit trembler la terre. Des nuages de fumée noire bondirent dans le ciel, puis se courbèrent et se rabattirent sous l'effet du vent. D'un coup, et partout, on ne sentit plus que l'âcre odeur des explosifs. Projetée en l'air comme en de hautes vagues, la boue retomba, se répandit. Le métal volant bourdonnait et miaulait. Les hommes baissèrent un peu la tête et se rapprochèrent les uns des autres.

Charpentier regarda sa montre. Il était déjà « l'heure plus quarante secondes ».

Le tremblement de terre redoublait de violence. Le barrage grondait comme un déchaînement élémentaire, une trombe de feu aussi terrifiante pour ceux qu'elle était censée protéger que pour ceux qu'elle devait détruire. Tout au long de la ligne ennemie éclataient les fusées d'alarme qui s'élevaient, jaillissaient puis retombaient lentement, avec un absurde détachement.

Les balles de mitrailleuses commencèrent à écorcher le parapet français et à y faire gicler la boue.

Trois minutes après l'heure H, le contre-barrage allemand ajouta au chaos, déchiquetant les barbelés français, avançant et reculant à travers les lignes du front. Déjà, dans les tranchées, des voix appelaient les brancardiers, mais personne ne pouvait entendre ces appels : les mitrailleuses lourdes de l'ennemi étaient entrées en action dans tout le secteur et sans trêve arrosaient de balles les parapets.

Cinq minutes après le déchaînement de l'artillerie, il y eut un répit momentané tandis que les canons français étaient rechargés pour le feu roulant.

On entendit des sifflets tout au long des lignes d'assaut.

Charpentier grimpa sur le parapet noyé dans la fumée, criant et, d'un geste du bras, appelant ses hommes à le suivre. Il resta là debout, toujours criant et gesticulant, dans une posture héroïque telle qu'on en voit sur les affiches de recrutement. Pourtant il ne se sentait nullement héroïque. Il ne ressentait rien d'autre que cette fichue ampoule au talon, et cet égarement qui vous emporte quand tout frémit autour de vous.

S'aidant des pieds et des mains, les hommes escaladaient le parapet glissant, en haletant, en griffant le sol de leurs ongles. Charpentier se tourna vers l'ennemi pour mener la charge. À l'instant même, son corps décapité s'abattit dans la tranchée d'où il sortait.

Quatre autres corps sans vie dégringolèrent presque aussitôt, rejetant en arrière quelques-uns des hommes qui tentaient de sortir. Trois fois les hommes de la 2e compagnie essayèrent d'avancer, et chaque fois le parapet fut balayé, nettoyé par le feu mortel des mitrailleuses. Ce n'était pas possible, simplement pas possible. Sans se concerter, tacitement, les hommes décidèrent d'attendre.

La 1re compagnie poussa jusque dans ses barbelés, pour y être clouée au sol par le barrage allemand. Incapables du moindre mouvement en avant, les hommes se mirent, un à un, à ramper à reculons, cherchant la protection moins illusoire de leur tranchée. Le capitaine Renouart fut le dernier à battre en retraite. Du moins avait-il renoncé à lancer ses hommes à l'attaque : à quoi bon ?

Sur la gauche, les deux autres compagnies se comportèrent un peu mieux, au moins au début. Cinquante hommes environ de la 4e compagnie parvinrent à franchir leur réseau de fils de fer, mais il n'en survécut que six ou sept, dont Meyer et Férol.

La 3e compagnie, commandée par le lieutenant Bonnier, eut moins de peine que les autres à quitter ses positions de départ. Mais, faute d'avoir bien repéré les brèches dans les barbelés, elle s'empêtra dans ses propres défenses et c'est dans les fils de fer qu'elle se fit balayer par les mitrailleuses allemandes. Tout le monde criait et personne n'entendait. Tâchant de se libérer, de s'arracher aux pointes de métal, les hommes sautillaient comme en un ballet de fous...

– Couchez-vous ! Couchez-vous ! cria Bonnier, tout en demeurant dressé jusqu'à la taille parmi les barbelés. Couchez-vous ! Couchez-vous !

Ses cris se changèrent en gargouillements. Le sang lui gicla dans la bouche. Ses jambes se dérobèrent sous lui. À ses oreilles, le fracas de la bataille parut décroître avec une vitesse étonnante. Silence. Ténèbres. Le lieutenant Bonnier s'assit dans les barbelés. Il était assis là, comme s'il lisait attentivement un livre. Il avait été frappé, en pleine poitrine, par une rafale de mitrailleuse.

Trente-cinq minutes après l'heure H, la troisième attaque contre la Fourmilière avait échoué, étouffée dès le départ, brisée net. En réduisant de moitié, sur le papier, les rations nécessaires pour la journée, Herbillon ne s'était trompé que de peu.

Le caporal-téléphoniste Nolot avait une fameuse histoire à raconter. Rien qu'à le voir, dès son retour à l'arrière, ses compagnons du mess divisionnaire le comprirent : aussi lui cédèrent-ils la place d'honneur à table, mettant à sa portée une bouteille et une timbale.

– Le plus beau jour de ma vie... commença-t-il, frétillant presque de jubilation. Le vieux Trompe-la-Mort qui s'est fait dire d'aller se faire voir ! Et par un simple capitaine ! J'ai entendu toute l'affaire. Je ne pouvais pas m'en empêcher parce qu'il parlait sur

une ligne directe. On ne peut pas, vous pensez bien, installer un standard dans un poste d'observation.

Et de toute façon, j'aurais entendu, à côté de moi, une partie de la...

– On s'en fout de tout ça. Vas-y...

– Oui, commence par le commencement... Et ne laisse rien de côté...

– Mais n'en rajoute pas non plus...

– Sois bref, je dois m'en aller...

– Ne t'occupe pas de lui, et dis-nous tout...

– Eh bien, j'étais accroupi par terre. D'une main je tenais le récepteur raccordé aux 75, de l'autre le second appareil. Au bout de cette seconde ligne, il y avait Ernest. Oui, lui, ici. Le général avait demandé le rapport météo trois cent soixante-dix-neuf fois...

– Soixante-neuf, corrigea Ernest.

– Oh, tu ne peux pas cesser un instant de faire de l'esprit ?

– C'est vrai, cesse d'interrompre. Je dois filer dans une minute et je veux l'entendre.

– Donc, je ne cessais de lui donner les indications de la météo, toujours pareilles. La dernière fois qu'il les demanda, il était environ zéro moins quinze. On était là à seriner toujours le même refrain, Ernest qui me disait l'heure toutes les minutes et moi qui répétais. Salive gaspillée, notez bien, car Trompe-la-Mort ne s'occupait que de sa montre et de la Fourmilière. Un œil sur l'une, un œil sur l'autre, pour ainsi dire.

– Puis voilà qu'après un petit temps, Ernest dit : « Zéro ! ». Oh ça, pas d'erreur, je l'ai vu tout de suite. L'enfer se déchaînait. Zéro pour le Boche, d'accord, et pour un tas de nos gars aussi...

– Ça va, on connaît la musique...

– Trompe-la-Mort et Nicolas, je veux dire l'officier d'artillerie, ils étaient littéralement collés à leurs jumelles. Et ils y restaient collés. Alors Ernest dit : « Zéro plus cinq », et le tir se ralentit pendant qu'on réglait les canons. Ernest se mit à me raconter une histoire cochonne. À propos, où donc disais-tu que la puce s'était réveillée... ?

– Oh, vas-y...

– Bon. Tout à coup j'entends Trompe-la-Mort qui beugle : « Nom de D... ! Mais où sont-ils ? »

« Là, à gauche, mon général, lui cria Nicolas. »

« Mais ils ne sont qu'une poignée. Où est le reste ? Six minutes après le signal, ils ne sont pas encore sortis de la tranchée... »

Deux ou trois minutes passent, puis Trompe-la-Mort demande : « Pas encore de rapports ? » Ernest dit non, qu'il n'y a pas encore de rapports. Comme s'il pouvait y en avoir ! Je me mets donc à crier ça à Nicolas, mais voilà Trompe-la-Mort qui se met à gueuler de son côté : « Les sales capons ! Ils n'avancent pas. Alors que le barrage s'est éloigné d'eux... » Puis, je suppose, il y pense un bon coup, et qu'est-ce que vous croyez qu'il dit ensuite ? Il est dans une rage terrible. Et il dit :

« Pardieu, s'ils ne veulent pas avancer derrière un barrage, ils le feront devant le feu. Capitaine, commandez aux 75 de tirer sur les positions de départ. Ça les obligera à sortir de leurs trous. »

« Vous n'y songez pas ? »

« Aussi vrai que je suis assis ici. »

– Et alors, qu'est-ce qu'il fait, le capitaine ?

– Il a un air, comme si on lui avait tiré dessus. Il dit : « Mon général ?... » Comme une question, vous comprenez ?

– Et Trompe-la-Mort, qu'est-ce qu'il répond ?

Nolot se fit un peu prier, et savoura leur impatience.

– Il répond : « Vous m'avez entendu ! » et il jette au capitaine un de ses regards, à vous enclouer un obusier. Alors Nicolas prend la carte, puis le récepteur relié aux 75, et il dit : « Allô, Polygone. Le général ordonne aux deux batteries de tirer sur les points 32, 58 et 73. Terminé. Répétez. » Ces points, c'étaient des carrés marqués sur la carte. Le type, à l'autre bout, il répète correctement, et puis je l'entends qui fait passer la consigne. Quelques minutes passent, puis il y a la voix qui se fait entendre : « Ici Polygone. Le commandant de la batterie pense qu'il y a une erreur. Ces repères se situent dans nos lignes. Veuillez vérifier. Terminé. »

– Nicolas répète ça à Trompe-la-Mort qui écume : « Dites-leur qu'il n'y a pas d'erreur... Qu'ils obéissent immédiatement... Les troupes se révoltent, refusent d'avancer. Feu comme je l'ai dit, jusqu'à nouvel ordre. » Et il se met à jurer, mais à jurer... Comme jamais je n'ai entendu jurer un troupier...

Il y a encore un moment d'attente, un peu plus long. Puis la voix – écoutez bien ceci – la voix reprend au bout du fil :

« Le commandant de la batterie fait savoir respectueusement qu'il ne peut pas exécuter un tel ordre faute d'avoir un écrit signé par le général. »

« Passe-le moi », gueule Trompe-la-Mort , et il arrache le cornet des mains de Nicolas. Il mugit comme un taureau : « Appelez immédiatement au téléphone le commandant de la batterie. Ici, général Assolant. »

Au bout de la ligne, je me rends compte que le copain en reste baba. Très peu de temps après une autre voix reprend :

« Le commandant de batterie à l'appareil, mon général. »

« Allez-vous obéir à mes ordres ? lui beugle Trompe-la-Mort. »

« Pas à celui-ci, mon général, avec tout le respect que je vous dois... À moins qu'il ne soit porté par écrit. » Très calme, comme ça, posément.

« Je vous le dis pour la dernière fois : allez-vous, nom de D..., exécuter mes ordres ? »

« Mon général, je refuse respectueusement d'y obéir. À moins qu'ils ne soient écrits et signés par vous. »

Un temps d'arrêt. Il en est tout fumant, Trompe-la-Mort, à croire qu'il va faire explosion. Puis c'est le commandant qui reprend la parole :

« Permettez-moi, mon général, de vous dire respectueusement que vous n'avez pas le droit de me faire tirer sur nos propres hommes si vous n'êtes pas prêt à en prendre la responsabilité pleine et entière. Il me faut un ordre écrit avant que je puisse faire une telle chose. Supposons que vous soyez tué, mon général... Où en serais-je alors ? »

« Vous serez en face d'un peloton d'exécution demain matin, voilà où vous en serez. C'est une bataille que je dirige ici, pas une banque. Vous croyez que j'ai ici avec moi tout un bureau ? Quel est votre nom ? »

« Pelletier, mon général. »

« Passez votre commandement et allez à mon PC. Vous êtes aux arrêts. »

« Oui, mon général. » C'est tout ce qu'il a dit. L'air plutôt fatigué.

– À peu près une demi-heure après l'heure H, voilà que j'entends Ernest qui se met à me dégoiser dans l'autre oreille : « D'après les premiers rapports, l'attaque a apparemment échoué sur l'ensemble du front. » Mais Trompe-la-Mort interrompt : « Dites à mon chef d'état-major d'assurer la relève immédiate du 181e et d'envoyer le régiment au château de l'Aigle. Dites-lui aussi de réunir un conseil de guerre, prêt à siéger d'ici midi. » Puis il continue, s'adressant à Nicolas : « Si ces cochons n'osent pas braver les balles allemandes, ils affronteront les balles françaises.

« Qu'allez-vous faire, mon général ? » demande Nicolas. Il est si épaté qu'il pose la question au général. Pas de mal : Trompe-la-Mort a l'air tout content d'en parler.

« Je vais faire fusiller une section par compagnie pour rébellion et lâcheté devant l'ennemi, voilà ce que je vais faire. »

« Au nom du Ciel ! fait Nicolas. Une section par compagnie ! Bon Dieu ! Mais quoi, il vous faudra une mitrailleuse. »

« Voilà une idée de premier ordre, mon garçon ! » s'exclama Trompe-la-Mort. Il est si content de l'idée que déjà il a l'air de se sentir mieux. Et on dirait qu'il ne remarque même pas que Nicolas n'a pas dit « mon général », qu'il lui a parlé comme s'ils étaient deux copains.

« Allons-y, fait le général. Pas de raison de rester ici. Mais je vais leur donner une leçon qu'ils n'oublieront pas. Me jouer un tour pareil ! Je vais leur en jouer un, moi, et un fameux ! »

– Ainsi, ils ramassent leur fourbi et ils s'en vont. Nicolas n'arrête pas de marmonner « Doux Jésus ! Sainte Mère de Dieu ! » tandis que Trompe-la-Mort ne fait que sourire, si on peut appeler ça sourire. Il y a des gars qui l'appellent Gueule-de-Requin. C'est un nom qui lui va, et il ne l'a jamais si bien porté qu'au moment où je l'ai vu sortir du poste d'observation. Quelle journée, mes amis !

Le caporal-téléphoniste Nolot en était encore tout frémissant de jubilation.

Il y avait pour Assolant trois raisons de faire diriger le 181e vers le château de l'Aigle. Plus tard, pour son plaisir, il allait découvrir qu'il en existait même une quatrième. Que lui apparaissent rétrospecti-

vement des raisons d'agir supplémentaires, c'était pour le général le corollaire habituel de ses décisions. Il y cherchait volontiers les preuves de sa sagacité sans jamais discerner la fausseté de raisonnement. Bien au contraire, chacune des raisons qu'il se découvrait après coup lui paraissait de nature à établir plus nettement son esprit de prévoyance. Il ne s'était jamais demandé pourquoi cette prévoyance avait un tel besoin de se trouver des justifications.

S'il ne s'agissait cependant que des trois raisons qui lui vinrent d'emblée à l'esprit dans le poste de guet, des raisons premières qui le poussèrent instantanément à choisir le château de l'Aigle, la principale était qu'il existait au château le plus beau terrain de parade de toute la région. Ce terrain, le général le connaissait bien. À la limite nord du domaine, c'était une étendue de terre spacieuse et unie, bordée par des bois sur deux côtés adjacents, s'ouvrant par ailleurs sur une avenue de peupliers menant aux bâtiments et sur la grand-route qui y conduisait. Comment se fit-il, pourtant, que dans cette tension, cette amertume qui régnaient dans le poste d'observation, le général pût garder assez de présence d'esprit pour savoir exactement où envoyer le régiment, à la minute précise où il décidait de le faire relever ?

Lui eût-on posé la question inopinément, il aurait tout bonnement répondu à quiconque que c'était très simple, qu'il connaissait fort bien l'endroit, qu'il y avait plus d'une fois passé des troupes en revue.

Très simple, parfaitement. Mais derrière cette explication s'en cachait une autre. Il y avait une autre raison, à peine plus subtile et cependant plus profonde, pour expliquer que le général eût gardé si bien en mémoire un vague détail comme l'existence de ce terrain. Depuis qu'il avait vu pour la première fois le terrain de parade, celui-ci était devenu le décor permanent de son rêve éveillé. C'était là, et nulle part ailleurs, que le président de la République, le président en personne, devait épingler sur sa tunique l'étoile de grand officier de la Légion d'honneur. Où donc, mieux que sur ce terrain, ceux qui lui avaient coûté son étoile auraient-ils pu lui payer leur dette ? N'était-ce pas un juste retour des choses ? Les bois donneraient un arrière-plan adéquat aux poteaux d'exécution et il y avait

toute la place nécessaire pour que le régiment se range sur trois côtés, de façon à ce que nul ne manquât le spectacle.

Deux autres raisons suggéraient le choix du château de l'Aigle. D'abord il se trouvait à distance convenable du front et du QG divisionnaire, soit à une dizaine de kilomètres de chacun de ces points. Ensuite le général pensait qu'un château permettrait à une cour martiale de siéger dans un cadre plus digne, donc plus propice, que si elle avait à délibérer plus près des lignes dans un cantonnement croulant.

En ses beaux jours, le domaine, incontestablement, avait eu du charme, un charme un peu solennel qui persistait bien que la propriété se fût trouvée dans la zone des armées depuis le début de la guerre. Le manoir lui-même se dressait au centre d'un parc de belles dimensions, dont la plus grande partie était maintenant envahie par des baraques camouflées sous les arbres, les logements et le mess des officiers. Au-delà du parc s'étendaient des champs et, plus loin encore, des bois. Au nord et à l'ouest, une partie des bois avait été débroussaillée et dégagée de façon à y construire deux cantonnements pour les troupes, les camps A et B. Le plus proche du terrain de parade cher au général Assolant était le camp B, et c'est de ses baraquements qu'approchait pour l'instant le 181e, marchant entre les rangées de peupliers.

Les hommes se parlaient.

– ... On m'a dit que le colonel s'était suicidé.

– Alors il s'est retapé rudement vite. Je viens tout juste de le voir passer dans sa voiture.

– C'est vrai. Il était dans la voiture avec le général. Peut-être qu'il est aux arrêts.

– Il ne l'aurait pas volé, après nous avoir envoyés à l'abattoir.

– On raconte qu'il a menacé de faire passer par les armes un officier.

– Qui a menacé ?

– Le général.

– C'est le colonel qu'il devrait faire fusiller, pour nous avoir jetés à l'attaque.

– À ce compte, il devrait se fusiller lui-même. Le colonel n'a rien eu à voir là-dedans. Il n'a fait qu'exécuter les ordres.

– Juste. Le colonel a dit qu'il rendrait son commandement s'ils s'obstinaient dans cette attaque.

– Qui t'a dit ça ?

– Je l'ai entendu.

– Et moi, je tiens d'un des courriers du QG, qui le tenait du téléphoniste, qu'il y avait eu quelque part un terrible pétard, et qu'ils s'étaient menacés l'un l'autre du peloton.

– Qui, ils ?

– Dax et le général.

– Ça m'irait bien s'ils faisaient comme ils ont dit.

– En tout cas, il y a quelque chose dans l'air. Cette brusque relève...

– Personne n'aurait pu avancer sous un feu pareil. Tiens, Georges – tu le connais, Georges – il avait à peine passé la tête en escaladant le parapet, que les mitrailleuses lui ont enlevé le haut du crâne jusqu'aux yeux, tout net.

– Allons ! Une mitrailleuse, ça ne t'ouvre tout de même pas la tête comme un œuf à la coque...

– Celle-ci, elle l'a fait. Même que la cervelle de Georges m'a tout éclaboussé.

– Sa cervelle ? C'est comique. Je n'ai jamais cru qu'il en avait.

– Plus que toi, en tout cas.

– Pas vrai. Moi j'ai eu assez de jugeote pour ne pas me faire tuer.

– Faut pas de la jugeote pour se cacher dans une cagna. Faut seulement des pieds froids.

– De toute façon, ses ennuis sont finis. Il disait toujours qu'en face on n'avait pas son numéro. C'est comme ça qu'on se fait poisser.

– Si tu restes ici assez longtemps, tu es sûr de ton affaire.

– Y a quelqu'un qui va déguster pour ce fiasco, ça c'est sûr.

– Déguster quoi ?

– Eh bien, si tu es un général, ce sera une décoration. Ils décrochent toujours des médailles, quoi qu'il arrive. Mais si tu n'es qu'un troupier, tu auras un coup de pied dans le c... Le troupier, il y a droit aussi, quoi qu'il arrive.

– Il y a quelque chose de bizarre qui se mijote. C'est mon nez qui me le dit. Tout ce remue-ménage pour nous faire quitter les lignes... Et les officiers, ils ont un drôle d'air. Holà ! Des dragons...

Le régiment avait quitté l'avenue de peupliers en prenant vers la droite et marchait vers les bois, à une cinquantaine de mètres de là. On apercevait les baraques les plus proches, juste après la lisière des arbres et, devant l'entrée du camp, un détachement de dragons montés. La cavalerie était postée là comme un comité d'accueil, mais son accueil, il fallait en convenir, n'était pas bien chaleureux.

La colonne marcha entre les rangs des dragons, qui regardèrent les fantassins avec une froide curiosité, puis disparurent dans le bois. À quoi se destinait cette garde d'honneur, les arrivants le saisirent bientôt, lorsque chaque compagnie s'aligna devant ses quartiers avant de rompre les rangs. Les commandants de compagnie donnèrent lecture de cet ordre :

Le régiment est mis collectivement aux arrêts et restera consigné dans ses quartiers jusqu'à nouvel ordre. Le camp est placé sous surveillance et tout homme qui essaiera de le quitter sans un laisser-passer sera abattu à vue.

La présence des dragons était la quatrième raison, la raison rétrospective grâce à quoi le château de l'Aigle devait donner toute satisfaction au général Assolant.

Le capitaine Pelletier vida sa tasse, au café du Carrefour, et demanda à la vieille femme ce qu'il lui devait.

– Cinq sous, dit-elle.

Pelletier déposa la monnaie et alluma une cigarette.

– Vous allez en permission ? demanda-t-elle en ramassant les pièces.

C'était la première fois depuis plusieurs semaines qu'elle posait une question comme ça, pour parler...

– Oui, répondit Pelletier.

– Dix jours ?

– Non, plus longtemps que cela, je pense, fit l'officier, souriant pour lui-même autant que pour elle. Il avait l'air très jeune, très fatigué, très sale. La vieille vit sa pâleur, la raideur des muscles autour de sa bouche, les yeux vitreux. Elle nota aussi que ses gestes, amorcés en des mouvements vifs et saccadés, s'achevaient paresseusement, sans ressort.

– Z'y avez été longtemps ?

– Trop longtemps.

– Prenez donc un autre café, arrosé de cognac, suggéra-t-elle.

– Non, merci, il faut que je parte.

– Si vous attendez une demi-heure, les camions à munitions passeront à vide en retournant vers le terminus du chemin de fer.

– Merci, mais je pense que je vais un peu marcher. L'exercice me fera du bien.

– C'est une vilaine journée.

– Vraiment, oui, vilaine...

– Eh bien, bonne chance, jeune homme

– Merci, j'en aurai besoin. Bonne chance à vous aussi.

– Au revoir, capitaine.

– Au revoir, madame.

Lorsque le général de Guerville, chef d'état-major de la 15e armée, pénétra peu après midi dans le bureau d'Assolant au quartier général de la division, il eut un instant l'impression d'interrompre les débats d'une cour martiale, tant la scène évoquait un conseil de guerre. Il trouva le général Assolant assis derrière la longue table qui lui servait de bureau. À sa gauche se trouvait le colonel Couderc, chef d'état-major divisionnaire ; à sa droite, une chaise restait inoccupée. Face à la table, un groupe d'officiers gardait à peu près la même attitude qu'avait prise Assolant lui-même, deux nuits plus tôt, pour exprimer au commandant d'armée ses appréhensions au sujet de l'attaque. Quelle que fût la conversation, le silence se fit dès qu'Assolant se leva pour saluer Guerville. Chacun fit claquer les talons et salua.

– Bonjour général. Bonjour, messieurs, lança aimablement Guerville tout en allant, à travers la pièce, vers la chaise vide que lui présentait Couderc. Sale journée... Je vous en prie, ne vous interrompez pas pour moi.

– Bonjour, mon général, dit Assolant. Permettez-moi de vous présenter ces officiers. Vous connaissez, je crois, le colonel Couderc... Colonel Dax, commandant du 181e régiment d'infanterie...

Colonel Labouchère, qui appartient à mon état-major... Capitaine Herbillon, adjoint du colonel Dax...

Il y eut encore des claquements de talons et de nouveaux saluts, y compris ceux de Saint-Auban et de deux autres officiers subalternes qu'Assolant n'avait pas pris la peine de présenter.

– Je vous en prie, ne vous interrompez pas pour moi, répéta Guerville. Dax le prit au mot et, s'adressant à Assolant qui lui avait fait un signe d'assentiment, il reprit vigoureusement son plaidoyer là où il avait dû l'arrêter.

– Je répète, mon général, et je me permets d'y insister : ce n'était pas une rébellion.

– J'ordonne une attaque et vos troupes refusent d'attaquer. Comment appelez-vous cela, si ce n'est une rébellion ?

– Mes troupes ont attaqué, mon général, mais elles n'ont pas pu avancer.

– Parce qu'elles n'ont même pas essayé. Je l'ai vu de mes yeux, du poste d'observation où je me trouvais. Les trois quarts du régiment n'ont jamais quitté leurs positions de départ.

– Les deux tiers du régiment constituaient la force d'appui, mon général. Ils n'étaient même pas en première ligne.

– Je voulais dire les trois quarts du bataillon, évidemment. Pas de faux-fuyants, je vous en prie. À propos, où donc est le commandant du bataillon ? Il devrait être ici.

– Le commandant Vignon ? Il a été tué. Par notre propre barrage. Plusieurs obus tirés trop court. Je compte faire un rapport à ce sujet dès que j'en aurai le temps. C'est une autre question, mon général...

– Dax, ne nous égarons pas, s'il vous plaît. Ce qui nous occupe, c'est que votre 1er bataillon a refusé d'avancer comme il en avait l'ordre et que – je vous l'ai déjà dit et répété – je vais faire fusiller une section par compagnie. J'appelle cela de l'indulgence. En bonne justice, c'est tout le bataillon qui devrait...

– De l'indulgence, ce serait beaucoup dire, mon général. Et les hommes ont avancé... Par Dieu, songez que nous avons eu presque cinquante pour cent de pertes !

– Oui, Dax, dans nos propres tranchées. Pour ce prix nous aurions dû arriver de l'autre côté de la Fourmilière.

– Il me semble, Assolant, intervint Guerville, que la proportion des pertes prouve l'intensité du feu, quand bien même elles se seraient produites pour la plupart sur les positions d'attaque.

– Oui, concéda Assolant, mais la vraie question, la seule, c'est que les hommes n'ont pas avancé. Ils auraient dû se faire tuer hors des tranchées, non dedans.

– Ils n'ont pas choisi comment se faire tuer, protesta Dax. Ce sont les Allemands qui en ont décidé pour eux.

– Ils n'ont pas avancé. Vous ne pouvez donc pas comprendre ça ? éclata Assolant.

– Si, mon général, s'obstina Dax. Mais vous dites qu'ils ont refusé d'avancer, et je dis qu'ils n'ont pas pu avancer. C'était physiquement impossible. Et cela n'empêche que beaucoup d'entre eux sont parvenus à franchir quelques mètres. Certains de ceux-là ont été littéralement soufflés en arrière dans leur tranchée.

Espérant qu'il avait trouvé en Guerville un allié, Dax s'était tourné vers lui pour faire ses dernières remarques.

– Oh, fit Guerville, prompt à renier cette alliance qui s'esquissait, il nous faut pourtant faire quelques exemples...

– Absolument, triompha Assolant. Une section par compagnie.

– Cela, mon cher, me paraît un peu excessif, dit Guerville.

– Ah, oui ? Que proposez-vous, mon général ?

– Oh, disons dix hommes par compagnie. Quarante au total.

– Cela équivaut pratiquement à une section, objecta Dax, étant donné ce qu'il reste d'effectifs dans le bataillon.

– N'exagérez-vous pas un tantinet, colonel ? demanda Guerville avec un agréable sourire.

– Si c'est un exemple qu'il vous faut, mon général, reprit Dax, un seul homme fera l'affaire aussi bien que cent. Mais je serais bien incapable de le choisir. Je ne pourrais que me désigner moi-même. Après tout, je suis l'officier responsable.

– Allons, allons, colonel, interrompit Guerville, je pense que vous êtes surmené. Il n'est pas question des officiers !

– Et pourquoi n'en serait-il pas question ?

Dax avait noté qu'à cette seule suggestion Guerville s'était montré alarmé, et c'est bien pourquoi il insistait. À la vérité, Guerville n'aimait guère le tour que prenait la discussion. Promptement,

il décida une manœuvre apparemment paradoxale. Il battit en retraite devant l'attaque de Dax, tout en feignant de l'ignorer. Se tournant vers Assolant, il lui dit :

– Supposons qu'on en prenne une douzaine. Ne parlons pas de rébellion. Ce serait tout aussi bien, je pense, si nous évitions un mot aussi fâcheux. Restons-en à la lâcheté devant l'ennemi.

– Je demandais quatre sections, grogna Assolant, et voilà que nous n'en sommes déjà plus qu'à une escouade...

– Je vous en supplie, messieurs...

Dax éclata, incapable de se contenir plus longtemps, dès lors qu'il avait, il le sentait, amené Guerville dans son jeu :

– Une douzaine d'hommes ! Une douzaine d'hommes, comme une douzaine de têtes de bétail... C'est monstrueux ! Ou bien tout le bataillon est en faute, ou bien je suis seul coupable. Mais songez donc à nos titres de gloire, à nos fourragères, à ce que le régiment a subi à Souchez. À l'état des hommes. À la pluie. Et à ce feu meurtrier des Boches, dont le général en personne a eu hier un échantillon. Si c'est un exemple qu'il vous faut, un homme n'y suffira-t-il pas ? Douze hommes ! Qui sait lesquels seront désignés ? D'où viennent-ils ? Quelles relations peuvent-ils avoir ? Pauvres diables, ils ont vraiment essayé d'avancer. C'était impossible. Sur mon honneur, messieurs, ils ne se sont pas conduits en lâches. Loin de là. Ils furent héroïques...

À nouveau, Guerville interrompit. Une des remarques de Dax l'avait frappé et le préoccupait encore : « Qui sait quelles relations ils peuvent avoir ? » Le général ne goûtait pas du tout les perspectives qu'ouvrait cette petite phrase. Douze hommes, il devait bien l'admettre, auraient plus de chances d'avoir des relations influentes qu'un plus petit nombre. Et leurs relations appartiendraient à des milieux beaucoup plus larges. Il fallait songer aussi à ces députés, qui servent sous l'uniforme. Une interpellation à la Chambre, ce serait...

– Tout bien considéré, Assolant, je pense que nous ferions mieux de désigner un homme par compagnie. Cela en fera quatre.

– Mais, mon général... voulut protester Assolant.

– Il n'y a pas de *mais*, général. Ma décision est prise.

– Si vous insistez, mon général, je suis forcé de m'incliner. Mais seulement parce que vous parlez avec une autorité plus haute que la mienne.

– Oui, j'insiste, Assolant. Pas plus de quatre.

– Très bien. Dès lors, je devrai m'en contenter... Quatre... Dax, faites-moi fusiller demain un homme par compagnie. Est-ce clair ?

– Mais... Sans jugement, mon général ?

– Oh, non. Le conseil de guerre se réunira au château à trois heures cet après-midi. Cela vous convient, n'est-ce pas, Labouchère ?

Dax se tourna vers Labouchère qui se tenait près de lui, puis s'adressa de nouveau à Assolant :

– Je ne comprends pas bien, mon général. Suis-je relevé de mon commandement ? Le colonel Labouchère...

– Mais pas du tout, répondit Assolant. Le colonel Labouchère présidera la cour martiale, c'est tout.

– Alors, dit Dax, je demande instamment de pouvoir élever une protestation, dans les règles mais avec force. Le colonel Labouchère ne peut décemment figurer dans le conseil de guerre après avoir assisté à cette discussion.

– Laissez-moi vous rappeler, Dax, que c'est moi donne les ordres.

– Certes, mon général. Mais je me permets de vous faire observer respectueusement qu'il serait peu convenable que vous donniez des ordres à un officier qui va devoir jouer un rôle de juge...

– Silence, par Dieu ! Pas d'autres observations ?

– Puis-je vous demander, mon général, questionna Dax, les dents serrées, les lèvres pincées, quels sont les quatre hommes que vous voulez faire exécuter ?

– Cela n'a pour moi aucune importance. Tout ce que je veux, c'est quatre hommes, un par compagnie, pour donner aux autres une leçon d'obéissance et de courage.

– Mon général, je n'ai aucun candidat pour cet honneur.

– Alors chargez quelqu'un d'autre de les trouver.

– Mais comment ? Ils sont tous innocents au même titre.

– Nom de D..., colonel ! Essayez-vous de me faire de l'obstruction ? S'il en est ainsi, vous allez vous mettre dans une position peu commode. Dites aux commandants de compagnie de choisir les... euh... les... les prévenus... C'est un ordre. J'ai dit. Messieurs,

vous pouvez disposer. Général, j'espère que vous nous resterez à déjeuner.

– J'en serai ravi, dit Guerville.

Une demi-heure plus tard, demi-heure que Guerville avait passée à expliquer pourquoi il entendait réduire le nombre des exécutions, Assolant et lui quittèrent le bureau. Dans le hall ils croisèrent deux capitaines qui s'arrêtèrent et saluèrent. L'un d'eux paraissait très jeune, très fatigué, très sale.

– Que voulez-vous ? fit Assolant sur un ton peu encourageant.

– Vous m'avez commandé de me présenter ici à vos ordres, mon général, commença celui dont le visage était le plus pâle, celui qui avait les yeux vitreux et les muscles des mâchoires tout contractés. Pelletier, commandant la batterie des...

Assolant ne le laissa pas aller plus loin.

– Oui, oui. Je voulais vous parler de quelques-uns de vos obus qui sont tombés trop court. Le colonel du 181e m'en a fait un rapport verbal, et il se pourrait que l'affaire passe devant une commission d'enquête. Je n'ai pas le temps de m'en occuper maintenant. Rejoignez votre poste de commandement jusqu'à nouvel ordre.

Assolant contrôlait parfaitement ses traits et leur expression n'incitait nullement à poursuivre la conversation. Pelletier jeta un regard à Guerville, vit sur sa manche le galon de l'état-major d'armée, et s'écarta pour laisser passer les généraux. Lorsque ceux-ci furent hors de portée de voix, Guerville commença :

– C'est une affaire sérieuse... Tirer sur notre propre infanterie... Assolant, vous devez punir ce genre d'erreur avec la plus extrême sévérité.

– Je suis tout à fait de votre avis. Et pour lui, la pire punition serait la mise au rancart. Disons en Macédoine, ou dans une colonie. C'est un gaillard ambitieux et qui nous crée des ennuis. Je ferai le nécessaire. Voudrez-vous veiller à ce que l'ordre soit confirmé dès que possible ?

– Certainement, si vous y tenez. Mais qu'en sera-t-il de cette commission d'enquête ?

– Eh bien, dans des cas pareils, quand des hommes à nous se sont fait tirer dessus, j'ai toujours essayé d'éviter une enquête. Ces histoires-là, ça se sait parmi les hommes, et ça fait très mauvaise

impression. Le déplacement, ce sera la meilleure sanction contre lui. Je vous ferai tenir dès aujourd'hui son ordre de transfert, et si vous voulez être assez aimable pour en accélérer la confirmation...

– Il en sera comme vous voudrez, Assolant. Vous en savez probablement plus long...

– Oui, mon général, dans l'intérêt du service.

Guerville remarqua la gratuité de cette explication. Il trouva également insolite que le général parût connaître si bien un simple capitaine d'artillerie, mais il ne fit aucun commentaire.

Les hommes parlaient. Il parlaient toujours. Ils semblaient même se parler alors qu'ils restaient silencieux, pendant une marche, lors d'une parade, ou lorsqu'ils se tenaient en armes dans la tranchée. Il y avait entre eux comme un langage sans mots. Un regard, le geste d'une main ou d'un pied, une expression de visage ou une inclination de tête, rien de plus que l'angle formé par un casque, tout cela suffisait souvent, et de façon assez extraordinaire, à suggérer une sorte de conversation mimée. De quoi parlaient-ils ? Surtout d'eux-mêmes, bien sûr, mais aussi de quantité de choses, de tout ce qui pouvait les concerner. Inexplicablement, cette conversation était toujours identique, et toujours nouvelle. On eût dit qu'elle était une part d'un plus large entretien qui se serait ouvert loin dans le passé et se poursuivrait, monotone, dans un avenir à la durée imprévisible. Ces propos de soldats, il y avait en eux une sorte d'étrange éternité au point de faire croire que, même si ces hommes mouraient ou se séparaient, leur conversation ne s'arrêterait jamais parce que d'autres hommes viendraient pour l'alimenter de quelques bons mots négligents, en passant.

La pluie avait cessé et les hommes étaient réunis près des cuisines, debout, mangeant leur repas de midi.

– ... Les dragons.

– Une sale bande, tu peux le dire. On se croirait prisonniers des Boches.

– Je voudrais bien que nous le soyons. On serait à l'abri.

– Nous sommes à l'abri, sauf si des avions viennent la nuit nous lâcher des pruneaux.

– Ce n'est pas ça qui m'embête. Les officiers, oui. Sommes-nous à l'abri des officiers ?

– Nous l'avons toujours été. Et puis, quoi ? Où veux-tu en venir ?

– Le bruit court par ici qu'il y aura des exécutions !

– Oh, foutaises ! On n'est pas au cinéma.

– Ça va, f...-toi de moi. Mais tu ne rigoleras plus quand tu verras que tes foutaises, c'est des balles de fusil.

– Il a raison. Il y a quelque chose dans l'air.

– P'têt' quelqu'un qui s'est fichu dans les chiottes.

– Sûrement qu'il a raison. Ou bien alors, pourquoi sommes-nous aux arrêts ? Tout le régiment. On n'a jamais vu ça, tout un régiment.

– Je suppose que tu t'attends à ce qu'ils fusillent tout le régiment ?

– Pourquoi pas ? Ils peuvent faire exactement ce qui leur chante.

– Ne parle pas comme un cinglé.

– Qu'est-ce qu'il y a de cinglé là-dedans ?

– C'est une idée de cinglé, et puis c'est tout.

– Et ce n'était pas cinglé, tu me diras, de nous lancer dans cette attaque ?

– Oh ça, une attaque, c'est différent.

– Eh bien, en tout cas, j'aime pas ça. Fait trop calme... par ici. Y a une saloperie qui se mijote. Y en a toujours une qui se mijote quand tout a l'air tranquille.

– Vrai. Et où donc sont tous les officiers ? Pas d'inspections, pas de parades, rien.

– Ils ne sont pas non plus venus goûter la soupe.

– Tout juste donné lecture de l'ordre, puis déguerpi.

– Ils ont leur soupe à eux, c'est pour ça.

– Un des dragons a dit qu'il y avait conseil de guerre.

– Conseil de guerre en campagne, ça signifie exécutions en campagne.

– Eh bien, jusqu'à présent ils n'ont tout de même pas commandé de corvée pour creuser les tombes. C'est déjà ça.

– À quoi ça sert de nous duper nous-mêmes ? Je vous dis que...

Meyer qui, sans se mêler à la conversation, n'avait fait qu'y prêter l'oreille, termina son repas et marcha jusqu'à son baraquement.

Il mit sa gamelle de côté sans la nettoyer, puis, debout, réfléchit pendant quelques minutes. Ses yeux comme ses pensées se mirent à errer. Bientôt son corps, lui aussi, se mit en mouvement, sans hâte, délibérément. Il sortit son portefeuille pour en vérifier le contenu : cinq francs et trois photos obscènes. De son sac il tira son couteau et une barre de chocolat qu'il mit dans sa poche. Il chercha vainement une paire de chaussettes puis, n'en trouvant pas dans ses propres affaires, il fouilla les paquetages autour de lui jusqu'à ce qu'il eût trouvé des chaussettes sèches qu'il échangea contre les siennes en prenant tout son temps. Son œil s'alluma en voyant une vareuse qui pendait à un clou, à mi-hauteur de la baraque. Il alla vers elle et se mit à en fouiller les poches. Il y trouva une lettre, qu'il se mit à lire, mais pas d'argent. Un homme entra dans le baraquement derrière lui et Meyer se détourna. D'un coup d'œil il vit que l'autre avait sa vareuse sur lui et, rassuré, poursuivit sa lecture. Meyer était ainsi, de sang-froid. C'est l'armée qu'il devait remercier de lui avoir appris le truc, et surtout son sergent instructeur qui, cynique et péremptoire, conseillait à la bleusaille : « Si vous vous faites prendre sur le fait, continuez, ne vous énervez pas. Vous ne feriez qu'attirer l'attention sur votre faute en essayant de la réparer. » C'était un bon truc, et qui marchait. L'autre homme quitta le baraquement sans accorder une pensée à Meyer. Celui-ci termina la lettre et s'en retourna vers ses propres effets. Il se demanda s'il prendrait sa capote. Elle pourrait lui servir pour dormir à la belle étoile. Puis il y renonça. Ce serait autant à porter, et cela pourrait le faire remarquer. Personne, en cette saison, ne portait de capote, sauf s'il pleuvait.

Meyer sortit et erra dans le camp, surtout aux abords de ses limites, là où il pouvait voir les dragons. À un ou deux d'entre eux il adressa la parole sans obtenir grand-chose en réponse. « Quels cochons mal embouchés », se dit-il, prenant pour de l'humeur bourrue leur embarras d'hommes simples peu habitués au rôle de geôliers et se sentant mal faits pour le remplir.

Meyer s'approcha, et s'approcha encore de l'extrémité du camp, celle qui s'enfonçait le plus profondément dans les bois. Il sortit une cigarette, puis la remit dans son paquet pour la fumer plus tard. Il déboutonna sa vareuse, fourra son calot dans la poche de côté et se dit qu'il offrait l'apparence plausible de l'homme qui se pro-

mène sans but. Il ne voyait plus de dragons aux alentours, si bien qu'il pénétra plus avant dans le bois, marchant lentement, d'un air absent...

– Halte ! Meyer fit semblant de n'avoir pas entendu.

– Halte-là, ou je tire !

Meyer se tourna et, à quelques pas, vit un dragon sans monture qui braquait son fusil contre un arbre. Meyer était la cible sur laquelle l'arme se dirigeait.

– Si c'est sur ce ton que tu le prends...

– Oui, c'est sur ce ton que je le prends. Les ordres sont les ordres. Retourne d'où tu viens.

– Écoute, mon vieux, je ne fais qu'aller au village, pour m'amuser un peu. Je serai revenu dans une heure. On n'y verra que du feu.

– Du feu, tu en verras si tu fais un pas de plus. Les ordres sont de tirer...

– Mais enfin, qu'est-ce que c'est que cette idée ? Tirer, tirer... Et quoi encore ?

– Vous autres, les gars, vous êtes aux arrêts. Et demain, pour ce qui est de tirer, on va en entendre...

– Mais, pour l'amour du Ciel, à quoi ça rime-t-il ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

– Tu le sais bien. Tu essaies de te défiler.

– Je ne me défile pas. Je m'en vais juste en balade...

– Un amoureux de la nature, hein ?

– Oui.

– Tu en as tout l'air... Et bien, si ça te chante de cueillir des pâquerettes, te gêne pas. Mais fais ça par ici. Ce sera moins malsain pour toi que de les faire pousser par la racine, là-bas plus haut.

D'un signe de tête, le dragon désignait le camp. Meyer nota qu'il faisait ce geste sans modifier la position de son fusil qui restait braqué sur sa poitrine.

Meyer pesa ses chances. L'arbre le plus proche de lui était trop mince pour lui permettre de se mettre à couvert. De l'autre côté se dressait un tronc assez large pour le protéger tandis qu'il mettrait quelque distance entre lui et le dragon. Mais pour l'atteindre il faudrait quatre pas, trois de trop. Meyer vit que le dragon portait des éperons et il se maudit de ne plus avoir à la main cette cigarette

qu'il tenait tout à l'heure. Il aurait pu la jeter sur le dragon, l'obliger ainsi à baisser son arme, profiter de la diversion pour sauter jusqu'à l'arbre et prendre le large. Les éperons n'aident personne à courir, surtout dans les bois. Mais ils n'empêchent nullement de viser juste. Et d'ailleurs les mains de Meyer étaient vides...

– Ça va, bouffeur de crottin, grogna-t-il, et il reprit la direction du camp en regardant par-dessus son épaule. Le dragon pivota autour de l'arbre auquel il appuyait son fusil, et il tint Meyer dans sa ligne de mire jusqu'à ce qu'il eût disparu.

État-Major du Régiment
181e Régiment d'Infanterie

N° 139-34-CD-19.
Confidentiel. Urgent.

À :
Cap. Renouart, Comt. 1re Compagnie
Cap. Sancy, Comt. 4e Compagnie
Lieut. Roget, Comt. f. f. 2e Compagnie
Adjudant Jonnart, 3e Compagnie

Par la présente vous avez ordre de choisir et de mettre en état d'arrestation un homme dans chacune de vos compagnies et de le faire détenir à la maison d'arrêt du régiment, au château, au plus tard à 14 heures 30 aujourd'hui, prêt à comparaître devant une cour martiale sous l'inculpation de lâcheté devant l'ennemi.

Par ordre : Herbillon
Cap. Adjt.

– Est-ce bien ainsi, mon colonel ? demanda Herbillon, tendant la feuille de papier au colonel Dax.

– Hum... fit Dax. À première vue, cela définit bien la situation. Et pourtant, non, l'essentiel n'est pas dit. Je veux que ces officiers, ces gradés, sachent exactement ce qu'on leur fait faire. Qu'ils sachent que, selon toute vraisemblance, ils choisiront un homme à abattre, non un homme à juger.

– Pourquoi ne pas appeler les commandants de compagnie et le leur expliquer, mon colonel ?

– Je ne peux pas, Herbillon. Je serais incapable de leur faire face. On ne peut m'imposer de jouer le rôle d'Assolant devant eux. Je ne pourrais supporter leurs reproches...

– Ils n'oseraient pas vous en faire, mon colonel...

– Non. Mais je parle de ces reproches informulés qui seraient les plus durs à subir. Je me sens littéralement incapable de discuter, si peu que ce soit, à ce sujet. Par Dieu ! Un ordre est un ordre... Et pourtant je n'ai cessé de me battre contre cette folie depuis qu'ils nous ont renvoyés en ligne. J'ai protesté, protesté, protesté, et tout cela comme si je me cognais la tête contre un mur, ce mur de pierre, la vanité et l'obstination d'Assolant. Il est un peu fou ; pour moi, c'est une certitude. Mais avant qu'on s'en aperçoive en haut lieu, je crains que des tas d'autres pauvres types ne doivent encore se faire tuer. Rendez-vous compte... Savez-vous ce qui lui a pris ? Il a ordonné aux 75 de tirer sur nos positions de départ pour forcer les hommes à avancer ! Pelletier refusa, à moins qu'il ne reçût un ordre écrit. Et ce papier-là, tout de même, Assolant n'était pas assez gonflé pour le signer. C'est un des officiers observateurs de Pelletier qui m'a raconté l'histoire. Vous voyez donc à quoi je me heurte. Je me sens à bout, nettoyé... J'ai passé près de deux heures à en discuter avec le général. Et, pour ma peine, je me ferai limoger, ça ne me paraît pas faire de doute.

– Oh, mon colonel, je ne puis croire cela...

– Où ai-je l'esprit ? J'avais oublié que vous assistiez à cette réunion.

– Je vous prie, mon colonel, de me laisser expliquer à votre place la situation aux commandants de compagnie, proposa Herbillon qui, réellement, souhaitait faire quelque chose pour soulager la détresse de son chef.

– Non, cela ne servirait à rien. Ils ne feraient qu'insister pour me voir, pour faire retomber sur moi une part de la responsabilité. C'est à eux de prendre leurs responsabilités, et d'agir au mieux. En tout cas, tels furent les ordres du général, et j'entends les appliquer à la lettre puisqu'ils me servent. J'y trouve avantage. Au surplus, si l'on peut encore espérer qu'en ce gâchis survive quelque justice, probablement n'arriverons-nous à la sauvegarder qu'en laissant agir de leur propre initiative les commandants de compagnie. Ils

connaissent leurs hommes, ou du moins les connaissent-ils mieux que moi. Le général prétendait faire fusiller une section par compagnie. Vous rendez-vous compte, une section ! L'homme est fou... Je suis parvenu à lui en faire rabattre, à ne lui abandonner que quatre hommes, avec l'appui de l'officier d'état-major. J'ai fait tout ce que j'ai pu. Ce fut un marchandage dégradant, je vous le garantis. Rien d'autre à faire, non... Laisser les choses suivre leur cours. Je paraîtrai devant le conseil de guerre pour lui adresser une exhortation finale, bien que cette intervention soit probablement promise à l'échec. Vous avez entendu Assolant : pratiquement, il a donné ordre à Labouchère de condamner les hommes. Si nous en venons au pire, je ferai appel au commandant d'armée... Oui, par-dessus la tête d'Assolant. Mais je veux que, dès maintenant, ces officiers discernent tout le sérieux du choix qu'ils auront à faire.

– Dans ce cas, ferai-je une allusion à des exécutions... ?

– Non. Ce serait supposer que le pire est déjà chose acquise. Même si je sais qu'ils iront jusqu'au bout, je ne puis arriver tout à fait à m'en persuader. Et nous ne pouvons vraiment admettre, dès avant le jugement, que nous nous attendions à des exécutions sommaires. Ce serait déloyal envers les hommes. Il leur restera toujours quelque espoir, vous savez, jusqu'à ce qu'ils soient morts.

– Que diriez-vous d'une phrase de ce genre, mon colonel : *Des ordres concernant les pelotons d'exécution seront donnés plus tard...*

– Cela revient pratiquement au même. Non, je vais vous dire... Mettez : *cour martiale sommaire...* Oui, ajoutez le mot *sommaire*. Cela soulignera pour les intéressés toute la gravité du cas. Et ils sauront ainsi qu'aucun recours en appel ne sera possible. Et puisque nous y sommes, modifiez donc le début. Si un Assolant est capable de donner de tels ordres, j'entends qu'ils soient mis noir sur blanc. Commencez de cette façon : *Par la présente vous avez instruction, conformément aux ordres du général commandant la division, de choisir et de mettre en état d'arrestation,* etc. Cela leur montrera que je ne cherche pas à rejeter sur eux les responsabilités. Cela devrait aussi leur faire comprendre que l'ordre est définitif, qu'il serait vain de vouloir encore en discuter avec moi. Je vais essayer de dormir un peu, mais si quelqu'un veut me voir à propos de cette affaire, réveillez-moi, bien entendu.

Après le départ de Dax, Herbillon reprit le brouillon de l'ordre et, le tapant en trois exemplaires, il y apporta les modifications demandées par Dax. Il signa chaque copie avant de la mettre sous enveloppe fermée, portant le nom du destinataire et la mention *Personnel et Urgent*. Après quoi, il appela une estafette.

– Prenez ces plis et remettez-les, en main propre, à chacun des officiers auxquels ils sont adressés, dit-il. Et demandez un accusé de réception.

L'estafette salua et sortit. Sitôt dehors, il scruta les enveloppes et, sans succès, il essaya de les décoller l'une après l'autre pour y jeter un coup d'œil. Il fit une grimace de dépit, puis son visage s'éclaira à la vue de la lettre portant le nom du sergent-chef Jonnart. Cela lui promettait une plaisante petite balade jusqu'au camp B, et la chance de bavarder un peu avec les amis. La vie d'une estafette a ses avantages. Mais aussi ses inconvénients. Être assis là, à l'extérieur du bureau, à ne rien faire, parfois pendant une matinée entière... Interdiction de fumer... Et sauter sur ses pieds pour saluer chaque fois que passe un officier... Personne à qui parler, excepté les autres courriers qui n'en savent pas plus long que vous, s'ils en savent autant... Il est vrai qu'on a vent de ce qui se passe autour des postes de commandement, et cela vous donne quelque importance... Même les sergents vous écoutent, essayent de vous tirer les vers du nez... N'empêche que ça vous manque, d'être avec les copains et de pouvoir parler sans façon de choses familières. Il s'agit d'être prudent quant à ce qu'on raconte du côté du bureau. Et puis, un officier a beau être un type convenable, il reste un officier, tandis qu'une estafette, ce n'est rien du tout. Les officiers parlent un autre langage. Ils mangent même une autre nourriture...

Le courrier pénétra dans le parc pour délivrer ses messages.

« C'est idiot, ça, me dire de demander un reçu, songeait-il. Un reçu, on vous en donne toujours. Cet Herbillon, quel vieux fou prétentieux... Mais les adjoints sont tous comme ça, tous des faiseurs d'embarras. Croient qu'ils portent sur les épaules tout le poids du monde... Maintenant, une petite cigarette en allant au camp B... Sergent-chef Jonnart, hé ? Pas un mauvais bougre, mais du genre épais... Sont toujours comme ça, les sergents-chefs. Peut-être qu'il pourra me dire ce qui se goupille ? Parce que du côté du PC, c'est

motus et bouche cousue. À la façon dont ils se parlent au bureau, on n'entend pas un mot du dehors. Peut-être aussi que les dragons sauront quelque chose ? Tout un régiment aux arrêts ! Dieu merci, une chance de fumer... Après tout, ça se présente plutôt comme une belle journée. La campagne a bon air. Elle sera au poil quand je m'en irai en permission, le mois prochain. Ça se pourrait que j'arrive à me taper un godet à la cantine en revenant... »

L'estafette prit son temps. Il aspira profondément la fumée, donnant à ses poumons la nicotine dont ils avaient été privés. Ça lui plaisait tout à fait, cette commission dont on l'avait chargé.

TROIS

Le capitaine Renouart ouvrit l'enveloppe en la déchirant, sortit la mince feuille de papier officiel et consulta sa montre-bracelet. Il étala la feuille de papier et, dans le coin supérieur droit, il écrivit : *Reçu 12.48*, puis ajouta un *R* en guise de paraphe. Tout en écrivant, du regard il cherchait déjà le sens du message tapé à la machine. Entraîné comme il l'était à lire en diagonale, à saisir l'essentiel en un coup d'œil, il sut ce que contenait l'ordre alors que sa main achevait à peine de tracer l'initiale de son nom. En style télégraphique, le message s'imprima dans son esprit : *Renouart... arrêter un homme... maison d'arrêts... 14 heures 30... Cour martiale... lâcheté*.

Ainsi donc, finalement, ça y était ! C'était ainsi qu'ils allaient régler la question. Il s'était attendu à ce qu'il se passât quelque chose, mais pas exactement de cette manière. Au mess on avait beaucoup parlé d'exécutions, mais vaguement, sans rien de précis. Contrairement à l'opinion générale, Renouart avait eu tendance à croire que, si vraiment des mesures disciplinaires devaient être prises, elles le seraient contre les officiers, y compris lui-même, très probablement. Quant aux hommes, il était sûr qu'ils seraient privés de permissions et qu'en guise de congé on leur assignerait quelques missions supplémentaires dans de mauvais secteurs... Mais cela, c'était tout différent.

À quoi bon s'attarder à ces spéculations, désormais sans objet, sur ce qui aurait pu se passer ? Renouart se mit à lire ses instructions, mot à mot.

Choisir un homme et le mettre en état d'arrestation... Tout haut, il relut la phrase, puis voulut la répéter encore mais hésita, butant sur ce mot qu'il ne put que dire et redire : *choisir*...

C'est tout à fait en dehors de lui, sembla-t-il, que prit forme sa décision. Elle prit forme ? À peine était-ce un schéma minuscule, une esquisse de réponse formulée par la conscience. Mais en un éclair cette bribe d'idée prit des proportions écrasantes, lui envahit l'esprit à une vitesse terrifiante, s'imposant avec toute la force d'un impératif absolu.

Non. Il ne pouvait choisir un homme, et il ne le ferait pas. Une cour martiale sommaire, il savait ce que cela signifiait. Personne

n'avait le pouvoir de l'obliger à faire cela. Ils devraient d'abord le faire fusiller. Mais ils n'oseraient pas. Le mieux, ce serait d'aller voir Dax, de lui parler. Mais non... Dax ne pourrait que lui commander d'obéir, et lui-même ne pourrait que refuser.

Cela ne ferait que tout envenimer et les choses en seraient encore aggravées pour tout le monde. Et s'il faisait intervenir l'aumônier ? Non, cela non plus ne le mènerait nulle part. Il savait ce que dirait le prêtre. « Tu ne tueras point. » Une bien mauvaise traduction, d'ailleurs. Il faudrait dire : « Tu ne commettras pas de meurtre. » Mieux encore : « Tu ne commettras pas de meurtre sur une personne. » L'Église devrait bien changer cela avant la prochaine guerre. Cela faciliterait rudement les choses pour les bons catholiques, lorsqu'ils devraient répondre à des questions embarrassantes. Mais pourquoi se casser la tête sur toutes ces questions ? Son esprit voyait parfaitement clair quant à ce problème particulier et, pour lui, c'était déjà chose réglée...

Renouart prit une feuille de papier et se mit à rédiger un projet de réponse.

Colonel Dax,

Ainsi que je vous en ai déjà fait rapport, ma compagnie a quitté jusqu'au dernier homme ses positions d'attaque et s'est efforcée d'avancer. Sous un feu d'enfer – ceci dit sans exagération – mes hommes ont atteint leurs propres barbelés où ils se trouvèrent littéralement collés au sol. Deux fois je leur ordonnai de tenter une nouvelle avance, et deux fois ils obéirent. Chaque fois beaucoup d'entre eux, bien trop nombreux, ne se dressèrent que pour être aussitôt abattus. Déjà ils avaient montré un héroïsme surhumain. Cela ne put cependant suffire à les protéger contre les obus et le tir des mitrailleuses. En conséquence, je leur permis de chercher dans leur tranchée un abri, s'il en était un, en attendant que se présente l'occasion d'un nouvel assaut.

Il n'y eut pas de lâches dans la 1re compagnie. Je puis en jurer personnellement car je me trouvais au milieu de mes hommes, j'ai donc pu apprécier leur comportement.

Il en résulte que, dans ma compagnie, il ne se trouve pas un seul homme contre lequel je puisse formuler la moindre accusation de

lâcheté. Quant à énoncer contre l'un d'eux des charges sérieuses, qui résisteraient à l'examen, cela est exclu.

Au surplus, et ceci soit dit respectueusement, j'estime qu'il n'appartient pas aux autorités militaires de m'ordonner d'agir d'une façon qui contredirait mes devoirs de citoyen et mes scrupules de chrétien et de catholique pratiquant. Agissant comme officier investi de pouvoirs judiciaires, je me rendrais coupable de manquement au devoir en portant des accusations que je saurais sans fondement. Comme chrétien, je ne puis commettre un acte qui ferait de moi un assassin à mes propres yeux, aux yeux de mon prochain, aux yeux de Dieu.

Je vous donne cette réponse avec le plus profond respect pour votre personne et votre rang. Je suis pleinement conscient des conséquences qu'elle peut entraîner pour moi. Toutefois mon sens du devoir, comme officier et comme homme, ne me permet pas d'agir autrement.

Renouart rédigea encore deux brouillons dont chacun était plus bref que le précédent. Puis il mit au net sa réponse finale :

De : Cap. Renouart, comt. 1re compagnie.
A : Col. Dax, comt. 181e Régiment d'Infanterie.

Mon colonel,

En réponse à votre N° 139-34-CD-19 de ce jour, j'ai l'honneur de vous faire savoir que je suis incapable de me conformer à vos instructions parce qu'il n'est pas un membre de ma compagnie contre lequel puisse être formulée et soutenue l'accusation de lâcheté devant l'ennemi.

Renouart,
Capitaine.

« Voilà qui est mieux, se dit Renouart. Cela sonne comme une réponse de routine à un ordre de routine... content d'avoir songé à employer le mot *instructions* au lieu du mot *ordres*. Ainsi le refus aura moins l'air d'un refus. Bon travail. Les autres réponses cherchaient trop à démontrer. Celle-ci ne fait qu'affirmer... »

Satisfait d'avoir su atténuer les termes de sa réponse, Renouart décida d'agir comme il avait écrit, de façon à limiter les dégâts. Il lui fallait se mettre hors d'atteinte jusqu'à ce que le conseil de guerre en eût terminé. Faire traîner les choses, même lors d'un procès militaire, il savait que c'était la meilleure façon de contrarier la tactique de l'accusation. Et ainsi donnait-on à la bureaucratie l'occasion de

s'embrouiller dans sa paperasse, une occasion toujours bienvenue pour les gratte-papier. Il mit sa note sous enveloppe, l'adressa au colonel Dax en personne et la mit dans sa poche, puis il appela son ordonnance.

– Fais amener mon cheval ici dans une demi-heure, je m'en vais me promener un peu d'ici là, dit-il. S'il précisait ainsi ses intentions, c'était à dessein. Il voulait faire comprendre – et répéter – que son absence serait courte et qu'il n'avait donc pas à se soucier de déléguer son autorité à quiconque.

Renouart marcha lentement jusqu'au château. L'adjoint d'Herbillon était seul dans le bureau.

– Où sont-ils tous ?

– Je ne sais pas. Ils dorment, je suppose, fit l'adjoint qui, visiblement, avait grande envie d'en faire autant.

– Voici une note pour le colonel...

– Eh bien, je sais qu'il dort, et il ne faut pas le déranger à moins que...

– Qui vous demande de le déranger ? Donnez-la-lui simplement quand il arrivera, voulez-vous ? Je m'en vais faire un peu de cheval. Je ne serai rentré que vers l'heure du dîner.

Le lieutenant Roget, commandant par intérim de la 2e compagnie, lut l'ordre de l'état-major régimentaire. À la fin de sa lecture, le nom de Didier lui vint à l'esprit. Promptement il écarta cette idée. Et d'avoir chassé cette pensée indigne, il se sentit plein d'estime pour lui-même. Nourrir un tel sentiment, ce n'était pas pour lui expérience neuve mais jamais il n'avait mis tant de sincérité dans l'admiration de soi. Un instant son esprit se figea, les pensées contradictoires s'immobilisèrent. Et alors, Roget découvrit que rejetant le nom de Didier dans la pénombre de sa conscience, il ne l'en avait pas chassé. Le nom s'accrochait à son esprit et allait y demeurer, il le savait, bien qu'il ne se sentît pas encore prêt à en convenir.

Après tout, pourquoi tourner autour du pot ? Il lui fallait désigner un homme. C'était un ordre, et il venait directement du général. Non que cela fît la moindre différence. Un ordre était un ordre, à tous les échelons de la hiérarchie. Roget prit dans ses affaires la

bouteille de cognac et la posa sur le plancher près de la paillasse où il était couché. C'était un geste caractéristique ; si Roget avait eu la curiosité de sonder les détours de sa psychologie, il les aurait ainsi décrits :

« L'alcool me clarifie l'esprit et en lubrifie les rouages. Il simplifie mes perplexités, les rend plus lointaines et moins lourdes de conséquences. Tout au moins, une juste dose d'alcool. Deux ou trois verres, voilà la dose convenable... Enfin, disons une bonne part de la dose. Ces pensées errantes et fumeuses qui me viennent, l'alcool s'en empare, il les fixe, il leur donne de la substance. De la qualité aussi, car on dirait qu'il débarrasse mes réflexions de tout ce qui n'est pas essentiel. Et en même temps, grâce à l'alcool, surgissent alors toute une série d'autres pensées errantes et vaporeuses, très supérieures aux précédentes par leur originalité. Alors, quoi ? Ce serait stupide de s'en priver dès lors qu'on peut s'abreuver grâce à n'importe quelle bouteille, aux sources d'une telle originalité... De plus, l'alcool, ça vous donne du courage, ça vous incite à l'action. Qu'importe si c'est une illusion, s'il n'augmente pas réellement le courage, s'il ne peut que réduire la peur grâce à ses effets anesthésiants ? Le résultat est identique. Je suis sur le point de désigner un homme – pour le faire fusiller, pas de doute. Cela va me demander du courage. Mais il en faudra bien plus encore, du courage, pour choisir l'homme qui est mon ennemi, l'homme qui pourrait me détruire, et pour le mettre hors de mon chemin de sang-froid, oui, le plus froidement du monde, sans qu'il en résulte pour moi le moindre danger. Danger ? Pas question. C'est mon devoir de désigner un homme, et j'aurai le cran d'en choisir un très précisément. Le cran de pousser le cynisme jusque-là... »

Rien de tout cela ne se formula aussi clairement dans l'esprit de Roget. Tout ce qu'il se dit, c'est qu'un coup de cognac lui ferait du bien. Il en avala une bonne rasade, puis alluma une cigarette. Il fuma sans pensées pendant quelques minutes, le temps que prirent les vapeurs de l'alcool pour lui envahir le cerveau. Prenant forme sa méditation se traduisit par un silencieux mouvement des lèvres, par quelques gestes vagues, inachevés, révélateurs pourtant.

« Pour l'autre homme, quel qu'il fût, ce ne serait pas juste... Non, un autre ne peut tout de même pas payer la note simplement parce

que, moi, je suis là à me laisser impressionner par un Didier. Alors, parce que je voudrais me débarrasser de lui, ça devrait lui assurer l'immunité ? C'est tout le contraire, non ? Et puis, si je veux me débarrasser de lui, c'est pour de bonnes raisons, absolument légitimes, et dont une seule suffirait à l'envoyer au poteau. Oh, je sais bien... Il y a une faille dans ce que je raconte là. C'est que mon désir personnel coïncide un peu trop avec mon... mon devoir... »

Roget avala une autre gorgée de cognac, un peu moins généreuse. Déjà s'effaçait de sa pensée cette fâcheuse coïncidence entre ses désirs et ses obligations.

« Un homme doit être désigné pour comparaître devant la cour martiale sommaire. Cela signifiera exécution, certainement. Didier n'a été ni tué, ni même blessé pendant l'attaque. Où était-il alors ? Certainement pas sur le parapet car, dans notre compagnie, tous les hommes qui l'ont escaladé se sont fait tuer. Ou à peu près tous... En tout cas, blesser... Ce qui fait que, d'emblée, Didier est candidat au peloton. Il n'est pas sorti de la tranchée. Par-dessus le marché, la façon dont il s'est conduit en patrouille devrait le faire fusiller trois fois de plus. Je soumettrai les faits à la cour martiale, s'il le faut. Et s'il se met en tête de parler, il ne fera qu'empirer les choses pour lui. Tout le monde comprendra qu'un homme, dans des circonstances désespérées, lance des accusations insensées en tâchant de sauver sa tête aux dépens d'autrui. Fera très mauvaise impression... Dieu soit loué, Charpentier a eu son compte. Il n'a jamais pu me sentir, et je n'ai guère aimé la façon dont il a agi au sujet de mon rapport. J'ai certainement eu pas mal de chance ; ce serait un comble de stupidité de faire quoi que ce soit pour contrarier la marche des événements... Je n'ai qu'à y assister... Plus tard, peut-être, je pourrai me faire transférer dans un autre régiment. Me laver les mains de tout ça... Et qui sait si une bonne petite blessure... ? »

– Estafette !

– Mon lieutenant ?

– Le sergent Gounod est-il par ici ?

– Je crois que oui, mon lieutenant. Je vais voir.

– Dites-lui de venir tout de suite.

Roget avala une troisième rasade, mit la bouteille de côté et alluma une autre cigarette. Il se sentait tout content d'avoir su

prendre une décision qui lui semblait maintenant logique, inéluctable, conforme au devoir... L'alcool, effectivement, avait engourdi ses scrupules et chassé son irrésolution. Sans même s'en rendre compte, le lieutenant lui rendit hommage, lui fit crédit de son assistance : « L'alcool est suffisant pour surmonter la crise », se dit-il, et il rit.

– Vous m'avez demandé, mon lieutenant ? lança le sergent, saluant sur le seuil de la baraque.

– Oui, Gounod, venez ici. Lisez cela. Compris ? Bon. Allez au camp et arrêtez le soldat Didier, puis comme il est ordonné, emmenez-le à la maison d'arrêt. Mais faites ça sans histoires, sans même que personne le sache, si possible.

– Ce sera difficile, mon lieutenant, avec tous les hommes qui sont dans le coin.

– Faites comme ceci : dites-lui simplement de vous suivre, que vous avez un travail pour lui. Ne l'arrêtez dans les règles qu'une fois éloigné du camp. Et ne lui dites rien. S'il pose des questions, vous ne savez rien, et c'est tout. Au fait, vous savez lequel c'est, Didier ?

– Oui, mon lieutenant.

– Bon. Surtout, pas d'erreur.



– Hé ! Regardez ceci, Arnaud. Qui donc prétend qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil ? J'ai connu quantité d'expériences dans ma vie mais c'est la première fois qu'on me fait jouer le rôle du Destin, ou de Dieu, ou appelez cela comme vous voudrez... ça promet d'être intéressant.

– Intéressant ? C'est une curieuse façon de qualifier des responsabilités telles que celles-ci, Sancy.

– Ne soyez pas si solennel, mon garçon. Pour un homme de mon caractère, tout est intéressant. Et ceci plus encore que toute autre chose. Jusqu'à présent, dans mes travaux scientifiques, je n'avais joué le rôle de Dieu qu'à l'égard de microbes, de singes ou de rats. Mais voilà qu'il me faut jouer ce rôle d'arbitre souverain envers des hommes, envers ma propre espèce. Quelle perspective pour mes facultés intellectuelles !

– Vous parlez de Dieu et de vous comme si vous étiez des voisins de table au mess. Ce n'est pas de très bon goût, pour n'en pas dire plus. Et après tout, ce rôle qu'on vous attribue n'a rien de si insolite. Tout officier qui a commandé des troupes en première ligne s'est trouvé responsable, à tel ou tel autre moment, du sort de ses hommes.

– Oh, mais c'est tout différent. Il s'agit d'une responsabilité collective, plus ou moins déterminée par des facteurs qui vous échappent. Vous n'êtes alors qu'un maillon dans la chaîne des responsabilités. Et vous seriez bien incapable d'y mesurer votre propre part. Ceci, c'est autre chose. Voici donc que moi, capitaine Sancy, commandant la 4e compagnie, je suis probablement le seul homme au monde qui doive délibérément vouer un autre homme à l'anéantissement. *Et le choisir,* vous saisissez bien ? En d'autres termes, vouer mon intelligence à résoudre un problème qui engage, non pas une somme d'argent, non pas la routine militaire ou les banalités de la vie courante, mais l'existence d'un homme. Je pointe mon doigt vers une rangée d'hommes et, quand il s'arrête, pour l'homme qu'il désigne ce geste est fatal.

– Vous êtes un étrange personnage, Sancy. Vous semblez prendre plaisir à cette mission. Mais vous vous trompez sur un ou deux points. D'abord, vous n'êtes pas seul au monde à devoir, comme vous dites, jouer au bon Dieu. N'oubliez pas que les autres commandants de compagnie seront dans le même cas. En second lieu, c'est bel et bien un problème militaire. Troisièmement, les chirurgiens se trouvent chaque jour dans la position où vous êtes...

– Pas du tout... Ils se servent de leur intelligence pour préserver des vies. Moi, je vais prendre une vie.

– Parfois je pense que vous avez le cerveau un peu fêlé. N'importe : c'est pour moi un fameux soulagement que le choix vous incombe, à vous et non à moi. Je ne saurais comment faire.

– Oui, je suppose que vous tireriez au sort. Pas d'imagination.

– Eh bien, ne devrez-vous pas faire de même ?

– Certainement non. D'ailleurs, si je le faisais, je désobéirais. Les ordres sont que le capitaine Sancy, non le hasard, désigne un homme. Et voilà bien le premier ordre intelligent qui me soit jamais venu d'en haut. Le commandant de compagnie est naturellement le

plus qualifié pour choisir l'homme à fusiller, puisqu'il connaît ses gaillards.

– Je ne vous ai jamais vu si content depuis le jour où on vous a donné le commandement de ce raid...

– J'aime me servir de ma tête, Arnaud. La beauté de ce cas est son absence de complications, puisque tous les hommes sont innocents au même titre. Aucun d'eux ne s'est montré lâche face à l'ennemi. N'empêche que l'un d'eux devra être passé par les armes pour ce motif. Toute la question est : lequel ?

– Un homme doit être fusillé pour un crime qu'il n'a pas commis, que personne n'a commis. Est-ce là pour vous de la justice ?

– Qui a parlé de justice ? La justice n'est pas en cause. Mais l'injustice fait partie de l'existence, ni plus ni moins que le temps. Et de nouveau vous vous écartez de la question. L'homme ne sera pas fusillé pour un crime qu'il n'a pas commis. Il sera fusillé pour l'exemple. Ce sera sa contribution à la victoire de cette guerre... Un rôle aussi héroïque que bien d'autres, si vous voulez voir les choses ainsi.

– Si je vous comprends bien, d'après vous le fusillé pour l'exemple remplit sa part dans un plan d'offensive, comme le fait l'homme qui calcule les tirs de barrage, le fantassin qui se lance hors de la tranchée ou le fourrier qui reste planqué ?

– Bien sûr, et pourquoi pas ? La discipline, avant tout, fait la force des armées. Elle doit être maintenue et l'une des façons d'y arriver, c'est de fusiller un homme par-ci, par-là. En fin de compte, il meurt pour le bien de ses camarades et le salut du pays.

– À vous entendre, le général devrait aller vers le poteau, décerner à la victime la médaille militaire, puis s'écarter et laisser le peloton faire son œuvre ?

– Excellent, mon vieux, excellent !

– Il y a des carottiers dans chaque compagnie. J'en ai un de premier choix dans mon peloton, si c'est ainsi que vous voulez vous y prendre.

– Non, non, vous partez sur la mauvaise piste.

– Quelle voie suivrez-vous alors ? N'allez-vous pas au moins chercher à ne sacrifier qu'un des plus médiocres soldats ?

– Citoyens, mon cher, et non soldats. Un des plus mauvais citoyens... Cette guerre ne va pas durer toujours et, lorsqu'elle sera finie, nous serons trop contents, pour changer, d'avoir affaire à des citoyens, non plus à des soldats. Ajoutez à cela que ce que vous appelez un médiocre soldat fait souvent un excellent civil. Tenez... Moi, par exemple. D'un point de vue strictement militaire, je suis parmi les médiocres. C'est pourquoi je ne porte que trois galons au lieu de trois étoiles. Admettons même que je sois un très bon soldat. Je n'en suis pas moins un bien meilleur citoyen. Je suis intelligent, actif, éduqué, mentalement et physiquement sain. Et je contribue par mes talents au perfectionnement du monde où je vis. Non par vanité naïve, entendez-moi bien, mais par intelligence : mieux va le monde, mieux c'est pour chacun, donc pour moi et les miens.

– Bon. Mais qui donc avez-vous en tête ?

– Réponse facile et instantanée : les deux incorrigibles, Meyer et Férol.

– Mais ce sont les meilleurs soldats de la compagnie ! Et dans le cas qui nous occupe, ils ont poussé leur attaque plus loin qu'aucun homme de tout le régiment.

– Ce qui nous fournit une preuve supplémentaire de leur stupidité... Écoutez bien, Arnaud. Essayez de voir les choses comme elles sont. S'il n'y avait eu que des Meyer et des Férol dans le régiment, aurait-il pu faire mieux, aurait-il avancé plus loin ? Non. Les obus tuent bons ou mauvais soldats sans discrimination. De sorte que, même en termes d'efficacité militaire, ceux-ci ne valent pas plus que les autres. Nous sommes tous de la chair à canon. Allez-vous me demander de préserver la vie d'une de ces brutes et de sacrifier plutôt un homme qui pourrait être utile à la société ? Ou même un homme qui, n'ayant par ailleurs que des vertus négatives, ne serait pas pour la société, ce danger positif que sont nos deux gaillards – ils l'ont prouvé ? Non. Ce sera Meyer ou Férol. Et je vous dirai lequel des deux dans quelques minutes, après y avoir sérieusement réfléchi.

Le silence se fit tandis que le capitaine Sancy considérait le problème. Il marchait de long en large dans le baraquement, s'arrêtant de temps à autre pour jeter une note sur un morceau de papier qui traînait sur la table. De son siège le lieutenant Arnaud put voir

que les griffonnages du capitaine s'additionnaient graduellement en deux colonnes. L'une d'elles était plus longue que l'autre et le resta tout au long des méditations de Sancy. Arnaud essaya de lire les noms inscrits en tête des colonnes mais, à cette distance, il ne put déchiffrer la petite écriture du capitaine. Après quelque vingt minutes, sans mot dire Sancy lui jeta le papier, et Arnaud put enfin lire ceci :

MEYER	*FÉROL*
Crimes sexuels, y compris	
contre mineures.	*Vols.*
Suspect d'assassinat.	*Arriéré mental.*
Syphilitique.	
Histoire de stupéfiants.	*Alcoolique chronique.*
Absolument indigne	*Absolument indigne*
de confiance.	*de confiance.*
Brutal.	

– Voilà les grandes lignes, commenta Sancy. Une belle paire, hein ?

– On dirait que le compte de Meyer est bon, remarqua Arnaud.

– Pourquoi pensez-vous cela ?

– Son palmarès est le plus long, n'est-ce pas, et le plus chargé ?

– Oui, à ne voir que cette liste, ce serait bon débarras. Mais il y a une autre contingence que vous perdez de vue. Il est juif.

– Raison de plus pour...

– C'est là que vous vous montrez myope. Voici venu l'instant où son origine juive va sauver la vie d'un homme, au lieu de la lui coûter.

– Quoi ? Je ne vous suis pas...

– Je vais vous expliquer. Car j'y ai regardé à deux fois. Vous rappelez-vous l'affaire Dreyfus ?

– J'en ai entendu parler, naturellement, mais qu'a-t-elle à voir avec ceci ?

– C'est une leçon, voilà tout... Une leçon grâce à laquelle nous éviterons de provoquer un gâchis du même genre.

– Mais ceci ne peut devenir une autre affaire Dreyfus...

– À l'origine, personne non plus n'a soupçonné l'ampleur qu'allait prendre l'affaire Dreyfus. On n'eût osé penser, lorsqu'on mit la

main sur cet inoffensif petit officier juif, que son nom retentirait pendant des années dans le monde entier, que ministère après ministère tomberaient à cause de lui, que son cas ferait surgir une menace de guerre, ou que sa personne et son sort suffiraient à plonger toute la France dans un désordre constant.

– Mais Dreyfus était un officier. Ce Meyer n'est qu'un criminel de droit commun, un ancien bagnard.

– Précisément, pour la moitié des gens, Dreyfus n'était qu'un criminel. Et de la pire espèce : un traître à sa patrie. Et qu'en a-t-on fait, sinon un ancien bagnard ? Non, mon cher, je ne vais pas toucher à Meyer. D'abord, vous ne pouvez deviner quelles relations ces Juifs peuvent avoir. Ensuite, même s'il n'a pas de relations, dès lors que cette affaire se terminera comme nous le savons tous deux, vous entendrez immédiatement crier à l'antisémitisme. Et une fois que cette clameur s'élève, nul ne peut prévoir quand, ni à quel prix, on lui imposera silence. Voilà où je me sers de ma tête, parce que je vois loin.

– C'est plutôt dur pour Férol, que Meyer soit Juif et que vous voyiez si loin...

– Il y a toujours quelqu'un qui doit payer la casse, Arnaud. « Le monde est un immense cimetière où les vivants traînent un deuil éternel. »

– Mais un Meyer menace la société bien autrement qu'un Férol. Ne serait-ce que par sa syphilis, il peut faire des ravages, et c'est probablement ce qu'il fera s'il reste en vie.

– J'en conviens. Ce que je vous dis, c'est qu'il pourrait constituer un péril social pire encore, et causer bien plus de dégâts, s'il mourait... Ou du moins s'il mourait ainsi, passé par les armes. D'ailleurs, il peut se faire tuer un de ces jours... Non, il n'y a pas deux façons de voir. Mon esprit voit clair sur ce point. Allez donc au camp, voulez-vous, et dites à l'un des sergents qu'il arrête Férol, puis le conduise sur-le-champ à la maison d'arrêt.

– Puisque vous l'ordonnez... Mais je ne puis m'empêcher de penser...

– Ce qui aurait réellement fait ma joie, Arnaud, c'eût été d'avoir sous la main, dans le rang, un homme ayant de hautes relations... Vraiment très hautes, par exemple au G. Q. G... Ou un homme qui

serait député dans le civil... Je l'aurais désigné par pure malice, rien que pour voir les têtes de la cour martiale et les gros bonnets tâchant de se dépêtrer du dilemme. C'eût été vraiment intéressant...

– Oui, dit Arnaud, se coiffant de son calot. Probablement plus intéressant pour vous que vous ne l'auriez souhaité.



L'adjudant Jonnart appartenait à cette catégorie humaine dont on dit qu'elle forme l'épine dorsale des armées, c'est-à-dire à l'espèce des sous-officiers de carrière. S'il avait un corps de lourdaud, il montrait un esprit moins épais que ne voulait le croire l'estafette. Sans curiosité et sans imagination. Méthodique, taciturne. La vie de l'armée lui convenait parfaitement. Il avait la routine dans le sang au point que, libéré de ses contraintes, il n'aurait plus su que faire.

L'ordre du colonel Dax ne lui inspira pas la moindre surprise. Rien ne l'étonnait à l'armée puisque tout appartenait à la routine, et la routine se confondait avec la hiérarchie. L'adjudant Jonnart, en conséquence, se mit à l'œuvre méthodiquement pour exécuter les ordres du colonel. Consultant les états de service qu'il avait déjà corrigés en y biffant les victimes de la matinée, il constata que la force de la compagnie s'élevait à cent cinquante-huit hommes. Il barra le nom de trois sergents, sept caporaux et trente-six soldats qui n'avaient pas participé à l'attaque, soit qu'on les eût commandés pour des tâches particulières, soit qu'on les eût gardés comme cadres aux dépôts de l'intendance. Puis il fit mander ses trois sergents, leur lut l'ordre et leur donna les instructions :

– Vous allez rassembler toute la 3e compagnie devant le mess des sous-officiers. La baraque pourra contenir tout le monde, hein ?

– Facilement.

– Deux d'entre vous entreront dans le mess et se tiendront chacun devant l'une des portes. Le troisième restera avec moi. J'ai ici une liste de noms : à mesure que je les lirai, les hommes passeront un par un dans le baraquement, tandis que vous les compterez et les pointerez. Quand il seront tous à l'intérieur, je les suivrai et vous pourrez renvoyer ceux dont le nom n'aura pas été appelé.

– Pourquoi ne pas les faire entrer tous dans la baraque, puis faire sortir ceux dont vous n'aurez pas besoin ?

L'adjudant regarda l'interrupteur mais ne fit aucun commentaire.

– Très bien, allez-y. Pas un mot de cet ordre à qui que ce soit. J'arrive dans dix minutes.

Une fois entré au mess le dernier homme figurant sur la liste, tandis que les autres étaient renvoyés, Jonnart fut vexé de découvrir qu'il avait oublié quelque chose. « Après tout, se dit-il en guise d'excuse, c'est la première fois dans ma carrière qu'on me charge d'une besogne pareille. » Il retourna au bureau de la compagnie, y prit deux crayons et un bloc-note de rechange, puis regagna le mess des sous-officiers.

– Garde-à-vous ! cria de la porte le sergent. Le bourdonnement des conversations s'arrêta net, comme si on l'avait coupé au couteau. Les claquements de talons de la compagnie furent doux à l'oreille de Jonnart, prompt à s'attribuer le mérite de cette bonne tenue. D'un pas vif, sans chercher le regard d'aucun des hommes, il marcha jusqu'à mi-longueur du baraquement, puis grimpa sur une table et se tourna pour faire face à la troupe.

– Repos ! ordonna-t-il. Mais en silence. J'ai à vous lire l'ordre ainsi libellé :

État-major du Régiment, 181^e^ Régiment d'Infanterie, un-trois-neuf-trois-quatre-c-d-dix-neuf aux capitaines et cetera et adjudant Jonnart faisant fonction commandant troisième compagnie par la présente vous avez instruction conformément aux ordres du général commandant la division de choisir et de mettre en état d'arrestation un homme dans chacune de vos compagnies et de le faire détenir à la maison d'arrêt du régiment au château au plus tard à quatorze heures trente aujourd'hui prêt à comparaître devant une cour martiale sommaire sous l'inculpation de lâcheté devant l'ennemi par ordre signé : Herbillon capitaine adjoint.

Le souffle un peu court, Jonnart termina la lecture précipitée de l'ordre, et sa voix se tut dans un silence stupéfait. Enfin ce silence fut rompu par un gros rire incrédule qui retentit dans les derniers rangs de la troupe.

– La ferme ! cria un des sergents. Le rire s'arrêta.

– Il n'y a pas de quoi rire, dit Jonnart, et plus d'un homme dans l'assistance sentit une sorte de malaise en percevant dans sa voix une légère nuance de bienveillance... En fait, c'est très sérieux. Vous

savez tous ce que signifie une cour martiale sommaire. Cela signifie qu'au moment où l'un de vous quittera cette baraque, il ne lui restera que peu de temps à vivre...

– Lequel ?

– Ils sont fous !

– Je ne puis pas y croire.

– Je n'ai pas été un lâche !

– C'est une farce.

– Et une pas drôle, encore...

– Lequel ?

– Silence ! Silence tout le monde ! hurla Jonnart. Comment puis-je vous dire lequel si vous n'arrêtez pas ce potin ? Maintenant écoutez-moi. J'ai pointé soigneusement les états de la compagnie et vous autres tous, les hommes qui êtes dans cette baraque, vous vous trouviez ce matin dans la vague d'assaut. Tous ceux de notre compagnie qui ne se trouvent pas ici, c'est qu'ils avaient été envoyés en mission spéciale ou laissés au dépôt...

– Je n'étais pas dans l'attaque...

– Qui a parlé ? Venez ici. Où étiez-vous alors ?

– Vous ne vous rappelez pas, chef, que vous m'avez envoyé vous-même au dépôt, chercher des détonateurs pour cette caisse de grenades où ils manquaient ?

– C'est juste. Vous pouvez aller.

– Je crois que je vais rester par ici et me payer une pinte de bon sang.

– Fichez le camp, crétin, avant que je change d'avis et que je vous garde ici pour tirer au sort...

– Nom de Dieu ! Il va tirer au sort.

– Tirer au sort...

– Moi je ne tire pas...

– Moi non plus.

– Ils n'ont pas le droit...

– Les hommes mariés devraient être exemptés.

– Ceux qui ont encore leur mère...

– Certainement ceux dont la mère est veuve.

– Ou des sœurs...

– C'est moi qui suis allé le plus loin en avant.

– Seulement ceux qui ont traîné derrière...

– Déjà mes trois frères ont été tués.

– Je n'ai pas été lâche. Je ne tirerai pas au sort.

– C'est seulement aux carottiers de tirer.

– Ha, ha ! On les verra venir, les carottiers...

– Il n'y a pas eu de lâches.

– Le colonel n'est pas de ton avis.

– Où sont les caporaux ? Est-ce qu'eux seuls...

– J'ai quatre enfants...

– J'ai été cité à l'ordre du jour de la division et de l'armée.

– Ça suffit, vous autres ! coupa Jonnart. Je vous dis, silence ! Tout le monde a de bonnes raisons pour ne pas vouloir mourir. Les ordres sont les ordres et l'un de vous doit en être la victime. Ainsi, nous allons tirer au sort. Vous êtes cent onze dans ce local. Je vais préparer cent onze morceaux de papier. L'un d'eux sera marqué d'une croix. L'homme qui l'aura comparaîtra en cour martiale. C'est un ordre que je donne mais, puisqu'il s'agit d'une affaire sérieuse, je suis disposé à entendre toute objection que l'un de vous élèverait contre cette façon de procéder.

– Ici, objection ! Moi, oui. Le papier est mince et, s'il porte une marque, nous la verrons par transparence.

– C'est stupide. Les feuilles seront pliées et mises dans mon calot. Chaque homme aura les yeux bandés avant de venir tirer au sort.

– Un bandeau sur les yeux n'a jamais empêché personne de regarder le long de son nez.

– Et en plus de ça, le type qui écope pourrait effacer la marque, ou bien empocher le billet et en sortir un autre. Pour la plupart, ici, nous portons sur nous du papier de ce genre. Il est mince et il est bien pour...

– Ça va, c'est bon... concéda Jonnart. Nous allons faire autrement, bien que cela prenne plus longtemps...

– Nous ne sommes pas pressés, chef...

– Nous allons inscrire deux séries de nombres, d'un à cent onze. La première série sera mise dans mon calot, l'autre dans celui du sergent Darde. Chaque homme, par ordre alphabétique, viendra tirer un billet qu'il ouvrira immédiatement. Le numéro d'ordre sera

noté à côté de son nom. Quand tous les numéros seront sortis, le sergent Darde en prendra un au hasard dans son calot. Et l'homme qui aura le numéro correspondant, c'est celui-là qui sera choisi. Oui, ça vaut mieux. Il y aura des marques sur tous les papiers et on ne pourra connaître le malchanceux qu'après avoir tiré tous les billets.

– Malchanceux, pouvez le dire...

– Allons-y, Darde. Voici du papier et un crayon. Déchirez chaque feuille en quatre partie égales où vous écrirez les numéros, d'un à cent onze. Formez vos chiffres soigneusement, et ne pliez les billets que quand je vous le dirai.

Le sergent Darde mit environ douze minutes à tracer ses chiffres tandis qu'il en fallut cinq de plus à Jonnart. Les hommes les regardaient faire en silence, fascinés par ce travail.

– Fini, Darde ? demanda Jonnart quand lui-même en eut terminé. Maintenant, je lis chaque numéro, vous le prenez, vous le lisez aussi, vous le pliez et vous le mettez dans votre bonnet. Je ferai de même. Vu ? Un...

– Un, compta Darde.

– Deux.

– Deux...

– Dites, chef, j'peux pas avoir le numéro treize ?

– Non, sauf si vous tombez dessus. Soixante-deux...

– Soixante-deux...

– Je voudrais le numéro un, lança une voix.

– Pourquoi le un ?

– Parce que je n'ai jamais entendu dire qu'on avait tiré le numéro un dans une loterie.

– T'es un malin ! Alors, je prendrai le cent...

– Vous prendrez ce qui vous tombera sous la main, vous tous, coupa Jonnart. Cent trois.

– Cent trois...

– Dites, chef, j'peux sortir pour m'en rouler une ?

– Cent onze.

– Cent onze.

– ... Et fini, dit Jonnart. Non. Pas question de fumer, ni de sortir. Personne ne quittera la baraque avant qu'on en ait terminé. Maintenant voyons, où est le rôle d'appel ? Ah, oui. Le premier, Aboville.

Amenez-vous, Aboville. Pas si vite. Attendez que j'aie fini de les mélanger. Là, ça y est, allez-y. Tirez un numéro de mon bonnet, ici. Faites attention de ne pas en prendre deux. C'est lequel ? Laissez-moi voir. Vingt-deux. Aboville, vingt-deux. Saisi, Darde ? Notez le numéro là, juste à côté de son nom. Suivant. C'est qui, le suivant ? Ajalbert. Allons, vivement... N'en prenez pas plus d'un. Laissez-moi voir.

– Ajalbert, cinquante-neuf...

– Lalance, cent trois...

– Faites attention, ils vous collent aux doigts. Langlois, soixante-seize...

– Ravary, quarante-sept.

– Richet... Richet... Jonnart hésita au moment de lire le chiffre, réalisant soudain qu'il avait perdu de vue quelque chose – quelque chose qui pourrait faire un satané gâchis. Merde ! jura-t-il intérieurement. Si au moins je les avais écrits en lettres, au lieu de faire de si beaux chiffres ! Mais ça pourra marcher tout de même si j'arrive à me rappeler correctement et sans hésiter les numéros qui sont sortis. Richet, six...

Un à un les hommes vinrent tirer au sort. Un à un les numéros s'inscrivirent à côté de leur nom. Un à un ils plaisantèrent, fanfaronnèrent, geignirent, discutèrent, affectèrent le détachement ou bien firent comme s'ils devaient saisir des charbons ardents. Tous firent, sans plus, ce qu'on leur disait de faire mais chacun sentait qu'en cette minute, dans la simple obéissance à un ordre, il pouvait se laisser aller à son tempérament. Tous sans exception éprouvaient le besoin accru de dramatiser leur sort, un sens plus aigu de leur individualité – et plus encore, peut-être, un sentiment de puissance, ce curieux sentiment de puissance qui anime le plus modeste électeur au moment de voter.

Au total, le tirage au sort et l'inscription des numéros prirent environ trois quarts d'heure. Quand ce fut terminé, Jonnart vérifia la liste et la lut à haute voix. Jusqu'à présent sa mémoire ne l'avait pas trahi.

– Maintenant, Darde, fit-il, mélangez les billets dans votre calot, mélangez-les à fond, puis vous tournerez le dos et vous prendrez un des papiers.

– Si cela ne vous fait rien, chef, j'aimerais mieux ne pas être celui qui...

– Faites ce que je vous dis !

– Très bien, mais je n'aime pas ça du tout.

– Vous croyez qu'il y a quelqu'un qui aime ça ? Allez-y.

Darde mélangea les bouts de papier dans sa coiffure. Il les mélangeait à deux mains, comme s'il brassait du grain. Il mélangeait, mélangeait, mélangeait...

– Au nom du Ciel, tirez ! lança dans la foule une voix étranglée.

Darde s'arrêta, non sans répugnance.

– Tournez le dos aux hommes, ordonna Jonnart, et mettez une main derrière vous.

Dans le baraquement il se fit un calme absolu, ce calme impressionnant que fait peser une attente anxieuse sur une masse d'hommes immobiles et muets. Darde se tourna et fixa la paroi du local. Jonnart prit le calot du sergent et le poussa de façon à ce que Darde pût plonger la main dans le tas de papiers. Darde regarda fixement un clou planté dans le mur, sentit le contact du papier tout autour de sa main. Il remua les doigts, saisit un des billets, le laissa échapper, en prit un autre et, celui-là encore, il le lâcha...

– Tirez, pour l'amour de Dieu, tirez ! C'était encore cette voix étranglée...

Les doigts du sergent se refermèrent sur du papier. Il sentit qu'il tenait deux billets et il en lâcha un. Il tira l'autre, l'éleva au-dessus de sa tête. Jonnart le lui prit dans la main, le déplia et, de sa paume, l'aplatit sur la table.

– Soixante-huit, dit-il.

Il se tourna vers le rôle des effectifs, mais, avant même qu'il eût trouvé le nom cherché, un homme se fraya un chemin jusqu'à la table.

– Fasquelle.

On entendit comme un immense soupir dans la baraque où tant d'hommes avaient retenu leur souffle.

Fasquelle, devant la table, regarda le morceau de papier, puis leva les yeux vers Jonnart.

– Qu'est-ce qui vous fait croire, sergent-major, que c'est le numéro soixante-huit ? demanda-t-il placidement.

– Voyez vous-même. Savez pas lire ? le rudoya Jonnart avec une brutalité qui en fait s'adressait à lui-même, à cette irréflexion qui le mortifiait.

– Heureusement pour moi, je sais lire, répliqua Fasquelle. D'où je me trouve, je vois là le numéro quatre-vingt-neuf, non le soixante-huit.

– Mais vous voyez parfaitement, n'est-ce pas, que le soixante-huit est marqué juste sur la ligne tandis que, dans l'autre sens, le quatre-vingt-neuf ne l'est pas.

– Allez-vous vraiment m'envoyer en cour martiale pour une ligne ? Fasquelle, en parlant, n'avait rien perdu de son calme.

– Eh bien... Non... Non, non, je ne vais pas faire ça, concéda Jonnart. Ce qu'il nous reste à faire, c'est bien clair... Vous allez tirer au sort entre vous deux, vous et l'homme qui a le quatre-vingt-neuf. Qui a le quatre-vingt-neuf ? Poujade. Amenez-vous, Poujade. Vous devrez jouer votre chance contre Fasquelle.

– Rien à faire, protesta Poujade. Le numéro est clairement marqué : soixante-huit. Et le mien, il est bien loin de là.

– Non, répliqua Fasquelle, il n'est pas du tout clair, ce soi-disant soixante-huit.

– En tout cas, reprit Poujade, je refuse ce jeu de pile ou face avec Fasquelle. Je refuse qu'on me laisse seulement une chance sur deux alors que j'ai déjà pris mes risques à un contre cent dix.

– Que je n'entende pas un mot de plus au sujet de refus, intima Jonnart.

– Et bien, vous en entendrez encore, un refus, dit Poujade, si vous essayez de m'embringuer dans une partie à un contre un alors que la règle du jeu me laisse plus de cent chances contre une. Par-dessus le marché, le numéro est soixante-huit, ça ne fait pas un pli. Et le tirage au sort est terminé. J'ai risqué ma chance comme tout le monde et sans faire d'embarras. Ma vie est en jeu et je ne réclame que mon dû.

Déconcerté, Jonnart enrageait, se traitant de tous les noms... Bougre d'idiot ! Ne pas avoir prévu que ce genre de choses pouvait arriver... Il était bien convaincu que le numéro était soixante-huit, et pourtant il ne pouvait se résigner à envoyer un homme au poteau sur la foi d'une conviction si fragile. Et moins encore un Fasquelle

dont, en son for intérieur, il approuvait l'attitude. Soudain, il lui vint une idée.

– Darde, ouvrez tous les billets restant dans votre bonnet et trouvez-moi le quatre-vingt-neuf.

On se retrouva pourtant dans l'impasse. Une fois découvert, le quatre-vingt-neuf se révéla tracé de telle manière que les chiffres ne rejoignaient la ligne ni dans un sens, ni dans un autre. Ce pouvait être soixante-huit aussi bien que quatre-vingt-neuf.

– La seule chose qui reste à faire, hasarda Jonnart, c'est que nous recommencions le tirage au sort.

Instantanément retentit un chœur de protestations.

– Combien de fois, nom de Dieu !

– On a déjà tiré une fois...

– C'est réglé.

– Que ces deux-là règlent ça entre eux.

– C'est un scandale.

– J'ai pris mes risques avec les autres, et je ne recommencerai pas.

– Silence, là-dedans ! rugit Jonnart. Vous ferez ce qu'on vous dira. Que je n'entende plus une observation, ou bien je ferai décrocher le gros lot à quelques bonshommes de plus... On va recommencer le tirage au sort. Vous garderez chacun le numéro que vous avez tiré, mais moi je vais mettre au point l'autre série de chiffres, de façon à ce qu'il n'y ait plus de confusion possible.

Jonnart vérifia un à un les billets de Darde, les prenant entre les doigts pour les examiner dans les deux sens. Quand il en eut fini, il avait souligné tous ces nombres qui prêtaient à équivoque :

69 96 66 99 68 69 86 98

D'autres nombres qui contenaient le chiffre 1, tels que 18 et 81, auraient pu également se lire à l'envers ; aussi Jonnart avait-il pris la précaution d'ajouter minutieusement deux petites barres au simple trait qu'il avait d'abord tracé, de façon à écarter toute confusion.

– Ça va comme ça. Attention, vous autres ! Nous voilà prêts. Et cette fois, il n'y aura plus d'erreur. Darde, mélangez encore les papiers. Tous les numéros qu'on pourrait confondre ont été soulignés. La ligne au bas des chiffres indique qu'il faudra lire le numéro dans ce sens.

– S'il vous plaît, chef, fit une voix, mon copain et moi, on aimerait échanger nos numéros.

– Non, trancha Jonnart.

– Pourquoi cette idée ? demanda Darde.

– Eh bien, sergent, on s'était dit comme ça, en quelque sorte, que ces numéros qu'on avait, ils avaient été bons pour nous une fois, et qu'on ferait mieux de ne pas compter dessus encore un coup...

– S'ils vous ont porté chance une fois, coupa Jonnart, vous feriez mieux de vous y tenir. Prêt, Darde ?

Une fois encore Darde tourna le dos aux hommes, mit la main derrière lui, tâtonna dans le bonnet et sentit le contact du papier. Une fois de plus ses doigts cherchèrent un des billets, en saisirent trois ou quatre et les laissèrent échapper tous, sauf un que Darde retira et, à bras tendu, éleva au-dessus de sa tête. Jonnart s'en saisit.

– Numéro soixante-seize.

Dans la foule, les hommes se serrèrent pour laisser passer le détenteur du numéro soixante-seize, mais c'était inutile, car, depuis le début, Langlois s'était tenu debout près de la table.

La maison d'arrêt était établie dans une des dépendances du château, plus exactement dans la remise. L'avant de celle-ci, où se trouvaient naguère les voitures, était occupé par le corps de garde, tandis que la salle adjacente, l'ancienne sellerie, avait été convertie en prison par la simple adjonction de planches basses et inclinées, construites à taille d'homme le long d'un des murs, et offrant aux prisonniers une couchette à peine moins rude que le sol de ciment. La salle ne contenait aucun autre meuble, à moins qu'on n'appelât ainsi le seau posé près de la porte en guise d'urinoir.

Des trois hommes, Férol fut le premier à se faire mettre sous les verrous. D'un regard, il vit quelle était la meilleure place dans la salle, près de la fenêtre, dans le coin le plus éloigné de la porte. Il y alla sans hésiter et en prit possession. Férol s'installa comme chez lui dans ces lieux où, réellement, il se sentait chez lui. En plusieurs parties du monde, il avait connu de nombreuses geôles et, de toutes, celle-ci n'était nullement la pire. Il enleva sa vareuse et ses brodequins, déboutonna son pantalon, puis s'étendit sur les planches

nues, appuyant la tête sur sa tunique roulée en forme d'oreiller. Quelques instants plus tard, il dormait.

Dans la demi-heure qui suivit, Didier puis Langlois furent conduits sous escorte dans la prison. Ils éveillèrent Férol et ce fut la première fois de leur vie que les trois hommes s'adressèrent la parole. Ils se nommèrent, puis durent admettre le fait qu'aucun d'eux n'avait de cigarettes.

– Pourquoi es-tu ici ? demanda Didier.

– Qu'est-ce que j'en sais ? La tôle, c'est mon quartier général. J'arrête pas d'y être. Et, un peu plus tôt, un peu plus tard, je finis toujours par apprendre pourquoi. N'y a pas l'un de vous deux qu'aurait un jeu de cartes ?

– Pourquoi es-tu ici ? demanda Langlois à Didier.

– C'est une longue histoire et je la garde pour plus tard, dit Didier. Il y a un salaud de petit lieutenant qui veut ma peau, et c'est tout. Je sais bien que je lui dois d'être ici, sois tranquille... Et toi, qu'est-ce qui t'arrive ?

– Eh bien, je suis ici pour la même raison que vous, bien que vous l'ignoriez. Normalement, il devrait en arriver bientôt un quatrième. Alors nous pourrions faire un bridge, si nous avions des cartes.

– Bridge, qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Férol.

– C'est un jeu, dit Langlois.

– Mais à quel jeu nous jouons, nous, voilà ce que je voudrais savoir, fit Didier.

– Oh ! le jeu que nous jouons, répondit Langlois, ce jeu-là est beaucoup plus simple que le bridge.

– Vas-y, explique, si tu sais de quoi tu parles...

– Il s'agit de ceci. Nous sommes ici sous l'accusation de lâcheté devant l'ennemi et nous allons passer cet après-midi en cour martiale, une cour martiale sommaire, expliqua Langlois.

– Qu'est-ce que tu en sais ? demanda Didier.

– Parce que j'ai entendu lire l'ordre.

– Et que disait-il, cet ordre ? Allons, accouche, tu veux ?

– Exactement ce que je viens de dire. Chaque commandant de compagnie devait choisir un homme et le faire arrêter pour qu'il

comparaisse devant une cour martiale sommaire sous l'inculpation de lâcheté devant l'ennemi.

– Mais quelle lâcheté ? La lâcheté de qui ? Je ne comprends pas.

– Ce matin... Parce que l'attaque a échoué, je suppose. L'état-major veut faire quelques exemples. Et les exemples, c'est nous.

– Pourquoi nous ? demanda Férol.

– Vous deux, je ne sais pas. Mais moi, je le sais. Parce que notre compagnie a tiré au sort, et je suis tombé sur le mauvais numéro. Mauvais pour moi, je veux dire, et excellent pour tous les autres.

– Jésus ! souffla Didier. Tiré au sort... Ça m'a l'air sérieux.

– Oui, opina Férol, ça m'en a tout l'air, pas à dire. Mais ma compagnie n'a pas tiré au sort. Y a juste le sergent qu'est arrivé chez moi et m'a dit comme ça : « Suivez-moi. » Dès qu'on a été hors du camp, il m'a dit que j'étais en état d'arrestation. Comme si ça pouvait encore m'épater...

– Ils ont fait tout pareil avec moi, confirma Didier. Dans ma compagnie, on n'a pas non plus tiré au sort. Ah ! maintenant, je commence à voir... Choisir un homme et le faire arrêter, c'est bien ça que disait l'ordre, hein ? Le sale petit salaud puant ! Peut parler de lâches ! Mais je lui dirai deux mots à la cour martiale. Je ne vais pas laisser ce cochon s'en tirer...

La porte de la geôle fut brusquement ouverte et le sergent de garde entra.

– Prisonniers, à l'ordre ! Debout, là-bas. Garde-à-vous !

Un officier pénétra dans la salle. Le sergent sortit, fermant derrière lui la porte à clé. Le capitaine regarda la feuille de papier qu'il tenait en main.

– Soldat Didier ?

– Présent, mon capitaine.

– Langlois ?

– Présent, mon capitaine.

– Férol ?

– Présent, mon capitaine.

– Repos, vous autres. Asseyez-vous si vous le voulez. Tout ceci est sérieux et j'ai peu de temps. Dès lors, écoutez-moi attentivement.

– N'avez-vous pas un mégot sur vous, capitaine ? hasarda Férol.

L'officier fit passer un paquet de cigarettes et, chacun s'étant servi, il le vit disparaître dans la poche de Férol. Il tendit à Didier une allumette qui passa de main en main.

– Vous savez tous, enchaîna le capitaine, que l'attaque de ce matin fut un échec, un échec que la division attribue à la défaillance de la vague d'assaut qui aurait cédé à la lâcheté. On ne peut punir tout un régiment, de sorte qu'ils ont décidé, en haut lieu, de faire comparaître en cour martiale un homme par compagnie, un homme pour chacune des compagnies qui devaient donner le premier choc. Il m'est impossible de discuter pour l'instant si cela est juste ou non. Je n'en ai pas le temps. Et d'ailleurs cela ne nous mènerait nulle part. Le colonel Dax a personnellement fait tout ce qui était en son pouvoir pour l'empêcher, mais il s'est heurté à un mur. Les ordres sont les ordres. Je m'appelle Étienne. Je commande la 7e compagnie du 2e bataillon et le colonel m'a désigné pour vous défendre en cour martiale parce que je suis avocat dans la vie civile. Mon intervention au conseil de guerre sera-t-elle un bien, cela reste à voir. Je ferai de mon mieux, soyez-en sûrs, mais je ne veux pas vous inspirer de faux espoirs ou tenir pour acquis ce qui ne l'est nullement. Une cour martiale et un tribunal ordinaire, même jugeant en matière criminelle, ce sont choses toutes différentes.

« Pour commencer, poursuivit-il, je désire poser à chacun de vous une question, et j'entends que vous y répondiez avec une honnêteté absolue, dans votre propre intérêt. Si j'ai à vous défendre, il faut que pour moi rien ne reste dans l'ombre. Et rappelez-vous que tout ce que vous me confierez ici sera dit sous le sceau du secret, exactement au même titre que si vous parliez à un prêtre dans un confessionnal. Donc je vous demande ceci : l'un de vous trois a-t-il fait n'importe quoi, a-t-il montré le moindre signe de ce que les témoins auraient pu interpréter comme de la lâcheté devant l'ennemi ?

– Non. Le mot fut prononcé trois fois, avec plus ou moins de force.

– Si vous aviez à vous reprocher quelque chose, je vous demande instamment de me le dire pour que je puisse établir une défense. Je n'ai pas envie qu'ils me lancent des témoins à la tête, alors que je n'aurais aucune réponse prête.

– J'étais déjà loin en avant de nos barbelés, dit Férol. Meyer peut vous le dire, il était avec moi. Et aussi le capitaine Sancy.

– Je me trouvais tout près du lieutenant Bonnier, dans les barbelés, quand il a été tué, dit Langlois.

– Et moi je grimpais sur le parapet, dit Didier, quand le corps du caporal Valladier s'est abattu sur moi et m'a fait dégringoler dans la tranchée. Un temps, j'en ai été sonné. Et quand je me suis remis sur pied, toute ma compagnie était déjà rentrée dans la tranchée. Impossible d'avancer.

– Voilà qui est bien, dit le capitaine en montrant une satisfaction qu'il ne ressentait nullement. Je vous conseille de vous en tenir à votre histoire et de ne pas laisser l'accusation vous en détourner. Je vous aiderai comme je le pourrai, mais les preuves et les témoignages ne jouent pas, en conseil de guerre, le même rôle que devant les autres tribunaux. Vous devez vous attendre à ce qu'on vous traite de façon très arbitraire.

« Maintenant, deux mots de votre attitude. Rappelez-vous que vous resterez des soldats en présence de supérieurs, non des plaideurs affrontant une cour de justice. Montrez-vous respectueux, mais sans aucune obséquiosité. Pas de courbettes. Restez ce que vous êtes, des soldats et même de braves soldats, mais n'allez pas trop loin dans ce sens non plus. N'ayez pas l'air d'être arrogants ou d'avoir perdu le sens de la discipline. J'ai été voir la salle où siégera la cour. Vous aurez dans les yeux le soleil de l'après-midi. Faites en sorte que cela ne vous démonte pas, que cela n'aille pas vous donner un regard fuyant, une mine patibulaire. Regardez la lumière bien en face. Relevez le menton.

« S'il le faut, répétez-vous : "Je dois relever le menton". Quand vous parlerez, regardez chacun des juges dans les yeux. Pas de pleurnicheries. Ne cherchez pas à plaider, à faire des discours. Simplement une déclaration de style militaire. Soyez brefs, mais parlez de façon à ce qu'on vous entende dans toute la pièce. Essayez de ne pas vous répéter. Je m'en chargerai pour vous quand je conclurai. Je mettrai en valeur les faits que vous aurez rapportés dans vos témoignages. Bornez-vous à répondre aux questions qu'on vous posera et laissez-moi le soin de l'éloquence. Y a-t-il quoi que ce soit que vous vouliez encore me dire ?

– Oui, dit Férol. Voulez-vous nous laisser quelques allumettes avant de partir ?

– Oui, dit Langlois. J'ai été tiré au sort pour cette histoire. Est-ce que cela ne constitue pas la meilleure défense ? Cela montre évidemment qu'il n'y avait pas, dans toute ma compagnie, un seul lâche que l'adjudant aurait pu montrer du doigt.

– Oui, dit Didier, et il se mit à raconter au capitaine l'épisode de la patrouille.

Il le lui relata calmement, sans rien omettre, pas même le fait qu'il avait tiré sur Roget pour l'empêcher de tuer Lejeune. Les trois hommes lui donnaient toute leur attention et, quand il se tut, chacun d'eux selon son cœur se sentit gagné par une ardente colère.

– Vous me croyez, n'est-ce pas, mon capitaine ? demanda Didier, passionnément désireux d'être cru.

– Oui, je vous crois, Didier, mais qui d'autre vous croira ? Qui d'autre voudra vous croire ? Je crains que votre histoire ne vous fasse aucun bien, et elle pourrait vous faire grand tort. Tout d'abord, vous n'avez pas de témoins. Très mauvais, ça. Ensuite, même si vous en aviez, je pense que votre histoire ne ferait qu'offenser les juges. Ils ne supporteraient pas volontiers qu'un simple soldat porte de telles accusations contre un officier. Et fatalement, ils soupçonneraient, ils croiraient que vous inventez votre histoire pour vous sauver. Cela jouerait contre vous de façon désastreuse. Suivez mon conseil et ne dites pas un mot de cette affaire au conseil de guerre. Si les choses tournent mal, je verrai quel usage je pourrai en faire plus tard, dans une conversation privée avec un des juges ou quelqu'un...

– Pensez-vous que les choses vont tourner mal ? Quelles chances avons-nous ?

– Franchement, mes amis, je dois vous dire que tout cela sent mauvais pour vous. La division veut faire des exemples. Le plus grave est qu'apparemment on ne s'y occupe pas de savoir qui servira d'exemple.

– Tout de même, tirer au sort... commença Langlois.

– Oui, je sais. Mais c'est une pratique admise dans l'armée. Et même, j'en ai bien peur, votre position sera la plus faible, précisément parce que vous avez été pris au hasard. Je devrai voir com-

ment tournera le procès avant de décider que faire à ce sujet. Et vous, Férol ? Comment s'est-on décidé pour vous ?

– Ben, c'est toujours moi qui trinque, puis voilà...

– Bon, il faut que j'aille. Gardez votre courage, tenez bon, montrez-leur que vous êtes des hommes. Nous ferons du mieux que nous pourrons pour vous, soyez-en sûrs. Le colonel lui-même interviendra en votre faveur. Je lui en ai parlé ; nous allons produire publiquement les titres de gloire du régiment, et vos titres personnels...

– Mes titres à moi, laissez ça de côté, dit Férol.

– Je parle de vos titres acquis dans les troupes d'assaut. Puis nous ferons un vigoureux appel à la clémence, pour qu'on ne vous inflige tout au plus qu'une peine de prison. N'oubliez pas ce que je vous ai dit, comportez-vous en soldats. J'y attache une énorme importance. La cour siégera dans une demi-heure environ. Sergent, voulez-vous ouvrir la porte ?

– Les allumettes, mon capitaine... lui rappela Férol.

Un sergent passa la tête dans le bureau du colonel Couderc, au quartier général divisionnaire.

– Mon colonel, j'ai le colonel Dax à l'appareil.

Couderc fit un signe de tête et décrocha le récepteur sur sa table.

– Allô ! Dax ?

– Dax à l'appareil.

– Ici Couderc. Au sujet de ces hommes qui doivent passer en cour martiale. Je ne vois que trois noms dans votre rapport. Ils devraient être quatre. Où est le quatrième ? Et qui est-ce ?

– Je ne sais pas.

– Que dites-vous ?

– Je dis que je ne sais pas.

– Vous ne savez pas ? Mais c'est votre affaire, de le savoir.

– Je n'ai fait qu'obéir aux instructions, Couderc. J'ai transmis aux commandants de compagnie les ordres donnés par le général. J'ai donc dit à chacun d'eux de choisir un homme pour la cour martiale. L'un d'eux ne l'a pas fait, un point, c'est tout.

– L'un d'eux ne l'a pas fait, dites-vous ? Et pourquoi pas ? A-t-il refusé ?

– Oh, non, il n'a pas refusé. Il a dit simplement qu'il n'y avait pas dans sa compagnie un seul homme contre lequel il pût formuler de telles charges.

– Quand a-t-il dit ça ?

– En fait, il ne l'a pas dit. Il l'a écrit.

– Vous auriez dû m'en envoyer une copie.

– Je ne l'ai pas fait ? J'en suis navré. Sans doute l'ai-je perdu de vue.

– Avez-vous cette note sous la main, Dax ? Lisez-la moi.

– Il dit : *En réponse à votre*, et cetera, *j'ai l'honneur de vous faire savoir que je suis incapable de me conformer à vos instructions parce qu'il n'est pas un membre de ma compagnie contre lequel puisse être formulée et soutenue l'accusation de lâcheté devant l'ennemi.*

– Cela n'est rien de moins qu'un refus. Avez-vous attiré son attention sur ce fait ?

– Je ne le puis pas. Il est parti se promener à cheval et ne sera pas revenu avant que le conseil de guerre en ait terminé.

– Dès lors, son cas est clair : refus caractérisé. Dès son retour, vous aurez à le mettre immédiatement aux arrêts. Quel est son nom ?

– Capitaine Renouart, de la 1re compagnie.

– Épelez.

– R-e-n-o-u-a-r-t.

– Eh bien, mettez-le aux arrêts sur-le-champ quand il rentrera et je vous ferai savoir ce qu'il y aura lieu de faire de lui. Le colonel Labouchère est-il là ?

– Avez-vous bien saisi son nom ? Renouart ?

– Oui, je comprends, Renouart. Maintenant, Dax, j'aimerais parler à Labouchère.

– Je vous demande pardon, mais je ne crois pas que vous compreniez parfaitement.

– Qu'est-ce que je ne comprends pas ?

– Que Renouart est un officier de grand courage et d'une haute indépendance...

– L'armée n'a que faire d'indépendance.

– Il se peut. Mais Renouart n'est pas le type d'homme qui puisse prendre les choses à la légère. C'est un homme à principes et il combattra pour eux jusqu'à son dernier souffle. Je voudrais uniquement vous mettre en garde, Couderc : vous avez affaire à un caractère fougueux qui pourrait causer bien plus d'embarras que vous ne le soupçonnez. Si j'étais vous, je traiterais cela en douceur, surtout si vous tenez compte des circonstances qui entourent toute cette affaire de cour martiale. On y a mis un peu de hâte, pour ne pas dire plus...

– Eh bien, Dax, je ne puis m'arrêter à tout cela. Ce n'est pas mon affaire. Mais il ne sera pas dit qu'un officier de cette division aura impunément refusé d'obéir aux ordres. Faites-le arrêter. Il n'y a pas deux façons d'agir...

– Peut-être un autre aspect des choses a-t-il échappé à votre attention. C'est qu'il existe un sénateur Renouart, qui est membre de la commission parlementaire des Forces armées. Je ne sais pas du tout si les deux Renouart sont apparentés, mais j'ai pensé que vous aimeriez vérifier ce détail avant de...

– Oh, oh... C'est différent... Que ne le disiez-vous plus tôt ! Vous avez tout à fait raison, Dax, il nous faut être prudents. Voici ce que vous allez faire. Envoyez-moi une copie de l'ordre que vous lui avez adressé et l'original de sa réponse. Je soumettrai la question au général et verrai ce qu'il en dira. Je suis heureux que vous ayez mentionné ce point, bien qu'il puisse s'avérer sans portée. Maintenant, j'aimerais dire un mot à Labouchère, voulez-vous ?

– Le voici.

– Labouchère à l'appareil.

– C'est heureux, Labouchère, que j'aie pu vous atteindre. Vous avez entendu ma conversation avec Dax ?

– Oui.

– Vous savez donc qu'en définitive, on ne devra juger que trois hommes. Comme président du tribunal, j'aimerais que vous veilliez à ce que la question du quatrième homme ne soit pas évoquée dans les débats. Mais ce n'est pas de cela que je voulais vous parler. Le général m'a remis pour vous une note que je vais vous lire au téléphone, car je n'ai plus le temps de vous la faire parvenir. Il désire que vous en communiquiez le texte aux autres juges avant

que commence la procédure. En voici le texte : *Les accusés doivent comparaître devant la cour martiale aussitôt que possible. Je ne doute aucunement que la cour sache reconnaître ce que lui commande le devoir.* Signé : *Assolant.* Est-ce clair ?

– Parfaitement.

– Quand l'audience va-t-elle commencer ?

– Dans quelques minutes.

– Très bien. Téléphonez-moi dès que vous aurez prononcé la sentence, puis vous viendrez me faire le rapport. Au revoir.

Le salon du château était une pièce spacieuse, haute de plafond et orientée vers l'ouest. Des fenêtres, on voyait une pelouse qui semblait s'étaler comme un tapis. Depuis que l'édifice avait été bâti à la fin du dix-huitième siècle, ce salon avait connu sa juste part des guerres et des guerriers. Napoléon avait passé deux nuits au château de l'Aigle, et c'est en cet honneur que ce nom lui était resté. Plus tard, Wellington y avait dansé jusqu'aux petites heures d'une autre nuit. Parce qu'elle était heureusement située trop à l'ouest, la propriété fut négligée par les soldats de la guerre de 70. Mais quarante-quatre ans plus tard, ses parquets polis et les pavés de ses cours retentirent à nouveau du bruit des éperons, ses miroirs reflétèrent de brillants uniformes, des uniformes de moins en moins brillants à mesure que le temps passait. Un jour, von Kluck y déjeuna, peu de temps avant qu'il ne commît sa fatale erreur aux portes de Paris.

Trois jours plus tard, c'était sir John French qui dînait au château. Là encore s'était arrêté, pour téléphoner, un officier aux moustaches hérissées, aux jambes arquées, portant sur son képi les feuilles de chêne de général, qui s'en allait rencontrer le roi des Belges et avait dit à l'appareil : « Ici, Foch. » À tel ou tel moment, la plupart des officiers supérieurs alliés avaient séjourné là. Sans un mot, mais de bon appétit, Joffre y avait dîné, puis était allé se coucher pour y passer une excellente nuit, que n'avaient aucunement troublée les cauchemars de Verdun. À cheval devant la grand-porte, Haig avait reçu le salut des régiments canadiens qui montaient vers la boucherie de Passchendaele. C'était là encore que Clemenceau s'était arrêté, devant la loge du portier, pour demander son chemin.

– Je vous envie, avait-il dit à la vieille femme qui gardait les lieux.

– Pourquoi, monsieur le ministre ?

– Parce que vous avez une plus belle moustache que moi...

Chose curieuse, cette théorie d'officiers de haut rang et de célébrités allait se clore – comme elle s'était ouverte – par la présence d'un Allemand, un homme de haute taille, glacial et triste, qui allait s'asseoir dans le grand salon avec quelques-uns de ses compatriotes pour y grignoter un souper frugal, tard dans la soirée, un certain jour de novembre 1918. C'était le général von Winterfeldt, à la tête d'une délégation militaire et civile, qui devait demander à Foch, le lendemain matin, ses conditions d'armistice.

Pour l'instant, cependant, l'officier le plus élevé en grade dans la pièce n'était que le capitaine Étienne, du 181e régiment d'infanterie. Il était assis à une table qui, parallèle au mur ouest et aux fenêtres de la salle, faisait face à une autre table plus longue. Derrière le capitaine, trois hommes étaient assis sur un banc. Sans coiffure, sans armes, ils semblaient ne savoir que faire de leurs mains. Ils avaient exactement l'air de ce qu'ils étaient, des prisonniers. Derrière les trois détenus se tenaient un sergent et six autres soldats. Ils portaient leur casque, leur tenue de parade, leurs cartouchières et ils avaient mis baïonnette au canon. Eux au moins avaient un fusil pour occuper leurs mains, mais ils n'en paraissaient pas beaucoup plus à l'aise.

Lentement, la salle se remplit d'officiers qui, un peu hésitants, prirent place au fond de la pièce. Boulanger entra, disposa quelques papiers sur la grande table, passa attentivement en revue tous les détails de la scène, déplaça une ou deux chaises, enfin assigna aux sentinelles leur poste aux entrées et le long des murs.

On sentait dans la salle une tension croissante, qui paraissait se relâcher un peu chaque fois qu'entrait quelqu'un, pour peser ensuite avec plus de force sur l'assistance.

Un autre officier entra, portant une grande enveloppe. Traversant la pièce, il alla serrer la main d'Étienne en souriant, puis échangea quelques mots avec lui sans accorder un regard aux prisonniers. Après quoi, il alla vers une table avoisinante et tira quelques papiers de son enveloppe. Étienne se sentit vaguement encouragé en remarquant combien était maigre cette liasse de documents.

– L'auditeur militaire, dit Étienne en se tournant vers les accusés. Didier et Langlois regardèrent tous deux le représentant de l'accusation, étudièrent son profil, scrutèrent le dos, les épaules, la nuque. Férol, apparemment, ne fut pas intéressé.

L'auditeur cherchait quelqu'un des yeux.

– Planton, appelez-moi le sergent-chef !

Une minute plus tard, Boulanger se penchait vers la table de l'auditeur.

– Tout à fait irrégulier, dit celui-ci. Faites sortir les prisonniers. Ils ne devront entrer que lorsque la cour siégera et en donnera l'ordre.

Le sergent-chef lança quelques commandements. Entourés par leurs gardes, les prisonniers marchèrent vers la sortie. Et instantanément l'espoir s'éveilla en eux.

Le sergent-chef rentra en faisant signe aux sentinelles d'ouvrir grandes les portes.

– Garde-à-vous ! hurla-t-il. Présentez... armes !

Il y eut un raclement de chaises, des heurts d'équipements, des cliquetis d'éperons, des claquements de talons. Un salut pétrifié...

Trois officiers entrèrent l'un derrière l'autre, menés par le colonel Labouchère. Le dernier, un lieutenant, ne marchait pas au pas, mais il rattrapa la cadence avant d'avoir atteint le milieu de la pièce. Le colonel alla droit vers le siège central, à la table des juges, et se tint derrière la chaise, tandis que le capitaine et le lieutenant se plaçaient respectivement à sa droite et à sa gauche. Labouchère salua le groupe qui lui faisait face et dit : « Repos ! »

Si les corps, aussitôt, perdirent leur raideur, la tension des esprits persista.

– L'audience de la cour martiale est ouverte, proclama le colonel. Faites entrer les accusés.

Des ordres furent criés dans le vestibule et les prisonniers rentrèrent dans la salle.

– Ceci est une cour martiale sommaire, dit Labouchère quand le calme fut rétabli, et en conséquence nous nous dispenserons de la plupart des formalités. Néanmoins, il faudrait donner lecture de l'ordre désignant les juges. Greffier, veuillez le lire.

Un lieutenant qui était assis au bout de la table des juges se leva et se mit à lire :

Le général commandant la division ordonne que la cour martiale sommaire, réunie au château de l'Aigle pour juger le cas de quatre hommes accusés de lâcheté devant l'ennemi, soit composée comme suit :

Président : colonel Labouchère ;

Assesseurs : capitaine Tanon ; lieutenant Marignan ;

Auditeur : capitaine Ibels ;

Greffier : lieutenant Mercier.

(Signé) *Assolant,*
général de division.

ÉTIENNE (se levant) : Puis-je demander que les états de service des officiers composant la cour soient établis ?

LE PRÉSIDENT : Quel est l'objet de cette requête ?

ÉTIENNE : De déterminer s'ils appartiennent aux services de l'arrière ou s'ils sont officiers du front. En d'autres mots, officiers combattants.

TANON (le seul officier combattant parmi les membres de la cour, se plaçant de façon à faire voir son col) : Pour le voir, il vous suffit de regarder nos insignes.

LE PRÉSIDENT : Absolument hors de propos. S'il vous plaît, ne nous prenez pas notre temps avec de stupides formalités. Nous omettrons la lecture de l'acte d'accusation. Il est long et il établit que les prisonniers sont accusés d'avoir fait preuve de lâcheté devant l'ennemi, ce matin, pendant l'attaque de la Fourmilière. Accusés, levez-vous !

ÉTIENNE (se levant lui aussi) : Monsieur le président ! En cette affaire, l'acte d'accusation est un document important. Pour ma part, je ne l'ai même pas encore vu. Je demande qu'il en soit donné lecture.

LE PRÉSIDENT (qui ne l'a pas vu davantage, pour la bonne raison qu'il n'existe pas) : La requête est rejetée.

Sur le visage d'Étienne se lit une expression de stupeur horrifiée. Il n'aime pas du tout le ton que prend ce début de séance et il sent qu'on fera tout pour mener à cette allure la suite des débats.

ÉTIENNE : Mais, mon colonel, l'acte d'accusation est d'une importance capitale. Nous avons le droit de savoir sur quoi se fondent les inculpations qui...

LE PRÉSIDENT : La requête a été rejetée. Veuillez ne pas retarder davantage la procédure. Que les accusés donnent leur nom.

Langlois, Didier et Férol se regardent, hésitants.

ÉTIENNE : De gauche à droite. Vous le premier. Parlez !

Les prisonniers se nomment.

LE PRÉSIDENT : Où est le quatrième ?... Euh, non... Je n'ai rien dit. Très bien, asseyez-vous. L'auditeur va appeler son premier témoin.

Étienne a attendu anxieusement. La comparution du premier témoin va lui donner l'indice dont il a tant besoin pour saisir ce que sera la tactique de l'auditeur. Il est surpris, déconcerté, quand il entend appeler le nom :

IBELS : L'accusé, soldat Férol.

Deux gardes se détachent du groupe et mènent Férol à une place en face du greffier, à l'autre bout de la grande table et, par un demi-tour à droite, le font se tourner vers les juges. Le président consulte quelques notes, puis commence à questionner Férol sans, tout d'abord, le regarder.

LE PRÉSIDENT : Vous apparteniez à la 4e compagnie pendant l'attaque de ce matin ?

FÉROL : Oui, mon colonel.

LE PRÉSIDENT : Avez-vous refusé d'avancer ?

FÉROL : Non, mon colonel.

LE PRÉSIDENT : Avez-vous avancé ?

FÉROL : Oui, mon colonel.

LE PRÉSIDENT : Jusqu'où avez-vous avancé ?

FÉROL : Environ jusqu'au milieu du no man's land.

LE PRÉSIDENT : Alors, qu'avez-vous fait ?

FÉROL : Eh bien, les balles de mitrailleuses boches giclaient comme une tempête de grêle et j'ai vu que...

LE PRÉSIDENT : Non. Répondez à ma question. Qu'avez-vous fait ?

FÉROL : Eh bien, mon colonel, j'ai vu que moi et Meyer...

LE PRÉSIDENT : Je ne vous demande pas ce que vous avez vu. Qu'avez-vous fait ?

FÉROL : Oui, mon colonel.

LE PRÉSIDENT : Avez-vous avancé ?

FÉROL : Pas après avoir vu que Meyer et moi...

LE PRÉSIDENT : Avez-vous fait demi-tour ?

FÉROL. : Eh bien, quand j'ai vu que...

LE PRÉSIDENT : Attention ! Répondez à ma question. Avez-vous fait demi-tour ? Oui ou non ?

FÉROL : Oui, mon colonel.

LE PRÉSIDENT : Pas de questions, monsieur l'auditeur ?

IBELS (avec un sourire qui laisse entendre que les questions posées par le président en rendent toute autre superflue) : Non, mon colonel.

LE PRÉSIDENT : L'accusé peut retourner à sa place.

ÉTIENNE : Un instant, mon colonel. J'aimerais interroger le témoin.

LE PRÉSIDENT : Vous voulez dire l'accusé ?

ÉTIENNE : Oui, mon colonel.

LE PRÉSIDENT : Allez-y. Mais soyez bref.

ÉTIENNE : Férol, dites au président pourquoi, ayant atteint le centre du no man's land, vous avez rebroussé chemin.

LE PRÉSIDENT : Est-ce là une question ?

ÉTIENNE : Oui, mon colonel.

LE PRÉSIDENT : Alors, exprimez-vous sous forme interrogative.

ÉTIENNE : Bien, mon colonel. Lorsque vous avez atteint le milieu du no man's land, avez-vous constaté que vous vous trouviez seuls, Meyer et vous ?

FÉROL : Oui, mon capitaine.

ÉTIENNE : Adressez-vous au tribunal. Qu'était-il advenu du reste de votre compagnie ?

FÉROL : Je ne sais pas. Ceux près de nous étaient tous tués ou blessés. Les autres étaient retournés en arrière, je suppose.

ÉTIENNE : De sorte que, vous voyant seuls, vous avez décidé que la seule chose à faire était de retourner et de reprendre contact avec votre compagnie ?

FÉROL : Oui, mon capitaine.

ÉTIENNE : Le feu était-il sévère ?

FÉROL : Il avait déjà réglé son compte à la moitié de la compagnie.

ÉTIENNE : Si vous aviez avancé dans ces conditions, vous n'auriez été que deux hommes attaquant tout seuls ?

FÉROL : Oui, et nous n'aurions pas fait deux mètres de plus. Même que pour rentrer, on a dû ramper.

ÉTIENNE : Terminé.

LE PRÉSIDENT : Monsieur l'auditeur ?

IBELS : Ainsi, vous avez battu en retraite ?

FÉROL : Eh bien, quand nous avons vu que...

IBELS : Avez-vous battu en retraite, oui ou non ?

FÉROL : Oui.

IBELS : Oui, qui ?

FÉROL : Oui, mon capitaine.

LE PRÉSIDENT : L'accusé peut regagner sa place. Appelez votre témoin suivant, monsieur l'auditeur.

Étienne sent le cœur lui manquer. La tactique de l'accusation est maintenant claire pour lui, et claire et répugnante. Elle ne va pas s'encombrer de témoins, fût-ce même des témoins auxquels elle aurait fait la leçon. Elle va simplement et cyniquement obliger les prisonniers à s'incriminer eux-mêmes. En un murmure inaudible il s'indigne : « Jésuites ! Assassins ! Des machines à tuer ! »

IBELS : L'accusé, soldat Langlois, à la barre !

Encadré par ses gardes, Langlois fait face aux juges. Il se tourne légèrement de côté pour qu'on puisse voir sa médaille militaire et sa croix de guerre.

LE PRÉSIDENT : À quelle compagnie apparteniez-vous lors de l'attaque ?

LANGLOLS : La 3e, mon colonel.

LE PRÉSIDENT : Avez-vous refusé d'avancer ?

LANGLOIS : Non, mon colonel.

LE PRÉSIDENT : Avez-vous avancé ?

LANGLOIS : Oui, mon colonel. J'ai avancé, mon colonel.

LE PRÉSIDENT : Alors, pourquoi êtes-vous ici ?

LANGLOIS : Parce que nous avons tiré au sort et je...

LE PRÉSIDENT : Je retire ma question. Jusqu'où avez-vous avancé ?

LANGLOIS : Je me trouvais tout près du lieutenant Bonnier quand il a été tué dans les barbelés.

LE PRÉSIDENT : Les barbelés ennemis ?

LANGLOIS : Non, mon colonel. Nos barbelés.

LE PRÉSIDENT : Les nôtres sont proches de notre tranchée, n'est-ce pas ?

LANGLOIS : Pas tellement, mon colonel. Il y a un espace entre les fils de fer et la tranchée.

LE PRÉSIDENT : Mais ce n'étaient pas les barbelés ennemis ?

LANGLOIS : Non, mon colonel.

LE PRÉSIDENT : Alors, vous n'avez pas franchi plus de quelques mètres ?

LANGLOIS : J'ai avancé autant que je l'ai pu, mon colonel.

LE PRÉSIDENT : Je vois. Et puis, qu'avez-vous fait ?

LANGLOIS : Le lieutenant Bonnier était tué. Des tas d'hommes étaient tués. Il ne semblait plus y avoir personne pour commander. Je ne savais plus que faire.

LE PRÉSIDENT : Avez-vous pris le commandement, exhorté les hommes à avancer ?

LANGLOIS : Il n'y avait plus d'hommes à exhorter.

LE PRÉSIDENT : Répondez à ma question. Avez-vous pris le commandement ?

LANGLOIS : Non, mon colonel. Il ne restait rien dont j'aurais pu prendre le commandement.

LE PRÉSIDENT : Êtes-vous resté où vous étiez ?

LANGLOIS : Oui, mon colonel.

LE PRÉSIDENT : Donc vous n'avez pas avancé davantage ?

LANGLOIS : Je n'aurais pas pu. Le feu était trop dense. L'attaque semblait s'être évanouie.

LE PRÉSIDENT : De sorte que vous avez battu en retraite vers votre tranchée ?

LANGLOIS : J'y suis retourné quand je compris que toute avance avait été arrêtée.

LE PRÉSIDENT : Mais si l'avance s'était poursuivie, elle n'aurait pas été arrêtée, n'est-ce pas ?

LANGLOIS :... ?

LE PRÉSIDENT : Répondez à ma question.

LANGLOIS : Si, je pense qu'elle l'aurait été. Elle était déjà arrêtée par le tir allemand qui...

LE PRÉSIDENT : Ou par la lâcheté française... En tout cas, vous vous êtes gardé d'avancer, n'est-ce pas ?

LANGLOIS : Non, mon colonel.

LE PRÉSIDENT : Que voulez-vous dire par ce « non » ? Vous avez dit vous-même que vous n'aviez pas dépassé vos propres barbelés.

LANGLOIS : Je ne pouvais pas, mon colonel.

LE PRÉSIDENT : Parce que vous aviez peur.

LANGLOIS : Parce que cela ne servait à rien.

LE PRÉSIDENT : Ah, je vois. Vous, un soldat du front, vous aviez décidé que cela ne servirait à rien. Pas de questions, monsieur l'auditeur ?

IBELS : Non, mon colonel.

LE PRÉSIDENT : Pas de questions, capitaine Étienne ?

ÉTIENNE : Avec la permission de la cour, j'aimerais lire les citations pour bravoure que cet homme a déjà méritées en deux occasions. D'abord, citation à l'ordre de l'armée pour...

LE PRÉSIDENT : C'est tout à fait hors du sujet, capitaine. L'accusé n'est pas jugé pour sa bravoure passée, mais pour sa lâcheté récente. Les décorations ne sont pas une excuse.

ÉTIENNE : Puis-je, alors, citer des témoins pour parler de son caractère et pour établir le fait qu'il figure sur la liste de promotion lui ouvrant l'école de formation des officiers ?

LE PRÉSIDENT : Non. Mais je vous autorise, si vous le pouvez, à citer des témoins qui prouveront qu'il a atteint les barbelés allemands.

ÉTIENNE : J'en serais bien incapable, mon colonel, parce qu'il ne s'est trouvé personne dans tout le régiment qui ait pu approcher si peu que ce fût des barbelés allemands.

LE PRÉSIDENT : C'est une question de point de vue. Vous me permettrez, capitaine, de ne pas partager votre opinion.

ÉTIENNE : Je m'y attends, mon colonel.

LE PRÉSIDENT : J'ai plaisir à savoir que je ne vous désappointerai pas. L'accusé peut regagner sa place. Témoin suivant, monsieur l'auditeur.

IBELS : L'accusé, soldat Didier !

LE PRÉSIDENT : Vous avez entendu les questions posées aux autres prisonniers. Je suppose que, comme eux, vous apparteniez à la vague d'assaut, que vous n'avez pas refusé d'avancer, qu'en fait vous avez avancé et qu'assurément c'est vous qui, de toute la compagnie, êtes allé le plus loin ?

DIDIER : Oui, mon colonel, j'ai essayé d'avancer.

LE PRÉSIDENT : Vous avez essayé d'avancer. Dois-je comprendre que vous n'y êtes pas parvenu ?

DIDIER : Pour ça, mon colonel, j'ai été un des premiers...

LE PRÉSIDENT : Expliquez-vous.

DIDIER : Nous étions debout à trois ou quatre dans la tranchée. Je m'appuyais contre le parados. Quand les sifflets ont retenti, ceux qui étaient devant ont commencé à escalader le parapet. Le capitaine Charpentier était le premier et il fut tué tout de suite. Mon tour vint et je me mis à grimper sur l'échelle. Juste à ce moment, le corps du caporal Valladier me tomba dessus d'en haut, rejetant l'échelle en arrière, et moi qui étais dessus. Valladier était un fort gaillard : lui et l'échelle, ça me tomba dessus comme une charge de charbon. J'ai été complètement sonné. Quand je suis revenu à moi et que j'ai pu me dépêtrer de là en dessous, l'attaque était finie.

LE PRÉSIDENT : Donc vous n'avez jamais quitté la tranchée de départ ?

DIDIER : Si, pratiquement, j'en étais sorti.

TANON (interrompant) : Aviez-vous les pieds sur le parapet ?

DIDIER : Eh bien, mon capitaine... Oui, presque.

LE PRÉSIDENT : Mais enfin, jusqu'à quel point, jusqu'à quelle partie du corps étiez-vous réellement sur le parapet ?

DIDIER : Sur le parapet, non, je ne m'y trouvais pas encore. Comme je vous l'ai dit, j'étais sur l'échelle. Mais je dépassais le parapet, cela oui, à partir de la ceinture.

LE PRÉSIDENT : N'empêche que vos pieds demeuraient sur l'échelle, non sur le parapet ?

DIDIER : Forcément, il fallait qu'ils soient sur l'échelle avant d'atteindre le parapet.

LE PRÉSIDENT : Oui, je comprends fort bien. Il demeure qu'en fait, votre corps tout entier restait dans l'espace compris entre les parois de la tranchée, n'est-ce pas ?

DIDIER : Je ne vous comprends pas bien, mon colonel.

LE PRÉSIDENT : N'est-il pas établi que jamais vous n'avez quitté la tranchée de départ ?

DIDIER : Mais, mon colonel, comme je vous l'ai dit, j'allais précisément en sortir quand le corps de Valladier...

LE PRÉSIDENT : Répondez à ma question. Êtes-vous sorti, ou non, de la tranchée de départ ?

DIDIER : J'essayais de vous dire, mon colonel...

LE PRÉSIDENT : Répondez par oui ou par non.

DIDIER :...

LE PRÉSIDENT : Je vous dis de me répondre.

DIDIER : Non.

LE PRÉSIDENT : Pas de questions, monsieur l'auditeur ?

IBELS : Pas de questions, mon colonel.

LE PRÉSIDENT : Capitaine Étienne.

ÉTIENNE : J'aimerais citer des témoins pour vous décrire ce qui se passa dans la tranchée de la 2e compagnie. Je voudrais montrer que...

LE PRÉSIDENT : Tout à fait inutile. L'accusé lui-même nous a dit qu'il n'a jamais quitté la position de départ.

ÉTIENNE : Précisément, je veux prouver que...

LE PRÉSIDENT : La requête est rejetée.

ÉTIENNE : Puis-je alors appeler des témoins pour établir les hauts faits de l'accusé, son caractère et...

LE PRÉSIDENT : Je vous l'ai déjà dit, nous ne sommes pas ici pour juger le caractère de l'accusé. J'aimerais que vous renonciez à introduire dans les débats de telles diversions. L'accusé peut reprendre sa place. Si vous désirez nous faire entendre votre plaidoirie, capitaine Étienne, vous pouvez parler maintenant. Vous avez cinq minutes.

ÉTIENNE : Oui, mon colonel. Dans ce cas, j'estime de mon devoir, tout d'abord, de protester respectueusement contre la façon

dont a été conduit ce procès. Je proteste de la façon la plus formelle contre le fait qu'il n'a pas été donné lecture de l'acte d'accusation. Je considère que l'illégalité d'une telle omission suffit à rendre nulle et non avenue cette audience de la cour martiale. En second lieu, je proteste parce qu'il n'a été dressé aucune sténographie des débats. Cela prive les accusés d'une des données qui permettraient d'appuyer un recours à la clémence du président de la République...

LE PRÉSIDENT : Vous perdez de vue le fait que ce recours en grâce n'existe plus, capitaine Étienne. C'est précisément parce que se multipliaient les cas de lâcheté et d'insubordination que le président a abandonné ses prérogatives de pardon, et c'est pour cela encore qu'ont été rétablies les cours martiales sommaires. Par conséquent, il n'est aucun besoin de garder des notes écrites.

ÉTIENNE : Cependant, mon colonel, je m'offusque d'une telle omission. Et j'y insiste avec d'autant plus de force qu'il me faut élever encore une troisième protestation. Respectueusement, mais formellement, je proteste contre la manière dont les accusés furent interrogés et contraints à admettre des faits si détournés de leur sens qu'ils constituent autant de charges pour les inculpés. J'attire l'attention de la cour sur le fait que l'interrogatoire des témoins a été extrêmement peu équitable et que le contre-interrogatoire a été paralysé, si même il n'a pas été rendu totalement impossible. Comme je vous l'ai dit, j'estimerais manquer à mon devoir envers les hommes que j'ai mission de défendre si je n'élevais pas devant la cour ces protestations formelles.

« Si le tribunal le veut bien, tournons-nous maintenant vers les trois hommes assis ici, portant une des pires flétrissures qui puissent atteindre des soldats : le reproche de lâcheté.

« Messieurs, je vous affirme que ces hommes ne furent pas des lâches. Ils se sont conduits en héros !

« Ils appartiennent à un régiment fameux parmi les troupes d'assaut, un régiment dont les drapeaux s'inclinent sous le poids des décorations que leur a décernées la nation reconnaissante, un régiment auquel j'ai moi-même le très grand honneur d'appartenir. Pour ne parler que du mois dernier, cette unité s'est distinguée une fois de plus dans les furieux combats de la vallée de Souchez et sur les hauteurs avoisinantes où fut versé tant de sang français.

Décimés, épuisés, les hommes du régiment avaient perdu le sommeil, ils étaient nerveusement brisés par la tension des bombardements lorsque enfin ils furent relevés, eux ou ce qu'il en restait, voici deux jours pour connaître une trêve bien gagnée, le temps de se reposer et de se rééquiper. Tandis qu'ils marchaient – car déjà ils étaient en marche – vers la zone de repos, ils en furent détournés et envoyés dans le secteur de la Fourmilière avec l'ordre d'enlever cet obstacle notoirement formidable, si formidable en vérité que deux attaques récemment lancées contre lui par des troupes fraîches – des troupes fraîches, j'y insiste – avaient échoué. Sans un murmure, ils oublient leur fatigue et se retrouvent dans les tranchées en cette nuit même où ils auraient dû atteindre leurs cantonnements. Pendant trente-six heures ils sont soumis à un tir de harcèlement ennemi dévastateur. Autour d'eux les corps de leurs camarades qui sont tombés lors des attaques précédentes couvrent le sol. L'air n'est que puanteur fétide, fracas lugubre de la mort...

« Voici que sonne l'heure H, et que se déchaîne le tir de barrage. Le feu allemand de contre-batterie réplique sur-le-champ, réglé à un mètre près. Les rafales mortelles des mitrailleuses balaient les parapets en une pluie de balles comparable à la plus furieuse averse. Ces hommes ont-ils une défaillance ? Non. Ils plongent dans ce terrible enfer et, à chaque pas qu'ils font en avant, leur nombre se réduit à une allure hallucinante.

« Férol est celui qui pousse le plus loin, jusqu'au milieu de cette avenue de mort qu'on appelle no man's land. Et là, il se trouve seul. Est-il censé partir tout seul à l'attaque de la Fourmilière ? Non, personne ne demanderait cela à un homme, ça n'aurait aucun sens. Messieurs, l'accusé Férol n'a pas été un lâche !

« Langlois, portant sa médaille militaire et sa croix de guerre, se trouve à côté de son commandant de compagnie, inextricablement pris dans nos barbelés que fait résonner le choc des balles de mitrailleuses ennemies. Son commandant est tué, sa compagnie taillée en pièces. Comme il en a témoigné lui-même, il n'a pas pris le commandement parce qu'il ne restait rien à commander – rien que des morts... Il est bloqué, il ne peut aller plus loin. Messieurs, l'accusé Langlois n'a pas été un lâche !

« Didier a de la malchance, j'en conviens. Mais allez-vous le traiter de lâche parce que le corps d'un homme lui tombe dessus et l'assomme ? Je désirais appeler des témoins pour décrire ce qui se passa dans le secteur avancé de la 2e compagnie, le plus mauvais coin peut-être de toutes nos lignes. Ils vous auraient dit que la vague d'assaut fut littéralement abattue par un feu mortel, au bord de la tranchée, comme tombent les blés sous la faux. Didier essayait d'avancer lorsqu'il en fut empêché par un de ces accidents qui, en d'autres circonstances, aurait pu sembler drôle mais qui, dans les conditions présentes, ne pouvait prendre qu'un sens horrible. Je voulais aussi appeler des témoins pour démontrer que Didier, avant l'attaque, avait mené à lui seul une patrouille dangereuse et hardie le long du réseau ennemi, qu'en de telles missions il passait pour un as aux yeux de son commandant de compagnie, malheureusement tué quelques secondes après avoir vaillamment mené ses hommes à l'assaut. Messieurs, l'accusé Didier n'a pas été un lâche ! Que puis-je dire d'autre...

LE PRÉSIDENT : Rien. Vous avez déjà outrepassé votre temps de plaidoirie.

ÉTIENNE : Je vous en prie, Messieurs. Je sais qu'il faut faire quelques exemples, mais ce n'est pas à ces hommes-ci de servir d'exemple. Assurément ce n'est pas vous, honorables membres d'une cour de justice militaire, qui voudriez contribuer à la grotesque dérision que serait la condamnation de ces hommes pour un crime qui est la négation même des vertus qu'ils ont montrées, de ces vertus pour lesquelles ils devraient être décorés ? Messieurs, convaincu que le sens du devoir le plus exigeant inspire votre conscience d'officiers, qu'un sens aigu de l'équité régit votre conscience d'hommes, je confie le sort des accusés à votre générosité, assuré que trois officiers français de votre intégrité ne souffriront pas de se prêter comme auxiliaires à ce qui pourrait devenir un crime judiciaire effroyable et révoltant. Merci de votre attention et de votre patience.

LE PRÉSIDENT : Monsieur l'auditeur.

IBELS : Mon colonel, messieurs les juges de la cour martiale, je ne suis pas favorisé comme mon adversaire par le don de l'éloquence et, si même j'y excellais comme lui, je n'y voudrais pas

recourir en ce moment car, du point de vue de l'accusation, l'éloquence me paraît superflue en cette affaire. Un à un les accusés sont venus à la barre et ont admis que, pendant une attaque, ils n'avaient pas exécuté l'ordre d'avancer. En mettant les choses au mieux, nous nous trouvons devant ce que la loi militaire qualifie de lâcheté devant l'ennemi. En conséquence, je me borne à inviter la cour à se conformer aux dispositions du code de justice militaire, à déclarer les accusés coupables des faits mis à leur charge, et à prononcer la peine prévue par le code.

LE PRÉSIDENT : Accusés, levez-vous ! Avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense ?

Les prisonniers regardent Étienne qui s'entretient avec eux en un murmure.

ÉTIENNE : L'accusé Férol dit qu'il est innocent et sollicite l'indulgence de la cour. L'accusé Langlois dit qu'il est innocent et demande à la cour de tenir compte de ses décorations. L'accusé Didier dit qu'il est innocent, qu'il a une femme et quatre enfants, et il demande l'indulgence de la cour.

LE PRÉSIDENT : Très bien. Les accusés vont être reconduits sous escorte dans la salle de garde. L'audience est suspendue. La cour va maintenant se retirer pour délibérer.

Un petit groupe d'hommes s'alignait dans la cour devant la remise du château. Le soleil avait disparu derrière les bâtiments et l'ombre noyait les corniches où s'entendait le roucoulement des pigeons. Trois hommes, nu-tête et sans armes, se tenaient alignés au garde-à-vous. Derrière eux la garde présentait les armes. En face d'eux le procureur était flanqué du greffier de la cour martiale et du sergent-major. Le capitaine Ibels lisait un papier :

Au nom du peuple français.

La cour martiale sommaire du château de l'Aigle, délibérant en ce jour et à huis clos.

Le président a posé les questions suivantes :

« Les soldats Férol, Langlois et Didier du 181° régiment d'infanterie sont-ils coupables d'avoir montré de la lâcheté devant l'ennemi

pendant l'attaque lancée par ce régiment contre l'élément des lignes ennemies connu sous le nom de Fourmilière ?»

Les votes ayant été émis, conformément à la loi, séparément et en commençant par le moins élevé en grade, le président de la cour formulant son avis en dernier lieu.

La cour martiale répond unanimement à la question : « Oui, les accusés sont coupables. »

En conséquence de quoi, et conformément à la proposition de l'accusateur public, le président mit aux voix la question de la peine à infliger, les votes étant émis conformément à la loi, séparément et en commençant par le moins élevé en grade, le président de la cour formulant son avis en dernier lieu.

À l'issue de ce vote, par deux voix contre une, la cour martiale sommaire a condamné les soldats Férol, Langlois et Didier à la peine de mort par fusillade comme il est prescrit par le code de justice militaire.

Et a donné instruction au procureur du gouvernement de lire ce jugement sans délai aux accusés en présence de la garde assemblée sous les armes.

Signé : *Labouchère, président de la cour.*
Tanon, assesseur.
Marignan, assesseur.

Le sergent-chef Boulanger avait eu quelques dispositions à prendre, quelques ordres à donner. Il s'était acquitté de ces devoirs avec compétence et maintenant, dans son bureau, c'est avec précision qu'il donnait ses instructions à un groupe choisi de sous-officiers du 1er bataillon.

– Comme vous le savez, dit-il, la cour martiale a déclaré les accusés coupables et les a condamnés à être passés par les armes. Les exécutions auront lieu à huit heures du matin très précises. Le colonel insiste pour que tout se passe sans anicroche et avec le moins de retard possible. Il n'y a pas lieu de précipiter les choses, mais il ne s'agit surtout pas de s'embrouiller dans des chipotages. J'ai la charge de cette affaire et serai rendu personnellement responsable de tout désordre et de toute erreur qui pourrait se produire. Vous

pouvez me croire si je vous promets de rendre avec usure, à celui d'entre vous qui manquerait à ses devoirs, le blâme que je pourrais encourir par sa faute. Ces devoirs, soit dit en passant, n'ont rien de compliqué. Prenez votre bloc-note et ne manquez pas d'inscrire ce que je vais vous dire.

« Sergent Gounod, vous êtes désigné pour commander l'escorte des prisonniers depuis la prison jusqu'aux poteaux d'exécution. Vous aurez une garde de douze hommes en armes, fusils chargés, baïonnette au canon, à raison de quatre hommes par prisonnier. Les quatre hommes seront personnellement assignés à l'un des prisonniers et auront la responsabilité de celui-là seul, au cas où il se produirait du trouble. Au moindre signe de trouble, on devra instantanément entourer les prisonniers. Si le trouble ne s'apaise pas sur-le-champ, il convient d'abattre le prisonnier sur place. S'il est tenté entre eux une action concertée, tous les prisonniers doivent être abattus par balles ou à la baïonnette. Mais tous les efforts doivent être faits pour les garder en mains sans devoir aller jusqu'à tirer. Est-ce clair ?

« Non, les prisonniers n'auront les mains liées qu'une fois parvenus aux poteaux d'exécution. Le colonel désire qu'aucune cruauté superflue ne leur soit infligée. Au surplus, ces liens leur rendraient la marche encore plus difficile.

« L'escorte ne peut pas échanger un seul mot avec les prisonniers, si ce n'est pour leur adresser des commandements. Vous recevrez un litre de cognac dont vous remplirez votre gourde. Lorsque vous irez chercher les prisonniers, vous devrez leur en donner à chacun une bonne rasade, et aussi une cigarette s'ils le désirent. Mais pas trop d'alcool, veillez-y : n'oubliez pas que les prisonniers auront l'estomac creux – et même vide, si mes prévisions sont justes. Plus tard, quand le détachement atteindra le coin du bois, avant de tourner vers le terrain de parade, vous leur donnerez une autre gorgée, qui sera leur dernière. Est-ce clair ?

« Dès que notre réunion sera terminée, le sergent Gounod se rendra à la prison puis, en mesurant le temps avec précision, il fera tout le trajet jusqu'au terrain de parade à une allure un peu plus lente que le pas ordinaire. Vous devrez calculer exactement la durée de votre marche jusqu'au centre du terrain. Ce laps de temps, plus

huit minutes, vous le déduirez de huit heures du matin, et c'est à ce moment précis que l'escorte devra quitter la maison d'arrêt avec les prisonniers. Tout cela est-il bien clair dans votre esprit ?

« Bon. Le sergent fourrier détachera une corvée en deux équipes, l'une pour planter les poteaux d'exécution en des points que je lui désignerai, l'autre pour creuser la tombe, une tombe assez grande pour trois corps, dans les bois derrière les poteaux. Ces deux équipes resteront aux ordres jusqu'à ce qu'on en ait terminé. Le sergent fourrier veillera à se munir d'un couteau, de corde et de bandeaux. La corde doit servir à lier aux poteaux les condamnés. Ceux-ci auront les mains liées derrière le dos, puis ils seront eux-mêmes attachés aux poteaux, assez étroitement pour ne pouvoir tomber s'ils s'évanouissent ou si leurs genoux fléchissent. La 3e compagnie fournira ces corvées.

« Voyons pour les pelotons d'exécution. L'ordre est donné de n'y inclure que des recrues de la dernière classe. Non, je ne sais pas pourquoi, mais je suppose qu'on entend leur inculquer ainsi le sens de la discipline, et aussi éviter les ennuis que pourrait provoquer l'un ou l'autre « ancien » en refusant de tirer sur ses camarades. Oui, je sais, le règlement prévoit que les pelotons doivent appartenir à un autre régiment ou au moins à un autre bataillon. Mais les ordres sont les ordres, et celui-ci vient de la division. Ils savent là-bas ce qu'ils font et, ma foi, s'ils ne le savent pas, ce n'est pas notre affaire. D'ailleurs, c'est à côté de la question. Le colonel, pour sa part, veut qu'on s'arrange pour qu'au moins les pelotons appartiennent à une autre compagnie que celle de l'homme à fusiller. Donc la 1re compagnie fournira le peloton pour Langlois ; la 4e pour Didier ; la 2e pour Férol. Chaque détachement comprendra un sergent et douze hommes ; chacun marchera séparément jusqu'à la plaine et y gardera ses distances. Je les mettrai en position quand le moment sera venu.

« Le régiment tout entier doit se trouver sur le terrain à sept heures quinze, aligné en formation de parade le long de la lisière est. À sept heures trente, je prendrai le commandement de la manœuvre et ferai aligner le régiment sur trois côtés, à angles droits. À sept heures quarante-cinq, les officiers arriveront sur le

terrain et prendront leur poste. Je transmettrai le commandement de la troupe à l'officier le plus élevé en grade.

« Dès que les condamnés seront sur les lieux et auront été liés aux poteaux, je ferai mettre en position les pelotons d'exécution puis annoncerai à l'officier commandant que tout est prêt. Sur son ordre, les tambours battront, puis l'adjudant lira la sentence de la cour martiale. À la fin de cette lecture, les tambours rouleront une fois encore. Un sous-officier commandera le feu. Je ne sais pas encore si le régiment devra, ou non, défiler devant les cadavres.

« Pas de questions ?

« Non, il n'y aura pas de cérémonie de dégradation. Apparemment, ça a été oublié dans les ordres de la division et le colonel entend profiter de cette inadvertance. Pas d'autres questions ?... Très bien, rompez ! »

– Au nom du peuple français... dit Langlois.

– Il aurait dû dire : au nom des bouchers français, dit Didier.

– Quand on pense, dit Langlois, qu'après tout nous sommes le peuple français, toi et moi et Férol, et des millions d'autres tout pareils à nous.

– Prenez pas tout ça trop au sérieux, dit Férol. Ça fait trois fois que je passe en cour martiale, et il ne m'est jamais rien arrivé de pis qu'un bout de temps au violon. Et le violon, pensez, on n'y est pas du tout si mal quand il y a la guerre... Nous sommes à l'abri, nous avons nos trois repas par jour, et personne pour nous casser les pieds. Rien d'autre à faire que s'asseoir et attendre. Peut-être une corvée par-ci, par-là. Je vous dis, après les prisons d'Algérie, c'est du luxe. À vous entendre parler, les gars, on dirait que la fin du monde est arrivée.

– Eh bien, pour nous elle est arrivée, dit Didier. Seulement, toi, tu ne t'en rends pas compte.

– Qu'est-ce que t'en sais ? demanda Férol.

– Oh, il ne faut pas me faire un dessin... D'abord, Langlois, c'est le hasard qui l'a désigné. Et quand on se met à tirer au sort, tu peux aussi bien te mettre à écrire ton testament. Ensuite, Roget m'a choisi. Malin, ce petit salaud, pas à dire... Arriver à se débarrasser

de moi si carrément... Tu sais, je n'ai jamais eu aucune envie de tuer un type, sauf au combat évidemment, mais je donnerais beaucoup pour voir Roget crever de frousse au bout de mon revolver. Et tu sais pas ce que je ferais ? J'y mettrais cinq balles à blanc, et la dernière serait la bonne. Je lui tirerais dessus les cinq à blanc, bien espacées, et ça le ferait mourir cinq fois avant la bonne...

– Dis donc, v'là une fameuse idée, s'exclama Férol, les yeux brillants d'admiration. Comment t'y as pensé ? Faut que j'me rappelle pour quand j'sortirai. Y a une sale bête qui...

– Tu ne peux donc pas te mettre dans ta tête de lard, Férol, que tu ne vas pas t'en tirer cette fois-ci ? coupa Langlois.

– Oh, toi et tes mines de croque-mort !

– Alors cette cour martiale – si on peut appeler ça une cour martiale – ne t'a pas convaincu qu'il ne te restait pas une chance ?

– Pour dire vrai, les gars, j'y ai pas fait très attention. J'étais là à me demander si je pouvais f... le camp par cette fenêtre qui était près de moi. J'avais presque décidé de prendre le risque. Le capitaine faisait son laïus. Je jette un coup d'œil autour de la salle pour voir si quelqu'un me regarde. Et, nom de Dieu, quand je louche de nouveau derrière moi, v'là qu'un des gardes s'est rapproché de la fenêtre et qu'il a ses yeux de cochon droit sur moi.

– Tu es toqué, dit Didier.

Langlois apprécia cette façon de rembarrer Férol ; Didier et lui se mirent à parler entre eux. Ils ressentaient de l'appréhension, une appréhension profonde, mais qui n'était pas encore vraiment de la peur. Après le procès leur tension s'était un peu relâchée, après cette sinistre représentation que rendaient plus hostile encore la rigidité de la cour, l'abondance des uniformes d'officiers et les baïonnettes des gardes, longues, minces, brillantes. Les détenus sentaient leurs secrétions naturelles revenir à la normale, et la salive à nouveau leur mouillait la bouche après que l'émotion l'eut tarie.

Chacun rivalisait d'arguments avec l'autre pour se prouver que la mort était certaine et pourtant chacun, en son for intérieur, pariait pour la vie. Tous deux obéissaient à cet étrange instinct qui incite les hommes à s'enfoncer dans le pire en paroles pour mieux s'en évader en pensée. Ils parlaient, ils parlaient, dans un vain effort pour résoudre les contradictions de leur pensée. Ils savaient qu'ils

allaient mourir et, d'un même mouvement, ils se refusaient à y croire. Ou bien, oui, il croyaient qu'ils seraient exécutés, et cependant leur demeurait inimaginable l'idée qu'une telle chose pût leur arriver.

Ce nœud inextricable de sentiments contradictoires fut dénoué peu après le crépuscule. Dans la confusion de leur pensée, une clarté soudaine se fit jour, qui ne laissa rien subsister de leur espoir. Ils se heurtèrent à l'évidence et cette évidence, c'est une visite qui la leur apporta, celle du sergent Picard, le prêtre.

– Mes fils, leur dit-il, vous êtes des soldats et il n'est donc pas nécessaire que je tourne autour du pot... Je vous apporte de mauvaises nouvelles. Vous devez vous préparer au pire. Le colonel m'a chargé de vous le dire. Il s'est mis en communication téléphonique avec le quartier général de l'armée. Le général commandant l'armée dînait dehors et n'a pu être atteint. Le colonel a parlé à son chef d'état-major, lequel s'est dit dépourvu de toute autorité pour intervenir dans cette affaire. Le colonel s'est efforcé de le convaincre, puis la ligne a été coupée. Dax essaya de rétablir la communication mais, quand il reprit contact avec le QG et se nomma, on le fit attendre interminablement puis on lui dit que le chef d'état-major était sorti, qu'on n'arrivait pas à l'atteindre. Ceux de là-bas ne voulaient pas qu'on les trouve, le colonel en est parfaitement conscient et me charge de vous le dire. Il en est allé de même à la division.

« Mes fils, il n'y a rien que je puisse vous dire en cet instant. Mais il est une chose que je puis faire, et je l'ai faite. Je vous ai apporté un papier et un crayon. Si l'un de vous ne sait pas écrire, je suis à sa disposition. Ce sera comme si nous étions dans un confessionnal... Très bien, alors, voici de quoi écrire, je reviendrai plus tard. Vous pouvez rédiger vos lettres sans crainte du censeur, car je veillerai à ce que votre famille les reçoive. L'Église, aussi bien que l'État, vous le savez, a ses voies de communication.

– Sergent, demanda Langlois, combien de temps nous reste-t-il ?

– Pas beaucoup, mon pauvre ami, mais au moins jusqu'au plein jour, je pense.

– Pourquoi pensez-vous cela ? Êtes-vous sûr ?

– Oui, j'en suis sûr, parce que tout le régiment a été commandé pour une parade. Une parade, cela ne se fait pas dans l'obscurité.

De plus le peloton... Picard interrompit brusquement sa phrase et fut soulagé de trouver, dans une question de Didier, une diversion à sa bévue.

– Est-ce que cela fera très mal, sergent ?

– Je ne pense même pas que vous le sentirez. Votre douleur, c'est dans votre âme, en ce moment, que vous la subissez, et non dans votre corps. La, hum... Cela vous sera un soulagement, la fin de vos angoisses. Si je le puis, je reviendrai pour vous assister en ces heures pénibles.

– Sergent, dit Férol, apportez-nous des cigarettes, voulez-vous ? Et n'oubliez pas quelques allumettes...

Le sergent Picard sortit.

« Pas un d'entre eux ne m'a appelé « mon Père », se dit-il. Plus tard, peut-être... »

Didier s'assit sur les planches et commença une lettre pour sa femme. Tout d'abord, le crayon à la main, il chercha ses mots, des mots qu'il aurait mieux trouvés de vive voix.

Il commença par le commencement, racontant l'histoire de la patrouille, le compromis que lui avait imposé Roget, l'attaque de la Fourmilière et tous les faits qui s'étaient déroulés ensuite avec une affolante rapidité. Didier se sentait tellement pris par le récit des événements militaires que, par moments, il se laissait aller à adopter, dans sa lettre, le style d'un rapport de service. C'est toute sa défense qu'il rédigeait, cette défense dont il avait été frustré. De temps à autre un sentiment d'injustice le submergeait et les mots se précipitaient alors en élans furieux. Puis il se calmait et son langage n'était plus que tristesse. Il disait son amour, un amour qui s'accrochait aux menus objets découverts dans ses poches, à ces babioles qu'une femme envoie à son mari au front. Il donnait des instructions détaillées sur la façon exacte dont il voulait faire élever ses enfants, sur le métier qu'il leur destinait. Et puis, dans la phrase suivante, il laissait sa femme juge de tout cela. Il parlait de sa vie, de son travail, avec une fière dignité. Toujours il avait été un homme de caractère et il voulait que sa femme préservât cette réputation, dans l'intérêt des gosses plus que pour le bien de sa mémoire. Il

assurait sa compagne que jamais il n'avait agi en lâche. On ne le fusillait que pour l'exemple. Jamais il n'avait eu de chance et il se résignait à son sort. Après tout, déjà la France était pleine d'orphelins et de veuves. Il promettait de faire face au peloton comme un brave soldat. Jamais sa femme et ses enfants n'auraient à courber la tête et rien dans sa conduite ne devrait leur faire honte... Il reprit, une par une, les humbles choses qu'il avait sorties de ses poches pour les étaler devant lui, la blague à tabac, une lettre, une mèche de cheveux, tout cela qui lui venait de sa bien-aimée Annette. Alors, soudain incapable de se maîtriser, il termina brusquement sa lettre par un cri :

Comme je t'aime, mon Dieu, comme je vous aime ! Et comme je vous pleure !

Et Didier sanglota, sans bruit, en détournant le visage pour que les autres ne puissent le voir.

Lettre de Langlois :

Au front.

Ma femme chérie,

Comment puis-je essayer de te dire ce qui m'est arrivé ? C'est trop cruel, mais quand tu liras cette lettre je serai mort, tombé sous les balles d'un peloton d'exécution français. Je me sens perdu et seul, si seul... Tu dois me pardonner mon incohérence. Les pensées et les émotions m'assaillent au point qu'elles m'égarent l'esprit.

Si jamais tu reçois la visite du sergent Picard ou du capitaine Étienne, tu peux croire ce qu'ils te diront. Ils ont été mes amis, et le sergent Picard est le prêtre qui a promis de te faire parvenir cette lettre. Je pense aussi que le colonel Dax s'est conduit en ami, en ami plus lointain. On te dira ce qui s'est passé. Brièvement, voici ce qui est arrivé. Nous ne sommes pas arrivés à atteindre nos objectifs lors d'une attaque ce matin. On dirait maintenant qu'il y a des siècles de cela. Ce n'était pas notre faute. Aucun être humain n'aurait pu avancer sous un feu pareil. Mais quelqu'un a voulu faire des exemples, et je suis parmi ceux-là. À part moi, ils sont deux. Nous avons passé en cour martiale et nous serons fusillés dans la matinée. Nous avons été accusés de lâcheté et la cour martiale s'est comportée comme une

machine, une machine réglée pour nous écraser. Je ne me suis pas conduit en lâche, je te le jure. Mais ils voulaient des exemples. Je ne prétends pas que je n'ai pas eu peur. Pas un seul homme ne peut dire qu'il n'a pas eu peur.

Oh, ma chérie, ma très chère... Les mots, les mots, comme ils me manquent misérablement ! Le président de la cour était un certain colonel Labouchère, et son nom dit bien ce qu'il était, un boucher, bien que je suppose il ait cru faire son devoir.

La fuite des heures m'épouvante. À n'importe quel moment, désormais, je puis entendre le pas des gardes qui viendront nous prendre. Non, ce n'est pas vrai. Il fait encore nuit et ils ne nous fusilleront pas avant le jour. Il leur faut de la lumière pour viser. C'est difficile, tu le vois, de rester honnête dans de telles circonstances. Ce que je voulais dire, c'est que je me sens comme s'ils pouvaient survenir à n'importe quelle minute. En vérité, il me reste quelques heures à vivre. Elles vont passer si lentement, elles vont passer si vite. Déjà je me sens tout engourdi au-dedans de moi, comme si mes intestins étaient emplis de plomb. Ils le seront, oui, bien assez tôt. Pardonne-moi ce sarcasme cruel et facile. Peut-être en t'écrivant arriverai-je à reprendre un certain contrôle de moi. J'essaierai de ne pas t'infliger la douleur que je porte au cœur car, lorsque tu liras ceci, c'en sera fait de moi. Je n'aurais jamais cru que la hantise du temps qui passe pouvait être aussi terrifiante.

Qu'adviendra-t-il de toi, ma chérie, qu'adviendra-t-il de cette nouvelle vie qui déjà sans doute remue dans ton corps, ce corps que j'ai tant aimé et que jamais plus je ne verrai ? Mais ce n'est pas à ton corps que je songe maintenant. À moitié arraché à mon propre corps déjà, j'ai perdu toute sensualité, tandis qu'en revanche je sens s'intensifier l'acuité de mon esprit. La faim que j'ai de toi est une angoisse que je puis à peine supporter. Chaque fibre de mon être se tend vers toi en un effort pitoyable, sans espoir, pour t'attirer à moi, pour que nous puissions nous réconforter l'un l'autre. Mais je suis seul, et je n'ai d'autre moyen de te parler que cette triste lettre, cette lettre que tu liras quand je ne serai plus.

Voilà, je pense, ce qui fait toute la brutalité de la mort – cette soudaine impossibilité de communiquer. Voici que la rage m'étouffe, et je me demande si je vais devenir fou. Puis il me vient le désir de dire à

la vie ce que je pense d'elle, en cet instant où je vais la quitter. Puis la futilité de tout cela m'apparaît et ma colère s'apaise et l'on dirait que je flotte quelque temps sur un océan serein de tolérance et de résignation. C'est précisément l'impression que je viens de ressentir et, pendant vingt minutes avant d'écrire cette phrase, je n'ai plus tenu le crayon. Je vivais dans une sorte de transe. Je regardais Didier qui peinait sur sa lettre. Je regardais Férol, couché dans son coin, qui fumait placidement comme s'il avait tout le temps devant lui. Au fond, oui, il a tout le temps, mais il ne semble pas réaliser comment jouera cette éternité. Je lui envie son fatalisme. J'ai toujours cru posséder cette vertu, mais sur lui le fatalisme semble agir, pour moi il n'est d'aucun secours.

Et voici qu'à nouveau l'amertume m'envahit, rien qu'à voir un cafard qui explore les fentes des pavés. Ce cafard vivra, il continuera ses allées et venues comme il l'a toujours fait, quand moi je serai mort. Ce cafard gardera en commun avec toi quelque chose dont moi, ton mari, je serai dépouillé – la vie.

Hier encore, avant l'attaque, je parlais avec les hommes. Je disais que je ne craignais pas la mort, que j'avais peur seulement d'être tué. C'était vrai et ça le reste, bien que je me sache capable d'affronter le peloton sans faiblesse. Mais je sais maintenant quelle chose réelle et terrible est cette angoisse qui vous saisit devant un rendez-vous avec la mort. Et penser à toi, ma tant chérie, cela seul me donne la force de vivre encore en ces heures.

L'injustice de ceci est pour moi si évidente que je n'ai guère envie de m'attarder à l'établir. Bien entendu, elle me met dans un état de violente révolte. Mais ce qui me jette dans une véritable frénésie, lorsque je me laisse aller à y songer, c'est l'injustice commise à ton égard. Nous voilà, deux êtres humains qui n'avons jamais fait de mal à personne. Nous nous aimons et, de nos deux vies, nous en avons ensemble créé une troisième, une vie qui est nôtre, qui provient entièrement de nous, qui est notre bien le plus précieux, cette chose si belle, exaltante, intangible mais plus réelle, plus nécessaire que toute chose au monde. Nous avons voué notre peine et notre intelligence à bâtir, à développer, à préserver cette structure qu'est un couple. Et soudain quelqu'un surgit sans savoir qui nous sommes, sans même se soucier

de le savoir, et en un instant il n'a laissé de notre intimité, de notre vie privée qu'une horrible ruine, un corps mutilé, sanglant et douloureux.

Ma douce, mon adorée, toi qui es l'autre part de moi-même... Je divague. Je ne dis pas, je n'arrive pas à dire la moitié de ce que je ressens et pense. Si nous pouvions être dans les bras l'un de l'autre, si nous pouvions nous regarder dans les yeux, aucun autre langage ne nous serait nécessaire. Mais je ne puis me résoudre à terminer cette lettre. Il ne me reste aucun autre moyen de te parler. Lorsque je m'arrêterai, comme je vais y être obligé, le silence se fera entre nous, un silence qui, pour autant que je le sache, durera de toute éternité. M'en voudras-tu de prolonger un entretien qui peut ne jamais se renouveler ? M'en voudras-tu d'essayer de retarder une séparation qui peut être sans retour ? M'en voudras-tu d'essayer de mettre en mots le chaos de pensées qui m'habite ?

Je t'aime tellement.

J'ai été désigné par le hasard. L'adjudant avait bousillé le tirage au sort, ce qui fait qu'on a dû recommencer. C'est au second tour que j'ai été choisi. Il suffit d'une confusion de chiffres, et nous voilà, toi et moi, mis à la torture. Je n'essaie même pas de comprendre.

Je t'en prie, je t'en prie, prends un avocat et fais faire une enquête sur mon cas. Ton père t'aidera. Fais jouer toutes les influences possibles, emprunte de l'argent s'il le faut, soumets le dossier aux plus hautes instances, au président lui-même. Veille à ce que mes assassins soient punis pour assassinat. Pour eux, quels qu'ils soient, il n'est plus en mon cœur de pardon, rien que de la vengeance, un ardent désir de vengeance que je te transmets. C'est ton devoir de l'assouvir.

Comme je t'aime, ma seule aimée... Le carnet que tu m'as donné, je l'ai en main. Je le touche des doigts. C'est quelque chose que tu as touché. On te l'enverra. Je l'embrasse partout, en un triste effort pour que mes baisers t'atteignent. Rien qu'un pauvre petit bout de cuir usé et graisseux... Mais quel élan d'amour me porte vers cet objet désolé et tragique, vers cet unique lien personnel que je garde avec toi ! Les larmes me viennent aux yeux et je ne puis les retenir. Elles coulent sur le carnet, elles lui donnent l'air encore plus avachi. Comme je suis heureux de n'avoir pas emporté cette photo de toi. Tu te rappelles, quand tu me l'as donnée, comme j'ai pleuré parce qu'elle était si adorable, et parce que tu y avais l'air si triste. Cela me tuerait d'avoir

maintenant cette image près de moi et pourtant, si je l'avais, je n'en pourrais détourner le regard.

On dirait que mon âme va éclater... Le désir et le chagrin m'étouffent. Férol fume toujours. Didier a terminé sa lettre et je dois, moi aussi, m'arracher à celle-ci, de peur que ta pensée ne m'affaiblisse.

Adieu, ma tant chérie, ma seule chérie, ma femme si chère. Aie du courage. Le temps te sera secourable. J'ai désormais retrouvé la maîtrise de moi. Je n'ai plus peur. Je ferai face comme un Français aux balles françaises. Le prêtre vient de revenir. Comme je t'aime, comme j'ai besoin de toi ! Ma chérie, je t'ai toujours aimée, j'ai toujours eu besoin de toi. Tu m'as toujours comblé à tous égards. Adieu, adieu. Je ne me soucie pas de ce qu'est notre enfant. Peut-être que j'espère un garçon. Ta souffrance lorsque tu liras cette lettre sera bien plus grande que ne fut la mienne en l'écrivant. Tout mon amour est pour toi, pour toi seule...

Le sergent Picard, le prêtre, revint à la prison peu après minuit. Il réunit les lettres des prisonniers et les dissimula soigneusement dans une poche intérieure.

– Pas de lettre ? demanda-t-il à Férol.

– Non.

– Personne à qui écrire ? Aucune famille ? Pas même une amie ?

– Oui, j'avais une copine, dit Férol, toujours étendu dans son coin. Elle faisait le tapin à Marseille, mais j'ai oublié son nom.

– Donc votre meilleure amie était une prostituée dont vous ne vous rappelez pas le nom ? dit le prêtre, songeur et apitoyé. Pauvre garçon.

– Vous pouvez la garder, votre pitié. La meilleure copine d'un homme, c'est souvent une putain. Vaut mieux qu'un tas de régulières que j'ai connues.

– Ferme ta sale gueule, lança Didier.

Le prêtre remarqua dans ses yeux un étrange éclat, puis crut y voir des larmes.

– Oh, ça va, soupira Férol. J'dis rien d'personnel.

– Vaut mieux pas, ou je me charge de faire, ici sur place, le travail d'un des pelotons...

– Tombe pas la veste, répliqua Férol sur un ton conciliant. De toute façon, t'as plus bien l'temps d'la porter et, avant longtemps, l'aura besoin d'un bon raccommodage. Ha, ha !

Férol était ravi de son esprit.

– Laissez-le tranquille, conseilla le prêtre.

Quelque temps le silence régna dans la cellule, uniquement troublé par le bruit monotone des pas de Langlois qui arpentait la longueur de la salle, faisait demi-tour, marchait, allait et venait.

Le prêtre souhaitait en venir à son sujet, la confession, l'extrême-onction, mais il ne savait comment l'aborder. Et à vrai dire il ne semblait guère encouragé par les hommes auxquels il destinait ces rites. Leur attitude, il le sentait bien, était faite à son égard d'amitié pour l'homme, d'hostilité pour le prêtre. Il décida de réciter à haute voix une prière.

Sainte Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous...

– Écoutez, sergent, interrompit Didier, vous êtes un bon type et un copain et tout. Mais ne commencez pas à faire vos simagrées. M'en faut pas, compris ? Si les autres en veulent, faites-leur votre baratin tranquillement dans un coin. Je sens déjà l'estomac qui me tourne bien assez comme ça.

– Didier, coupa le prêtre, et il y avait de la sévérité dans sa voix, vous pouvez être un incroyant si vous le voulez, mais vous devriez montrer assez de respect à mes convictions pour ne pas blasphémer.

– Vous et vos convictions ! Vous et votre Jésus ! Dans un beau pétrin, qu'Il nous a mis ! Vous me faites rigoler. Vous me faites vomir.

– Ne dites pas ça, mon fils, ne dites pas ça. Vous ne savez pas ce que vous dites...

– Si, je le sais, par Dieu ! Je dis que Dieu et tout le sacré bazar, c'est des menteries, des menteries... Et je vous dis aussi que si vous n'arrêtez pas ces foutaises, moi je vous ferai taire.

Didier fixa le prêtre d'un œil brûlant et leva sur lui une main qui tremblait un peu. Langlois et Férol regardèrent tous deux Didier, surpris de le voir ainsi perdre soudain son calme.

– Vous n'avez pas le droit de priver vos camarades du réconfort que je puis leur apporter.

– En tout cas n'essayez pas vos singeries sur moi. Allez-y, réconfortez les autres s'ils y tiennent. Dieu ! Jésus ! Parlez-moi plutôt du diable, oui...

Didier se calma, se bornant dès lors à n'émettre qu'un murmure indistinct.

Le prêtre négligea son dernier éclat, se contentant de saisir la suggestion qui s'y trouvait peu gracieusement faite. Il se tourna vers Férol.

– Mon fils, aimeriez-vous vous confesser ?

– Non, ça m'dit rien. Et puis ça prendrait trop longtemps.

– Il n'est jamais trop tard pour se repentir.

– Eh bien, j'attendrai encore un bout de temps. J'ai déjà attendu plus de trente ans.

– Ne croyez-vous pas en Dieu et en Jésus-Christ, son fils unique qui...

– P'têt'ben dans l'temps. Me rappelle pas. Mais à c't'heure, j'crois qu'en une chose, un bon coup de cognac. Ça m'ferait plus d'bien que tous les fils uniques de la création.

– Malgré vous, et au nom du rédempteur, je vous pardonne votre stupide blasphème.

– Et j'vous pardonne de m'empêcher d'roupiller.

Langlois marchait toujours de long en large quand le prêtre s'approcha de lui et se mit à marcher à ses côtés. Assis contre le mur, Didier les regarda aller et venir, avec un air de raillerie.

– Je vous en prie, mon père, je vous en prie, dit Langlois avant que Picard eût même commencé. Cela ne sert absolument à rien, et je n'aimerais pas être amené à heurter vos convictions. J'ai été élevé en catholique. Je sais exactement ce que vous allez me dire. Je respecte votre foi, mais ce n'est pas la peine de chercher à me l'imposer. Je n'en ai que faire.

– Mais, mon fils, vous êtes un homme intelligent, éduqué. Votre esprit est donc ouvert à la raison...

– Précisément, mon père, et vos balivernes n'ont rien à voir avec la raison. Ce n'est que superstition. De la superstition cruellement ironique, en pareilles circonstances. Langlois eut un sourire teinté d'amertume, puis poursuivit : Vous ne pouvez rien pour moi. Je vous en prie, comprenez-le. Je vous le dis en toute cordialité, puisque je

sais que vous voulez mon bien. Mais j'aurai à passer cette nuit seul. Si seulement ma femme pouvait être avec moi... Les larmes vinrent aux yeux de Langlois et il accéléra le pas.

Impuissant, plein d'une profonde tristesse, embarrassé, le prêtre s'écarta de Langlois et alla vers le milieu de la salle. Il s'agenouilla sur le ciment et se mit, tout haut, à réciter les formules de l'absolution générale.

Un instant Didier le fixa puis il se leva avec lenteur et se dirigea délibérément vers l'homme agenouillé. Langlois fit demi-tour juste à temps pour voir Didier décocher au prêtre un coup de pied dans le ventre.

– Arrêtez ! hurla Didier, se jetant sur le corps contracté du prêtre. Sortez, sale corbeau noir, et emportez vos pleurnicheries avec vous !

Il se mit à traîner le prêtre vers la porte tout en appelant à grands cris la garde pour qu'elle ouvre. Langlois revint de la surprise provoquée par la furie de cette attaque en traître contre Picard, et il sauta sur le dos de Didier. Tous deux s'écroulèrent sur le corps prostré du prêtre, entraînant dans leur chute le seau à urine. Didier se libéra de Langlois, le rejeta sur les genoux et lui assena dans la mâchoire un coup de poing à toute volée. Langlois partit en arrière, titubant, la bouche grande ouverte et sanguinolente, puis il s'écroula. Férol s'assit et suivit la bagarre avec un intérêt de spectateur. Il se demandait ce qui allait suivre.

Didier clamait de plus belle : « Ouvrez la porte, nom de Dieu, bande de cochons, et enlevez-moi ce corbeau ! » Il avait reculé de quelques pas et se tenait devant la porte, debout, brandissant le seau vide au-dessus de sa tête.

La porte s'ouvrit brusquement sous la poussée des gardes, qui se ruèrent à l'intérieur. Didier leur jeta au visage le lourd baquet et deux hommes tombèrent. Didier hurlait de toutes ses forces. Il avait l'air d'un dément, et c'est bien comme un insensé qu'il agit, chargeant cette masse compacte d'hommes qui se frayaient un chemin dans la cellule. Il fonçait sans souci des fusils braqués, des baïonnettes pointées. Apparemment les hommes avaient reçu des consignes car ils relevèrent leurs baïonnettes, sur lesquelles Didier faillit s'embrocher, puis le rejetèrent dans la cellule à coups de crosse.

Didier se battait avec frénésie, griffant, cognant, frappant des pieds et des poings, un peu d'écume lui sortant de la bouche.

Soudain il sentit une douleur aiguë au-dessus du genou et, immédiatement après, il perdit conscience. Il avait été simultanément frappé de deux coups de crosse, dont l'un lui avait cassé la jambe tandis que l'autre l'assommait.

Sitôt brisée la résistance de Didier, les gardes reprirent leur sang-froid, relevèrent le prêtre qui gisait inconscient sur le sol et le tirèrent dehors sans un regard pour Langlois, toujours couché sur le ciment, ou pour Férol qui, assis dans son coin, constatait avec dépit que le spectacle était fini.



À quatre heures moins dix du matin Didier commença à revenir à lui. À quatre heures il avait suffisamment repris connaissance pour hurler de douleur.

Le sergent de garde entra et constata qu'il y avait quelque chose de sérieux à la jambe de l'homme, de très sérieux en vérité, car il semblait s'y être formé une articulation supplémentaire à mi-chemin entre le genou et la hanche. Le sergent sortit et envoya un planton chercher le médecin.

Trois quarts d'heure plus tard le docteur se montra. Il était jeune, ensommeillé et irritable. Il se pencha sur Didier et, d'un coup d'œil, vit que son fémur gauche était cassé.

– Vous n'auriez pas pu attendre quelques heures de plus ? grogna-t-il, tout à son sommeil interrompu. Vous autres, mes gaillards, vous n'avez vraiment pas le sens de l'à-propos. A-t-on idée de se faire casser la jambe juste avant de n'en avoir plus jamais besoin ? Didier n'entendit pas le sarcasme, car ses oreilles résonnaient de la tempête intérieure qui grondait en lui. Férol et Langlois s'approchèrent et regardèrent le docteur qui coupait la jambe du pantalon. Il le fit sans précautions, et Didier hurla de plus belle.

Renonçant à couper plus loin, le médecin alla chercher sa trousse. Il en tira une seringue hypodermique remplie, qu'il éleva devant lui pour en chasser les bulles d'air et quelques gouttes de liquide, puis il chercha sur la poitrine de Didier un point charnu où il injecta la dose. Dans sa poche il prit un crayon à l'aniline, en

humecta la pointe sur sa langue, puis traça sur le front de Didier quelques marques, signifiant, pour les initiés, qu'il avait reçu, à cinq heures, un quart de morphine.

– Comment est-ce arrivé ? demanda-t-il au sergent.

Le sergent le lui dit.

– Hé, hé... fit le médecin. Allez donc me chercher quelque chose dont je puisse faire une éclisse.

Déjà les clameurs de Didier s'étaient apaisées, n'étaient plus que gémissements. Vaguement il sentit que quelque chose en lui s'éloignait, lentement, agréablement, disparaissant comme un paysage qui s'efface dans une nappe de brouillard. Il n'eut pas le loisir de reconnaître, et en fait il n'essaya même pas de reconnaître, si cet apaisement qui montait en lui pour y abolir la douleur était mental ou physique. Tout ce qu'il sut, c'est que cela lui faisait du bien. Et à nouveau il perdit connaissance.

Au moment où le sergent revint avec l'éclisse, le docteur avait coupé la jambe du pantalon de Didier puis, tirant et poussant sur les deux fragments de l'os brisé, il avait ressoudé le fémur. Il prit l'éclisse et la lia avec les bandes molletières de Langlois qu'il avait opportunément trouvées sous la main.

– Il faudra que ça aille ainsi, dit-il en se levant et en rassemblant ses instruments. Naturellement, il ne pourra se tenir debout avec une cuisse cassée. Je devrai en faire rapport au colonel, puis je vous donnerai les consignes. Et, soit dit en passant, faites donc nettoyer par quelques hommes cette cochonnerie ici. Ça pue.

Une heure plus tard environ, le médecin revint.

– Comment va-t-il ? demanda-t-il au sergent.

– Tranquillement, mon lieutenant. Il semble dormir.

– C'est la morphine. J'espère ne pas lui en avoir donné trop.

– Que devrons-nous faire de lui, mon lieutenant ?

– J'ai réveillé le colonel et lui en ai parlé. Il était furieux que vous ayez laissé se produire cette idiotie.

– Bon Dieu, mon lieutenant, je n'y pouvais rien. L'homme se battait comme un fou furieux.

– Je sais, je sais. Mais pourquoi ne pas avoir achevé le type pendant que vous y étiez ? Toujours est-il que le colonel a appelé la division et tiré du lit le général. Il a essayé de faire différer l'exécution

de ce gaillard. La conversation fut brève et pas trop cordiale, m'a-t-il semblé. Le général lui est tombé dessus. Le colonel avait l'air prêt à lancer la foudre et les éclairs. Tout ce qu'il m'a dit, c'est : « Le général dit que l'officier-médecin saura comment mettre cet homme sur pied de façon à pouvoir affronter le peloton. Allez-y et faites-le, si vous le pouvez ! »

« Eh bien, naturellement, je ne le puis pas. Je ne puis faire de miracles. Voici ce que nous devrons faire. J'ai fait envoyer ici une civière. C'est un brancard pliant, nous n'en avons pas d'autres. Aux deux extrémités, juste avant les poignées, vous allez faire clouer solidement des planches transversales. Mettez le type dessus et ficelez-le étroitement en lui passant la corde sous les aisselles et sur la planche supérieure, de façon qu'il soit soutenu lorsque la civière sera dressée verticalement. Faites ça dès que le brancard arrivera, quand le gars sera encore sous l'influence du narcotique. Moi-même je serai probablement ici au moment du départ et je les accompagnerai. Mais si je ne suis pas là, c'est vous qui devrez le rappeler à lui, s'il est toujours inconscient. Pour cela, rien de tel qu'une bonne gifle. Si ça ne suffit pas, donnez-lui deux ou trois coups de pouce sur la jambe, juste ici, vous voyez, là où la chair est gonflée et décolorée. Ça le fera bien revenir à lui. Pour quelque raison qui a toujours dépassé ma compréhension, on exige qu'un homme ait repris connaissance avant d'être exécuté. Maintenant, je vais essayer de me rendormir...

– Docteur, fit Langlois d'une voix qui n'était plus qu'un chevrotement, est-ce que ça fera terriblement mal ? Supposez qu'ils nous blessent seulement ?...

– Le sergent-chef est là pour ça, dit le médecin, et il sortit.

– Bon p'tit gars ! dit Férol.

Langlois eut un faible sourire.

Le sergent Gounod arriva à la prison avec une escorte renforcée de huit brancardiers. Il en prit quatre avec lui et entra dans la cellule. Langlois et Férol l'attendaient, debout. Didier, qui murmurait dans sa demi-conscience, gisait sur sa civière.

« Bon », fit le sergent Gounod, et pour l'instant ce fut tout ce qu'il trouva à dire. Langlois et Férol le regardèrent. Il les regarda et ce qu'il vit, ce fut deux animaux terrifiés, aux abois.

– Bon, reprit Gounod, allons-y. À quoi sert de traînailler ?

– Oui, lança Langlois. Vite, plus vite. Où allons-nous ? Est-ce loin ? Si nous prenions le pas de course, qu'en dites-vous ?

Langlois souriait et Gounod dut détourner les yeux.

– Pour l'amour du ciel, n'avez-vous pas un coup à boire pour nous ? demanda Férol.

– Bien sûr, dit Gounod, soulagé de voir la conversation perdre ce tour un peu insensé qu'elle lui semblait avoir pris. J'avais presque oublié. Voici.

Férol but à la gourde, si longuement que Gounod dut la lui reprendre des mains.

– Laisse-en un peu pour les autres, veux-tu ?

– Oui, pour les sergents comme d'habitude, je suppose.

Gounod, sans mot dire, tendit la gourde à Langlois.

Langlois prit une gorgée et l'avala avec peine. Le cognac descendit lentement, créant une zone de chaleur qui descendit vers le centre de son corps tremblant et glacé, dépassa son cœur battant, atteignit un point où elle rayonna dans tous les sens.

Soudain tout lui revint dans la gorge, lui jaillit par la bouche et le nez. Il était là, secoué par cette réaction inattendue, le cognac lui coulant sur la figure, les larmes aux yeux.

– Je ne puis pas le supporter, dit-il, et dans son aigre bave il parvint à sourire.

– Eh bien, laisse-le pour quelqu'un qui tient le coup, dit Férol.

Une fois de plus, le sergent Gounod regarda ailleurs.

– Voici des cigarettes, dit-il.

Chacun des deux hommes en prit une, que Gounod alluma. Langlois tremblait tellement que le sergent eut peine à approcher son allumette. Gounod alla à Didier et se pencha pour lui offrir à boire, mais le blessé ne sembla pas comprendre et détourna son visage de la gourde.

– Donnez-le-moi alors, dit Férol. J'en ai besoin. J'ai même pas goûté c'te dernière gorgée.

Gounod lui donna une autre rasade et le regarda aspirer profondément la fumée de sa cigarette.

– Allons-y, dit le sergent. Faut qu'on y aille. Là, prenez la civière ! Arrivez, vous deux. Courage. Ce ne sera qu'un mauvais moment à

passer et, là-bas où vous vous trouverez après, vous serez mieux que moi où je suis.

Les porteurs de brancard soulevèrent Didier et lui firent passer la porte. Le sergent de garde, qui se tenait à l'entrée, vit qu'il avait les yeux fermés, si bien qu'il lui donna, au pasage, quelques rudes claques au visage. Didier ouvrit les yeux.

Férol sortit derrière la civière. Longtemps il avait retenu ses flatulences, et il s'en libéra en passant devant la garde. « V'la c'que j'pense de vous », dit-il, tout content d'avoir si bien calculé son moment. Personne ne rit.

Langlois suivit Férol. Comme il aimait cette prison !... Sa dernière demeure sur terre. Il entrouvrit les lèvres pour siffloter, mais seul un soupir s'en échappa. « Oh, ma chérie... »

Comme les régiments le sont toujours pour les parades – mais rarement pour les attaques, s'il faut en croire les historiens militaires – le régiment était prêt bien avant l'heure.

Le sergent-chef Boulanger était là, affairé, compétent, comme sont toujours ces sous-officiers de carrière, exactement comme sont affairés et compétents, ou du moins semblent l'être, les bons maîtres d'hôtel.

Les pelotons d'exécution étaient rangés sur le côté de la plaine le plus éloigné du point par où ils étaient entrés. Ils regardaient les poteaux, et ils se regardaient. Ils regardaient le sergent-chef Boulanger et l'entrée du terrain. Et eux-mêmes, le régiment les regardait. Le régiment les regardait comme s'ils étaient formés d'hommes d'une autre espèce. Dans la plupart des yeux se lisait la curiosité, l'interrogation.

Le sergent fourrier et ses hommes de corvée étaient là, près des poteaux. Ils battaient la semelle, se dandinaient, mal à l'aise, parlant à voix basse, examinant et réexaminant les poteaux, les cordes, les bandeaux que Boulanger avait trouvés corrects après son inspection.

Les poteaux étaient là, également espacés et bien alignés. Ils avaient un air solide, solitaire, et un peu absurde. L'absurdité naissait sans aucun doute de leur étrangeté. Il n'arrive pas sou-

vent qu'on rencontre ainsi trois poteaux plantés aux confins d'un champ en rase campagne. Ils semblaient incongrus, déplacés, et peut-être cet aspect insolite était-il encore accentué par les petits tas de terre fraîche dans lesquels ils se dressaient. Leur forme, leur matière n'étaient pas celles de poteaux ordinaires, ou du moins est-ce l'impression qu'on avait dès qu'on songeait à leur destination. Pas un des quinze cents hommes présents qui les fixaient n'aurait pu définir la différence, mais chacun sentait qu'il y en avait une.

Une sorte d'électricité se sentait dans l'air, sur le terrain de parade où la tension des hommes se marquait dans leurs regards qui allaient des poteaux au sergent-chef et de l'entrée de la plaine aux pelotons d'exécution.

Bien que le sergent-chef eût donné l'ordre de ne rien précipiter, chacun, et lui-même, montrait une tendance à hâter les choses, à devancer l'heure prévue. À sept heures vingt-cinq, Boulanger faisait déjà face au régiment et, du centre du terrain, lançait des ordres. Pendant quelques minutes il fit manœuvrer la masse en bleu jusqu'à ce qu'elle adoptât la formation voulue, soit trois côtés à angles droits, sur deux rangs, le 1er bataillon formant la base. À ce carré il manquait un quatrième côté, figuré seulement par les trois poteaux, les hommes qui se tenaient alentour, et les ombres longues qu'ils projetaient dans la lumière du petit matin. Le sergent-chef mit le régiment au repos et marcha vers les pelotons d'exécution.

Il en passa minutieusement l'inspection, regardant chaque homme dans les yeux comme s'il le jaugeait pour la besogne qu'il aurait à faire. Avec la même attention il examina les fusils, invita deux hommes à remettre leur hausse à zéro. Il ordonna de charger les armes puis, immédiatement, donna l'ordre de les décharger. Trente-six cartouches tombèrent sur le sol et Boulanger fut dès lors assuré que les chargeurs rempliraient automatiquement les culasses, qu'aucun homme ne pourrait se dérober à son devoir en gardant son arme vide. Puis il prit la parole :

– C'est un devoir que vous avez à remplir. Un devoir comme tous ceux que vous impose l'armée, et qu'il faut remplir jusqu'au bout. Mieux vous le remplirez, plus facile ce sera pour les condamnés. Vous ne serez pas à plus de sept mètres des poteaux. Visez la

poitrine des prisonniers et tirez quand le sous-officier en donnera l'ordre. Attention. Chargez !

Avec un claquement, trente-six cartouches pénétrèrent dans trente-six culasses.

On voyait maintenant arriver sur la plaine les officiers en groupe. Boulanger mit la parade au garde-à-vous, puis alla à la rencontre du colonel et lui annonça que tout le monde était présent, que tout était correct. Le colonel Dax remit le régiment au repos et d'un signe appela près de lui le sergent fourrier.

– Vous savez, sergent, dit-il, qu'un homme s'est cassé la jambe et sera sur une civière. Pourrez-vous l'assujettir convenablement contre le poteau ?

– Oui, mon colonel.

– Eh bien, soyez sûr de ce que vous faites. Je ne veux pas qu'il arrive le moindre gâchis.

Dax regarda sa montre.

– Les officiers vont prendre leur poste, dit-il.

Le groupe se disloqua, se déploya, se dispersa tout au long du front des trois bataillons. Le colonel Dax se mit à marcher de long en large avec l'adjoint.

– Une si belle journée, cela rend les choses encore plus pénibles, dit-il. Pauvres diables ! Quelle affreuse torture !

Herbillon ne répondit rien. Il se tracassait à l'idée de devoir lire la sentence de la cour martiale. Il se sentait intérieurement mal à l'aise et craignait de ne pouvoir contrôler le son de sa voix. La pensée l'obsédait aussi que, lorsqu'il arrêterait sa lecture, il ne resterait aux prisonniers que quelques secondes à vivre. Cela semblait faire peser une responsabilité sur lui, une responsabilité presque outrageante.

Les prisonniers et leur escorte s'arrêtèrent au bouquet d'arbres près de l'entrée du terrain de parade tandis qu'on tirait d'une ambulance la civière de Didier. Encore une fois Gounod proposa sa gourde à chacun, mais Férol fut le seul qui voulut boire. Et une fois encore Gounod dut lui retirer le cognac des mains.

– Il est tombé dans les pommes, dit un des gardes.

Gounod se pencha sur Didier et lui pinça la joue jusqu'à ce qu'il ouvrît les yeux.

– Je me sens bien, dit Didier. Est-ce que j'ai été blessé ?

– Oui, opina Gounod.

– Où allons-nous ?

– À l'hôpital.

– V'voyez c'te chose là-haut, dans les branches de l'arbre ? Didier poursuivit, parlant lentement et plus pour lui-même que pour les hommes autour de lui. S'passe quelque chose de très drôle. J'arrive pas à l'comprendre. Ça porte un nom qui semble pas bien lui aller. Qui a jamais entendu parler d'un truc comme ça qui s'appelle Sambre-et-Meuse ?

– Comme quoi ? s'étonna le prêtre qui se tenait à côté de la civière. Je ne vois rien.

– Comme ça, là. Ça ne cesse pas de glisser, et pourtant ça ne tombe jamais plus bas. Ça n'arrête pas de bouger, et pourtant c'est toujours là. Didier chuchotait, fasciné par ce qu'il voyait sous ses paupières qui de plus en plus se fermaient. Ah, maintenant je commence à comprendre. Ça a quelque chose à voir avec moi... C'est mon mal, voilà c'que c'est... Mais pourquoi là-haut dans l'arbre ?... Drôle de sorte de mal, faut dire... N'semble pas m'faire mal comme il faudrait... Curieux, mais je m'suis jamais senti mieux dans ma vie... Je m'sens magnifiquement... Si magnifiquement que j'crois bien que j'dois être mort...

– Tu le seras bientôt, dit Férol, esquivant promptement le coup que lui porta Gounod.

Didier avait refermé les yeux. Il portait sur le visage une expression d'indicible contentement.

– C'est presque un plaisir de mener une brute comme toi au poteau, grogna Gounod, regardant Férol.

– Le plaisir est tout pour vous, répliqua Férol, et, à son expression de feinte obséquiosité, il ajouta un ricanement d'idiot.

– En avant, ordonna Gounod. Vous, avec le brancard, menez la marche.

– Oh, plus vite, plus vite... gémit Langlois. Il eut un faible geste de la main, et rien n'aurait pu mieux traduire le désespoir.

Gounod se sentait intolérablement gêné et, des trois condamnés, c'était Langlois qui le mettait le plus mal à l'aise. Chaque fois qu'il regardait cet homme ou l'entendait parler, il avait le sentiment de se pencher sur une horreur inconnue. Il n'aurait pu définir ce qui le fascinait, mais il savait que devant lui un esprit s'égarait, qu'une vie humaine descendait les étapes obscures d'une désintégration solitaire. Cette idée le rendait un peu malade et l'effrayait beaucoup. Subrepticement, Gounod se signa.

Le groupe dépassa le bouquet d'arbres et s'engagea sur la plaine en marchant lentement. Suivant immédiatement la civière, Férol laissait échapper un flot intarissable de blasphèmes, d'invectives et d'obscénités, assez haut pour couvrir les pieux murmures du prêtre auquel il destinait une bonne part de ses injures. Férol était juste assez ivre pour que tout lui parût très clair et très proche, pas assez pour voir double. En approchant des rangs qui lui tournaient le dos, il agita la main vers le régiment et clama : « Assassins ! Regardez mourir un héros ! »

Langlois pénétra dans le champ en fixant ses pieds, en les regardant avancer pas à pas, en fixant le sol, et il songeait : « Cette herbe que je foule est la plus extrême limite du monde où j'ai vécu. Je n'y aurais jamais songé auparavant, mais le prochain arrêt après cette surface, c'est l'infini. » Il leva les yeux comme pour chercher l'infini dans le ciel, mais ce qu'il vit, d'un regard, ce furent le régiment, les poteaux d'exécution et les pelotons.

– Me laisseront-ils enlever ma tunique ? demanda-t-il, avec un rapide mouvement de la tête vers Gounod. Je crains que les boutons ne transforment les cartouches en balles dum-dum.

Au fond de ses yeux, la panique était tapie.

– Oui, assura Gounod, sans lui rendre son regard.

– Vous savez, reprit Langlois, soulagé, ça m'est tout juste venu à l'esprit. Des tas de choses me viennent à l'esprit. Ainsi m'est venue l'idée que je n'avais pas eu une seule pensée sexuelle depuis que j'ai tiré au sort. C'est plutôt extraordinaire pour un homme. Voilà ce que la peur fait de vous. La peur et la souffrance neutralisent toute sexualité. Naturellement, la peur est une souffrance, la plus terrible de toutes. Mais en ce moment précis, je ne me sens pas si effrayé. Drôle, n'est-ce pas ? C'est à cause de ces poteaux, je pense,

ces poteaux qui marquent la fin de ma vie. Peu d'hommes, je parie, ont eu le terme de leur vie ainsi marqué dans le temps et l'espace à la fois. Ou bien est-ce le mouvement ? Avez-vous jamais remarqué comme il est plus dur de maîtriser la peur quand on se tient immobile ? Le moment juste avant l'heure H est bien pire que le moment d'après. Attendre, attendre, voilà ce qui est insupportable. Mais maintenant je puis voir les poteaux et ces types là-bas. Ce sont sans doute les pelotons. Ça veut dire que l'attente touche à sa fin. Ça veut dire que ce tas compact de glace que j'ai au-dedans de moi va bientôt se liquéfier...

« Ces poteaux vous feraient songer à une Crucifixion, non ? Et si nous restons dans cet ordre, c'est Férol qui jouera le rôle du Christ. Voilà bien la note d'ironie qu'il fallait. Vous est-il jamais venu à l'esprit que la note d'ironie semble ne manquer que très rarement, même dans les circonstances les plus triviales ? Il est vrai que ceci est réellement très trivial pour tout le monde, sauf nous. Une demi-heure après que nous aurons notre compte, vous serez rentré au mess des sergents, finissant cette gourde de cognac et vous demandant à quand votre tour de partir en permission, d'aller retrouver votre femme.

Langlois s'arrêta de parler tout d'un coup. Il fut aveuglé par un flot de larmes, perdit quelque peu l'équilibre, se cogna contre un de ses gardes, puis se reprit. Le garde lui jeta un coup d'œil de côté. Il vit un visage blême et meurtri, sale, non rasé, trempé de pleurs, une lèvre inférieure qui tremblait. Une tunique chiffonnée, pendant sur des épaules affaissées et où, du côté gauche, oscillaient mollement deux médailles. Des pantalons pareils à des sacs, malpropres et tire-bouchonnés, qui battaient autour de jambes légèrement vacillantes. Le garde détourna les yeux.

– Nous y voilà, dit Gounod. Courage, mon vieux ! Relève bravement la tête. Beaucoup d'entre nous vont bientôt te rejoindre. Cette guerre...

– Oh, Dieu ! Oh, Jésus !

Langlois aurait voulu siffler, mais il ne lui vint encore aux lèvres que le souffle d'un profond soupir. Il se sentit saisir par les coudes et se tourna.

– Laissez-moi enlever ma vareuse, dit-il.

La tunique lui fut ôtée un peu rudement, parce que les hommes étaient nerveux et faisaient du zèle. Langlois entendit cliqueter ses médailles.

– S'il vous plaît, donnez-moi les décorations.

On les lui tendit après les avoir détachées du vêtement.

– Ces décorations décernées pour bravoure, je les rends au peuple français. Je ne me sens pas brave en ce moment.

Il le dit simplement, et lança les médailles loin de lui, sans la moindre intention mélodramatique. Il les regarda filer en l'air, briller au soleil, se séparer, puis tomber sur le sol. De l'œil il les suivit, comme il avait suivi le mégot de cigarette qu'il avait jeté parmi les outils du charpentier – quand donc était-ce ? Dans une autre vie ? Non, seulement avant-hier. Les médailles gisaient là dans l'herbe avec leurs gais rubans qui évoquaient les bals de permissionnaires et les regards admiratifs des femmes, les regards curieux des hommes...

Quand Langlois détacha le regard de la place où étaient tombés les objets de métal, il vit qu'une muraille de bleu horizon s'était formée devant lui, si près qu'elle semblait barrer l'accès de l'univers entier.

Il reprit une profonde aspiration, essayant de relâcher cette angoisse dure et rigide qui pesait sur son esprit. À ce moment, il se sentit saisir les poignets qu'on tira derrière son dos pour les lier. Des hommes étaient partout autour de lui, qui lui soufflaient au visage une odeur forte, des hommes gauches et cependant délicats. Il aimait leur toucher quand ils l'effleuraient, il aimait leur odeur.

Il fut contraint de reculer de quelques pas, sentit le dur contact du poteau derrière lui, puis les cordes qu'on lui passait autour de la poitrine et de la taille ; enfin une rude traction lorsqu'on le lia étroitement au poteau, si étroitement que cela endolorit ses poings noués et crispés. Une voix, derrière lui, demanda s'il voulait qu'on lui bandât les yeux.

« Non », dit-il. Sa vue, c'était la dernière marge de liberté qui lui resterait et il entendait s'y accrocher jusqu'à la fin.

La petite troupe autour du poteau s'éloigna. Langlois se trouva seul, haletant, baigné de sueur. La rigidité de son attitude lui donnait un air de défi qui ne répondait pas à son sentiment. Il regardait

la ligne bleue en face de lui, mais les visages des hommes lui semblaient indistincts.

Un homme s'approcha et l'examina, éprouvant la tension des cordes. Il prit la coiffure de Langlois et la jeta de côté.

– Courage ! dit le sergent-chef Boulanger, puis il disparut aussi promptement qu'il était venu.

Le silence extraterrestre dans lequel Langlois croyait flotter fut soudain rompu par le battement des tambours. C'était un son vibrant, sauvage, déchirant, et pourtant il apporta quelque réconfort à Langlois, comme s'il absorbait un peu de la douleur qui lui labourait le cœur.

Les tambours s'arrêtèrent, et une voix se mit à bourdonner. Il saisit quelques mots qui lui parurent familiers. Il les avait entendus employer dans ce même ordre, avec la même cadence, quelque part ailleurs, quelque part où résonnait aussi un ruissellement, ou bien était-ce un roucoulement de pigeons ? Dans le peloton, les visages lui devenaient maintenant plus distincts. Ce type-là au bout, où l'avait-il déjà vu ? Ah, oui, le « bleu » qui voulait décrocher des médailles. Eh bien, il pouvait avoir ces deux-là, par terre, presque à ses pieds. Comment s'appelait-il ? Du... quelque chose. Duclos ? Non. Morval ? Non, pas Morval. Bien sûr, Duval ! Le même nom que le restaurant où Louise et lui allaient d'habitude avant de se marier.

Lié au poteau, Férol marmonnait – et s'il s'était trouvé près de lui quelqu'un pour l'entendre, il aurait reconnu en ses grognements un incohérent mélange d'autobiographie, d'opinions, de rancunes et de blasphèmes. La dernière rasade de cognac agissait maintenant pleinement sur son cerveau : aussi voyait-il douze hommes en face de lui, qui en effaçaient partiellement douze autres, et ces douze autres étaient les doubles des premiers. Le temps ne signifiait rien pour Férol. Presque rien n'avait de sens pour lui. Sans même le savoir, grâce à un mélange de haine,de mépris et de cognac, il avait atteint un état de détachement qui le rendait presque aussi insoucieux de ce qui se passait autour de lui que l'homme à sa gauche.

Des trois, c'était Didier qui prolongeait le mieux l'illusion qu'une crucifixion allait s'accomplir. Il pendait sur son brancard qui avait été dressé contre le poteau. Il pendait, et les cordes lui tordaient les épaules comme celles des estropiés semblent distordues par des

béquilles. Le sommet du poteau, auquel s'appuyait la toile de la civière, poussait la tête de Didier en avant, un peu vers le bas. Ses deux bras étaient tendus vers l'extérieur puis, aux coudes, ils s'affaissaient comme en un adieu d'ivrogne. Sa bouche était ouverte, sa langue pendait. Il respirait avec peine, bavait un peu et, de temps à autre, il suffoquait. Chaque fois qu'il étouffait, sa tête se rejetait en arrière comme pour libérer sa gorge obstruée, mais c'était purement un réflexe, car Didier demeurait, grâce à la morphine, plongé dans une profonde stupeur. Et, finalement, il serait mort là de toute façon, car dans la position où il était il s'étranglait lentement. Didier ne le savait pas. Didier ne savait plus rien.

Le bourdonnement de la voix qui lisait s'arrêta brusquement. Les tambours battirent à nouveau.

– Que la justice suive son cours ! lança une voix claire et haute.

Il y eut quelque remue-ménage. Le colonel et l'adjoint se firent face. Le sergent-chef marcha vers l'endroit où le sous-officier chargé de commander le feu s'était placé, hors des rangs, à angle droit avec les pelotons. Picard, le prêtre, qui se tenait derrière ce gradé, vit que Boulanger ouvrait l'étui de son pistolet. Le sous-officier tira son épée et la brandit au-dessus de sa tête. Un gland pendait à la garde. Il donna un ordre. Trente-six fusils se braquèrent.

– En joue !

Les armes s'immobilisèrent.

– Feu !

Avec un éclair, l'épée s'abattit. La décharge crépita, la fumée s'éleva, trente-six épaules eurent à l'unisson un léger recul. La fumée flotta sur les côtés, puis ne tarda pas à disparaître.

Déjà, aux poteaux, les corps rigides commençaient imperceptiblement à se relâcher. La civière de Didier se mit à bouger, furtivement – du moins on l'eût dit tout d'abord – puis pencha vers la gauche et s'écroula avec le corps qu'elle portait. Didier ressemblait à une bête de somme qui se serait abattue et aurait succombé sous le poids de son fardeau.

Férol s'effondra lentement à mesure que, déchiquetées, cédaient les cordes qui l'avaient soutenu. Il tomba en avant, suivant la trace du sang qui coulait de ses blessures, puis il s'abattit sur les genoux. Sa tête, désormais méconnaissable, frappa le sol. Dans cette pos-

ture, on eût dit pendant une seconde un musulman en prières, puis le corps perdit son équilibre et dégringola.

Une balle avait frappé Langlois à la jambe et c'est de ce côté que d'abord il s'affaissa. Ses cordes n'avaient pas été nettement coupées par la salve qui lui avait déchiré les intestins et les poumons. Il restait là accroché, ses mains retenues par le poteau. Il chancela un peu, grotesque et pitoyable, comme s'il suppliait qu'on le lâchât, puis il glissa plus bas et il eut l'air d'embrasser le poteau en une abjecte imploration.

Le long de la hideuse ligne survenait le sergent-chef Boulanger, le pistolet à la main. Il dut retourner la civière de Didier pour pouvoir trouver sa tempe, il y appliqua le canon de son arme et donna le coup de grâce. Férol lui donna moins d'ennui, sauf qu'il lui fut plus difficile de trouver la tempe. Boulanger se pencha et lui tira une balle au jugé dans la tête, sans pouvoir dire exactement où, car deux balles de fusil l'avaient déjà fracassée.

Boulanger gardait malgré tout un certain sens de la décence car, lorsqu'il en vint à Langlois, son premier geste fut de le libérer de sa posture dégradante avant de lui enlever ce qui pouvait rester de vie en lui. D'un premier coup précis, il coupa la corde, détachant ainsi du poteau le corps qui s'effondra sur le sol. La seconde balle pénétra dans le cerveau que la vie avait déjà quitté.

Tous les personnages, les unités et les lieux mentionnés dans ce livre sont imaginaires.

Toutefois, si le lecteur demande : « De telles choses se sont-elles réellement passées ? », l'auteur répondra : « Oui » et le renverra aux sources suivantes, qui lui ont inspiré cette histoire :

Les crimes des conseils de guerre, de R. G. Réau ; *Les fusillés pour l'exemple*, de J. Galtier-Boissière et Daniel de Ferdon ; *Les dessous de la guerre révélés par les comités secrets* et *Images de la guerre*, de Paul Allard ; une dépêche parue le 2 juillet 1934 dans le New York Times sous ce titre : « Les Français acquittent cinq hommes fusillés pour mutinerie en 1915 ; deux veuves obtiennent une réparation de 7 cents » ; et *Le fusillé*, de Blanche Maupas, l'une des veuves qui obtint la réhabilitation de son mari et reçut un franc de dommages et intérêts.

NOTE DU TRADUCTEUR

« Les Français réhabilitent cinq fusillés pour désobéissance en 1915. Les veuves obtiennent chacune un franc de dommages et intérêts. »

Sous ce titre parut, dans *The New York Times* du 2 juillet 1934, une courte dépêche qui attira l'attention de l'écrivain Humphrey Cobb. Un an plus tard, de ces quelques lignes allait naître le livre accablant et féroce qui, publié par Viking Presse et Macmillan, fut un des best-sellers américains de 1935 et ne connut que trop tardivement une édition en langue française : *Paths of Glory*.

Né en Italie en 1900, de parents américains qui habitaient à Florence l'ancienne villa de Robert et Elizabeth Browing, chassé pour insubordination de plusieurs écoles américaines, à dix-sept ans, Humphrey Cobb s'engagea dans l'armée canadienne pour se battre sur le front français où il fut blessé et gazé. La paix revenue, il devint scénariste et agent de publicité, voyagea autour du monde et fit sensation avec son terrible récit, choisi en 1935 par le Book of the Month Club. Mort en avril 1944, Humphrey Cobb n'a publié aucun autre livre. L'adaptation scénique de *Paths of Glory* par Sydney Howard ne fit qu'une brève carrière à Broadway et il fallut attendre 1957 pour que le jeune et hardi réalisateur Stanley Kubrick portât enfin à l'écran un des plus tristes épisodes de la Première Guerre mondiale : l'exécution des « fusillés pour l'exemple ».

Usant de cette précaution qui sert d'alibi aux auteurs trop véridiques, le romancier américain précisait qu'il n'avait mis en scène que personnages, lieux et régiments purement fictifs. Non sans malice, il tenait pourtant à indiquer ses sources au lecteur curieux : ainsi celui-ci pourrait-il constater par lui-même que la réalité « dépasse » encore la fiction. Ces documents d'origine française que citait Cobb et d'autres dont il n'avait pas eu connaissance, le traducteur de ces pages a tenu à les consulter lui-même avec toute l'attention que requéraient d'aussi tragiques témoignages. Cette vérification faite, on se sent en droit d'affirmer qu'au rebours de la formule prudemment classique, « toute divergence entre les héros de ce livre et des personnages vivants ou morts serait purement fortuite ».

Vivants ou morts... Il ne s'agit ici que de morts, morts sans raison, morts par erreur, morts pour l'exemple. C'est d'eux que parlait Jean Galtier-Boissière dans son étude, *Les fusillés « par erreur »*, qui clôturait *Les mystères de la guerre*, le numéro spécial du *Crapouillot* publié en juin 1931 ; c'est à eux encore que Galtier-Boissière et Daniel Ferdon, pour commémorer de façon plus conformiste le vingtième anniversaire de la guerre, consacrèrent en août 1934 leur fascicule *Les fusillés pour l'exemple*. De leur côté Paul Allard et Marcel Berger ont fait allusion dans *Les dessous de la guerre révélés par les comités secrets* à des iniquités qui n'avaient jamais trouvé grand écho dans la presse : le député Andraud, grand blessé de guerre, a dénoncé les mêmes faits dans *Quand on fusillait les innocents* ; et aussi Roger Monclin dans *Les damnés de la guerre* ; R.G. Reau dans *Les crimes des conseils de guerre*. Enfin la veuve d'un des fusillés de Souain, Blanche Maupas, publia *Le fusillé* à la mémoire de son mari, réhabilité en 1934.

Ces dossiers de réhabilitation, et les attendus publiés au *Journal officiel*, constituent le témoignage le moins suspect, donc le plus écrasant, à charge de ceux qui firent passer par les armes, en quatre ans, une soixantaine d'innocents, condamnés en quelques minutes par des cours martiales où ne siégeaient qu'officiers d'administration et colonels de gendarmerie. Après six ans de luttes acharnées menées par les organisations d'anciens combattants, la loi du 19 mars 1932 institua une Cour spéciale de justice militaire chargée de réviser certaines décisions prises par les conseils de guerre entre 1914 et 1918. Sans bruit, la cour tint sa première session le 1er juillet 1933 ; à la fin de ses débats, elle avait établi la non-culpabilité de presque toutes les victimes et accordé le franc symbolique à quelques douzaines de veuves et d'orphelins, montrés du doigt pendant vingt ans comme « femmes de traîtres » ou « enfants de lâches ». Justice était donc faite, au moins sur le papier.

Humphrey Cobb s'est inspiré principalement, mais non exclusivement, de l'affaire Souain. Ils étaient quatre, comme les sergents de La Rochelle, les infortunés caporaux de ce 336e d'infanterie qui payèrent de leur vie l'irascibilité d'un général fort dépité de n'avoir pu enlever un quelconque mamelon, décevant objet de sa constante convoitise. Lançant, une fois de plus, une de ces attaques de « gri-

gnotage » qui entraînaient des pertes sans rapport avec l'objectif cherché, le régiment s'était fait durement rejeter par les Allemands, sous les yeux du général Réveilhac, commandant de la 60e division, qui prétendit faire tirer les 75 sur les tranchées françaises pour donner du cœur au ventre des poilus défaillants. Le colonel d'artillerie Bérubé refusa d'obéir s'il ne recevait un ordre écrit et signé, que le général n'osa pas lui donner. Mais il prit sa revanche en ordonnant à quatre caporaux d'aller cisailler, en plein jour et sous le feu, les barbelés ennemis. Les caporaux Maupas, Giraud, Lefoulon et Lechat – ce dernier au retour d'une dangereuse patrouille nocturne – obtempérèrent mais, incapables de traverser les cent cinquante mètres du no man's land, ils se terrèrent jusqu'à la nuit dans des trous d'obus et regagnèrent leurs lignes en rampant. Dès la relève, une fois leur régiment cantonné à Suippes, ils furent arrêtés pour refus d'obéissance et déférés au conseil de guerre le 16 mars 1915. Le capitaine Esquilbey, chef de bataillon, chercha vainement à les défendre. Condamnés à mort, les quatre caporaux furent exécutés à l'aube du 17 devant tout le régiment assemblé sous la garde des dragons.

L'affaire fut évoquée à la Chambre française le 24 avril 1921 par le député Jadé qui avait, au front, commandé la 18e compagnie du 336e. Louis Barthou, le ministre de la Guerre de l'époque, lui répondit : « *Je ne puis pas promettre de sanctions.* » On ne sera donc pas surpris d'apprendre que le général Réveilhac, châtelain de Savenay, mourut dans son lit et plus qu'octogénaire tandis que la Cour spéciale, en avril 1934, déclarait les quatre caporaux, ses victimes, « *acquittés de l'accusation retenue contre eux* ».

Réveilhac, Bérubé, Esquilbey, Lechat... Faut-il avoir mauvais esprit pour les reconnaître, trait pour trait, en Assolant, Pelletier, Étienne, Didier ? Est-elle purement fortuite, la coïncidence entre ces lignes déchirantes qu'écrit ici Langlois à sa femme et la lettre d'adieu de Maupas que publia sa veuve dans *Le fusillé* ? Loin de forcer le trait, lorsque Cobb se sépare du réel c'est pour l'atténuer. Ainsi ne pourra-t-on reprocher à son Assolant d'avoir fait hâter l'exécution en sachant compromise cette cérémonie expiatoire – comme le fit Réveilhac en apprenant qu'un ordre de surseoir allait être donné par le quartier général.

S'il se trouve, çà et là, un détail des *Sentiers de la gloire* qui ne correspond pas aux événements de Souain, c'est sans aucune peine qu'on en retrouve la source indubitable dans d'autres dossiers similaires ou plus sinistres encore. Presque rien, même l'incroyable, n'est ici inventé, pas même la profession de foi du capitaine Sancy qui attribue aux fusillés pour l'exemple, dans un plan d'opération, un rôle aussi positif et méritoire que celui de l'artilleur, de l'agent de liaison ou du sergent fourrier, un rôle qui devrait leur valoir une décoration en même temps que le poteau : c'est avec le même détachement glacial, le même souci de « réalisme » aigu que s'exprimait un brillant officier d'état-major interrogé en 1931 par Galtier-Boissière, auquel il vantait la valeur tonique des exécutions exemplaires, en dehors de tout jugement moral, de toute notion de culpabilité...

Le tirage au sort organisé par l'adjudant Jonnart, la courageuse astuce du capitaine Renouart, qui sauve ses hommes en refusant de choisir arbitrairement l'un d'eux pour le poteau, ces épisodes du livre sont également authentiques mais ils sont empruntés à l'affaire Flirey. Après une attaque manquée dans ce secteur, le général Deletoille, homme de caractère un peu vif, avait prétendu faire passer toute la 5e Cie du 63e dans une carrière devant une mitrailleuse en action. Bien à regret, cédant à un hideux marchandage, le général se résigna à ne faire abattre que six hommes après une procédure des plus sommaires. Un des chefs de section, comme le fait Renouart en ce livre, refusa de choisir un bouc émissaire et l'on n'insista pas. Un autre, comme Jonnart en ces pages, organisa une funèbre loterie.

Dans les autres sections, les candidats au peloton furent désignés comme pour une corvée. Et voici avec quelle désinvolture : relisons les dépositions des gradés entendus au Cherche-Midi, en 1934, par la Cour spéciale de justice militaire :

– Pourquoi avez-vous désigné celui-là plutôt qu'un autre ?

– Quand on me demanda de désigner un homme pour être traduit devant le conseil de guerre, je me tournai vers un sergent et lui demandai de me dire un chiffre entre 1 et 40. Il me répondit 17. Sur mon carnet, le 17, c'était Fontanaud.

Ce fut donc Fontanaud qu'on fusilla à la lisière d'un petit bois, le 24 avril 1915...

Écoutons encore un sergent-major, pourvoyeur des pelotons de Flirey :

– Je pris mon carnet et j'ai désigné, au hasard, le premier nom qui m'est venu sous les yeux. Il n'y avait d'ailleurs pas de raison pour que je désigne plutôt celui-là qu'un autre : je ne le connaissais pas, je n'étais que depuis le matin à la compagnie.

Ainsi furent « marqués » cinq hommes, dont l'un disparut on ne sait comment. Les quatre autres, passés par les armes, étaient le caporal Morange, les soldats Brebost, Fontanaud et Baudry, tous réhabilités en juillet 1934, ce qui valut à leurs veuves le franc de dommages et intérêts. Des faits analogues se sont passés à Vingré, sur l'ordre et sous la responsabilité du général de Villaret. Comme ceux de Souain et de Flirey, ceux de Vingré – le caporal Floch, les soldats Gay, Pettelet, Quinault, Blanchard et Durandet, tous réhabilités – ont survécu dans de naïves et funèbres complaintes populaires. Si l'on excepte la rancune personnelle que porte le lieutenant Roget au soldat Didier, on aurait donc grand mal à trouver dans ces *Sentiers de la gloire* un détail qui ne fût pas emprunté aux dossiers du réel. Le détail le plus atroce du livre, l'exécution de Didier sur sa civière, n'est pas inventé par l'auteur qui n'a fait que transposer un autre épisode : la mort du sous-lieutenant Chapelant, 23 ans, grand blessé lié sur sa civière dressée contre un pommier au bois des Loges, et achevé par le peloton sur l'ordre du colonel Didier.

Tels sont les rapports étroits entre les archives de guerre et le roman qu'on va lire.

Un auteur si fidèle au vrai, le traducteur se devait de ne le trahir en rien. C'est à quoi s'est efforcé le signataire de ces lignes, qui n'a pris quelques libertés avec le texte original que lorsque celui-ci, surtout dans le vocabulaire militaire, montrait des américanismes par trop flagrants. Mais un chapitre entier ne se laisse pas adapter comme un terme de tranchée ou un grade hiérarchique : aussi le lecteur voudra-t-il bien se rappeler, en lisant les détails insolites pour l'Européen, que cette scène a été conçue par l'auteur selon des données françaises, mais à l'intention des lecteurs Américains et selon la procédure usitée dans les forces armées des États-Unis.

André FALK.

Au catalogue des bons caractères

Collection Romans

Émeute au Transvaal
Harry Bloom 17,30 €

La Paix
Ernst Glaeser 14,20 €

Les Croisés
Stefan Heym 29,50 €

Ici, sous l'Étoile polaire (tome I)
Väinö Linna 20,30 €

Les gardes rouges de Tempere
Ici, sous l'Étoile polaire (tome II)
Väinö Linna 21,30 €

Réconciliation
Ici, sous l'Étoile polaire (tome III)
Väinö Linna 22,00 €

Les Damnés de la Terre
Henry Poulaille 19,30 €

Le Fléau du savoir - L'épopée de Ménaché Foïgel
Moïse Twersky - André Billy 17,30 €

Collection Histoire

1917, la révolte des soldats russes en France
Rémi Adam 13,70 €

La Révolution russe
François-Xavier Coquin 7,10 €

Juin 36
Jacques Danos et Marcel Gibelin 14,30 €

De l'Oncle Tom aux Panthères noires
Daniel Guérin 15,30 €

Hongrie 1956 : un soulèvement populaire, une insurrection ouvrière, une révolution brisée
Georges Kaldy 15,30 €

Histoire de la social-démocratie allemande de 1863 à 1891
Franz Mehring 35 €

Collection Témoignages

Autobiographie
Maman Jones 12 €

Moscou sous Lénine
Alfred Rosmer 16,80 €

Au-delà de l'Oural
Un ouvrier américain dans la métropole russe de la sidérurgie
John Scott 16, 80 €

La Révolution de février
Alexandre Tarassov-Rodionov 15,30 €

SOS Indochine
Andrée Viollis 17,30 €

Collection Classiques

Le Programme socialiste
Karl Kautsky 11,20 €

Le socialisme et les intellectuels
Paul Lafargue 2,60 €

Le socialisme et la conquête des pouvoirs publics
Paul Lafargue 2,60 €

Marx et Engels
David Riazanov 11,20 €

La jeunesse de Lénine
Léon Trotsky 12,20 €

Le Programme de transition
Léon Trotsky 2,60 €

Où va la France
Léon Trotsky 12,70 €

Hors collection

Haïti 1986-2004
OTR-UCI 20,30 €

Collection Éclairages

1. Proche-Orient 1914-2010
Les origines du conflit israélo-palestinien
Marc Rémy 8,20 €

2. La Première Guerre mondiale
Dix millions de morts pour un repartage du monde
Rémi Adam 8,20 €

3. Histoire de la mondialisation capitaliste - 1. 1492-1914
Édouard Descottes 8,20 €

4. Italie 1919-1920 - Les deux années rouges
Fascisme ou révolution
Bruno Paleni 8,20 €

5. Histoire de la mondialisation capitaliste - 2. 1914-2010
Sandra Chirazi - Raphaël Menand 8,20 €

6. La Russie avant 1917
Gilles Boti 8,20 €

7. Le cerveau et la pensée
Marc Peschanski 8,20 €

8. La question coloniale
dans le mouvement ouvrier en France (1830-1962)
Jacques Le Gall 8,20 €

9. La civilisation arabe du VIII^{e} au XIII^{e} siècle
Son essor, ses apports
Farida Megdoud 8,20 €

10. Les philosophes des Lumières
« Entends-tu le tonnerre ? Il roule en approchant… »
Françoise Millot 8,20 €

11. L'Opposition communiste en URSS : les trotskystes
Tome I - 1923-1927 : la lutte antibureaucratique
dans le parti bolchevique
Pierre Merlet 8,20 €

12. L'Opposition communiste en URSS : les trotskystes
Tome II : 1928-1938 : une lutte à mort contre le stalinisme
Pierre Merlet 8,20 €

Imprimé par IMS - 93500 PANTIN
01 48 10 05 55 - www.ims-pantin.fr - atelier@ims-pantin.fr

Humphrey Cobb

Les sentiers de la gloire

traduit de l'américain par André Falk

Lors de la guerre de 1914-1918, un régiment français, épuisé par les combats précédents, reçoit l'ordre d'enlever d'assaut une position allemande réputée imprenable. Le feu est si nourri que les soldats qui ont pu sortir de la tranchée sont cloués sur place. L'échec de l'attaque déclenche la colère du général qui l'a commandée. Il veut des "fusillés pour l'exemple". Trois soldats, pourtant parmi les plus courageux, sont choisis par leurs officiers et traduits, pour lâcheté face à l'ennemi, devant une cour martiale expéditive. Condamnés, ils sont fusillés le lendemain, pour que d'autres soldats continuent de marcher vers l'abattoir. "Pour le bien de la patrie", commente un officier.

Telle est la trame du roman d'Humprey Cobb, écrit et publié en 1935. Il reprend des faits réels. Dès le début de la guerre de 1914-1918, l'état-major de l'armée française avait obtenu du gouvernement la mise en place d'une justice militaire d'exception, habilitée à juger, rapidement et pour l'exemple, tous les cas de désertion ou d'insubordination. 2 500 militaires furent condamnés à mort, 600 furent exécutés. Presque un siècle plus tard, un petit nombre d'entre d'eux seulement ont été réhabilités.

Humphrey Cobb (1899-1944) avait lui-même participé à la guerre. Américain, engagé dans les troupes canadiennes à 17 ans, il resta trois ans sur le front en Europe. Il en sortit blessé, gazé... et antimilitariste.

Son œuvre fut traduite et publiée pour la première fois en France en 1958, peu de temps après la sortie aux États-Unis du film qu'en avait tiré Stanley Kubrick. Mais le film fut interdit pendant près de 20 ans, en France et dans plusieurs pays européens, dont la Belgique, sous la pression du gouvernement français.

Si le film a connu depuis un indéniable succès, le roman n'avait pas été réédité depuis près de 40 ans.

ISBN 978-2-915727-44-9

Prix ttc : 15 euros

Collection

www.lesbonscaracteres.com